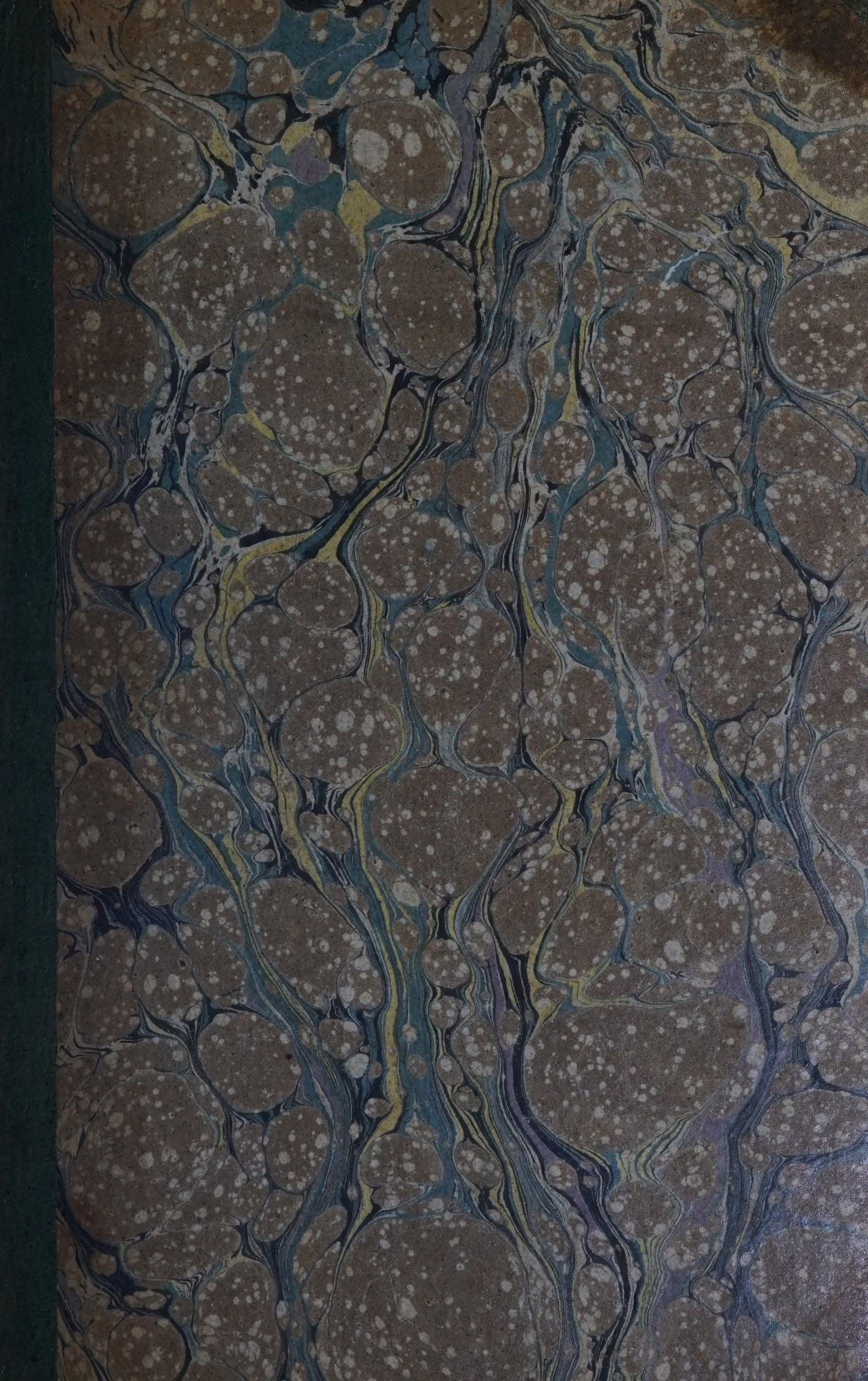




ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez DESESSARTS, Éditeur et Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, au coin de la place.

An X (1802).

ESSAI SUR LES ÉLOGES.

CHAPITRE XXVII.

Des panégyriques ou éloges adressés à Louis XIII, au cardinal de Richelieu, et au cardinal Mazarin.

UN prince disoit à son fils en mourant : « Je » te légue tout, mes armées, mes états, mes » trésors, et le souvenir de ce que j'ai fait de » bien ; mais je ne puis te léguer ma gloire ; si » tu n'en as une qui te soit personnelle, la » mienne n'est qu'un fardeau pour toi ». C'est ce que Henri IV mourant auroit dû dire à Louis XIII. Cependant plusieurs des panégyristes qui avoient loué le père, célébrèrent le fils ; mais le père fut loué à titre de grand homme et le fils trop souvent à titre de prince ; ce n'est pas que Louis XIII n'eût des qualités d'un roi, mais aucune n'eut de l'éclat. Soit timidité, soit paresse, il ignora le grand art des hommes en place, celui d'imposer à la renommée. Son

caractère, comme son règne, offrent une foule de contradictions; il eut un enchaînement de victoires, et leur éclat lui fut, pour ainsi dire, étranger; il eut des talens militaires, et à peine aujourd'hui ces talens sont connus; il eut de l'agrément dans l'esprit et montra la plus grande indifférence pour les lettres; la nature lui avoit donné du courage, et même celui qui affronte la mort, et il n'eut jamais celui de commander. Il avoit besoin d'être dominé, et flotta sans cesse entre le désir de secouer le joug et la nécessité de le reprendre; mais le plus grand contraste de son règne, c'est que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le souverain et jamais le gouvernement ne déploya sa force avec plus de fermeté au-dehors, et une sévérité si imposante et quelquefois si terrible au-dedans.

Tel fut Louis XIII comme prince; dans le particulier, on vit des contrastes aussi frappans; son caractère le forçoit à élever des favoris; son caractère le forçoit à les haïr. Au milieu des succès, il fut malheureux. L'allié de Gustave-Adolphe, et celui dont les armées ébranloient le trône de l'empereur et resserroient l'Espagne, redouta sa mère, sa femme, son frère, et jusqu'au ministre qui le faisoit vaincre.

On sent bien qu'un tel caractère est peu favorable aux éloges; mais les panégyristes poursuivent encore plus les rois, que souvent les rois ne sont empressés à les fuir; il paroît même que Louis XIII en fut importuné; peut-être que son esprit naturel lui fit haïr de bonne-

heure un genre d'éloquence qui, le plus souvent, n'a rien de vrai, et qui au moins est vide d'idées; peut-être aussi qu'un homme calme et sans passions doit mieux sentir le ridicule de ce qui est exagéré; et c'est le vice nécessaire de tout ce qui est harangue; peut-être enfin que tant d'éloges sur de grands événemens auxquels il avoit peu de part, lui rappeloient un peu trop sa foiblesse et une gloire étrangère. Quoi qu'il en soit, on rapporte que se regardant un jour dans une glace, étonné de se voir déjà tant de cheveux blancs, il en accusa les complimenteurs et panégyristes éternels qu'il étoit condamné à entendre depuis qu'il étoit roi.

Dès 1611, c'est-à-dire, dès la seconde année de son règne, on lui adressa un panégyrique; il n'avoit alors que dix ans. On se doute bien quel devoit être le ton de cet ouvrage. Flatter un jeune prince sur des qualités qu'il n'a point encore, c'est presque lui défendre de les acquérir, c'est immoler à la vanité d'un moment la félicité d'un demi-siècle.

La paix de 1623, avec les protestans du royaume, et la prise de la Rochelle en 1629, furent encore le sujet d'un très-grand nombre de panégyriques et d'éloges. Ces deux guerres où un roi eut le malheur de combattre contre ses peuples, furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie. Il y montra la plus grande valeur, et cette intrépidité froide, qui dans les dangers honoreroit tout autre même qu'un prince; mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par

une foule d'orateurs, chanté par Malherbe, célébré à sa mort par Lingendes, placé par la nature entre Richelieu et Corneille, il prouva que le caractère seul peut donner du prix aux actions, aux vertus, aux succès même, et que les panégyristes, malgré leurs talens, ne donnent pas toujours le ton à la renommée. On peut dire que sous ce règne la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au prince.

Cette gloire se porta toute entière vers Richelieu. Lorsque dans une monarchie il s'élève un sujet, qui, par les circonstances ou ses talens obtient un grand pouvoir, aussitôt les hommages et les regards se tournent de ce côté; tout ce qui est foible, est porté, par sa foiblesse même, à admirer ce qui est puissant; mais si ce sujet qui commande, a une grandeur altière qui en impose, si par son caractère il entraîne tout, s'il se sent nécessaire à son maître en le servant, si à cette grandeur empruntée qu'il avoit d'abord, il en substitue une autre presqu'indépendante, et qui, par la force de son génie, lui soit personnelle; si, de plus, il a des succès, et que la fortune paroisse lui obéir comme les hommes, alors la louange n'a plus de bornes. Les courtisans le louent par intérêt; le peuple, par un sentiment qui lui fait respecter tout ce qu'il craint; les gens à imagination par enthousiasme : alors les orateurs lui vendent leurs panégyriques, les poëtes leurs vers. Les éloges commencés par le respect ou par la crainte, continuent par l'habitude, et il se fonde une grande réputation chez la postérité, qui reçoit des siècles précé-

dens l'admiration des noms célèbres, comme elle reçoit son culte et ses lois. Tel a été le sort du cardinal de Richelieu. C'est un des hommes qui a été le plus loué, et de son vivant et après sa mort. Poëtes, orateurs, historiens, politiques, tout l'a célébré; mais il n'y a presque rien qui n'ait deux faces. La haine est à côté de la gloire, et ces caractères, dont l'ascendant subjugue tout, sont, par leur vigueur même, voisins de l'excès. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait tracé des tableaux différens de ce fameux cardinal.

Les uns, frappés de ses grandes qualités de ministre et d'homme d'état, l'ont admiré sans réserve. Ils l'ont peint comme un esprit souple et puissant, qui, malgré les ennemis et les rivaux, parvint aux premières places, et s'y soutint malgré les factions; qui opposoit sans cesse le génie à la haine, et l'activité aux complots; qui, environné de ses ennemis, qu'il falloit combattre, avoit en même temps les yeux ouverts sur tous les peuples; qui saisissoit d'un coup-d'œil la marche des états, les intérêts des rois, les intérêts cachés des ministres, les jalousies sourdes; qui dirigeoit tous les événemens par les passions; qui, par des voies différentes, marchant toujours au même but, distribuoit à son gré le mouvement ou le repos, calmoit la France et bouleversoit l'Europe; qui, dans son grand projet de combattre l'Autriche, sut opposer la Hollande à l'Espagne, la Suède à l'Empire, l'Allemagne à l'Allemagne, et l'Italie à l'Italie; qui, enfin, achetoit partout des alliés, des généraux et des armées, et soudoyoit, d'un

bout de l'Europe à l'autre, la haine et l'intérêt. Ils ont loué ce mélange d'adresse et de force, avec lequel il abattit pour jamais le parti long-temps redoutable des calvinistes, armant les protestans de Hollande contre ceux de France, et retardant les flottes de l'Angleterre. Ils ont loué ce gouvernement intrépide, qui, en révoltant tout, enchaînoit tout; qui, pour le bonheur éternel de la France, écrasa et fit disparoître ces forces subalternes, qui choquent et arrêtent l'action de la force principale, d'autant plus terribles qu'en combattant le prince, elles pèsent sur le peuple; qu'étant précaires, elles se hâtent d'abuser; que nées hors des lois, elles n'ont point de limites qui les bornent. Ils ont loué enfin cet amour des lettres et des arts, qui, au milieu des agitations de l'Europe qu'il ébranloit, lui fit fonder l'académie françoise, dont il fut le chef; amour des lettres qu'il avoit par goût, et qu'il fit naître, dit-on, par politique, qui substitua, chez les François, l'ambition des talens à celle des cabales, et une activité plus douce, à cette activité féroce, nourrie de factions et de crimes. Tel est le point de vue sous lequel les admirateurs et les panégyristes du cardinal de Richelieu nous le présentent.

D'un autre côté, ceux qui diminuent sa gloire, en convenant qu'il mérita une partie de ces éloges, discutent le reste. Sur l'art de négocier, et sur les intérêts politiques de l'Europe, ils conviennent qu'il montra du génie et une grande supériorité de vues : mais, dans ce genre même, ils lui reprochent une faute importante; c'est le traité de 1635, portant partage des Pays-

Bas espagnols, entre la France et la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollandois qu'ils avoient besoin de barrière contre la France ; et Richelieu, qui vouloit les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition, glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles et celle de la Haye.

Quelques-uns même vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au-dehors comme au-dedans, son ministère fut tout-à-la-fois éclatant et terrible ; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva ; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il souffloit la révolte en Allemagne, en Angleterre et en Espagne ; qu'il créa le premier, ou développa dans toute sa force, le système de politique qui veut immoler tous les états à un seul ; qu'enfin, il épouvanta l'Europe comme ses ennemis.

Ils avouent que l'abaissement des grands étoit nécessaire ; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des états, demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas, en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la suite à la nation et aux vrais intérêts du prince ; si ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales ; si ce n'étoit pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir ; s'il n'y auroit pas

eu plus de grandeur comme de vraie politique à laisser les nobles dans leurs terres, et à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par l'exemple de Henri IV, qui, affermi sur le trône, suivit ce plan, et le suivit avec succès. Ils conviennent enfin que peut-être dans de vastes empires, tels que la Chine et la Russie, où, entre la capitale et les provinces, il y a quelquefois douze cents lieues de distance, la réaction du centre aux extrémités doit être souvent arrêtée dans sa course; qu'ainsi il pourroit être utile d'y rassembler dans une cour tous les grands comme des ôtages de l'obéissance publique et de la leur : mais ils demandent s'il en est de même dans les petits états de l'Europe, où le maître est toujours sous l'œil de la nation, et la nation sous l'œil du maître, et où l'autorité inévitable et prompte peut à chaque instant tomber sur le coupable.

Les appréciateurs sévères du cardinal de Richelieu examinent ensuite quels sont les moyens dont ce ministre se servit pour élever l'autorité royale et la sienne au-dessus des grands qu'il combattoit, et ils lui reprochent ses haines, ses vengeances, et ce caractère fier et terrible qui ne pardonna jamais.

Ainsi, sur le même ministère, on présente deux tableaux, l'un d'éclat et de grandeur, l'autre moins favorable sans doute. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire, à juger sur les faits. En général, ces grandes vues du ministère, qui s'occupent de projets d'humanité, et qui, par des

des établissemens utiles, cherchent à tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, semblent lui avoir été peu connues. Ce n'est pas qu'il ne liât sa grandeur à celle de sa nation ; mais l'espèce de grandeur qu'il lui donna, fut toute en renommée. Soit le défaut des circonstances, soit celui d'une imagination ardente et forte, il fut sans cesse entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être ressembla-t-il au sénat de Rome, qui remuoit toutes les nations pour être le maître de la sienne, et cimentoit son pouvoir au-dedans par les victoires et le sang versé au loin sur les champs de batailles.

Quelque jugement qu'on porte sur le caractère moral de ce ministre, le premier de son siècle, et fort supérieur aux Bukingham et aux Olivarès qu'il eut à combattre, son nom, dans tous les temps, sera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires, parce qu'il donna une grande impulsion au-dehors ; qu'il changea la direction des choses au-dedans ; qu'il abattit ce qui paroissoit ne pouvoir l'être ; qu'il prépara, par son influence et son génie, un siècle célèbre ; enfin, parce qu'un grand caractère en impose même à la postérité, et que la plupart des hommes ayant une imagination vive et une ame foible, ont besoin d'être étonnés, et veulent, dans la société comme dans une tragédie, du mouvement et des secousses. De là, en pensant aux hommes d'état qui ont agité les nations, une sorte de respect qui se joint quelquefois à la haine, et une admiration pénible, mêlée de plaisir et de crainte.

Après Richelieu, il seroit difficile de ne

pas dire un mot des panégyriques ou éloges adressés au cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué : il n'avoit ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui, respirant la hauteur et la vengeance, subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avoit plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre, que sur ceux de la Concorde et de la Paix. On sait qu'en général Mazarin étoit timide et foible ; il caressoit les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite, on est moins haï sans doute, mais on n'en paroît pas plus grand. Il est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec foiblesse ; d'ailleurs, le rôle que ce ministre joua dans la Fronde ; ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries ; les bons mots des Marignis et des Grammont, espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant, et qu'il est plus aisé de dédaigner en apparence que de ne les pas craindre ; les vaudevilles et les chansons, qui chez un peuple léger communiquent si rapidement le ridicule et l'éternisent, tout cela devoit peu contribuer à exciter l'enthousiasme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation, pour soutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étoient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eut ni dans les factions la fierté brillante et l'esprit romanesque et imposant du cardinal de Retz, ni dans les affaires l'activité et le coup-d'œil

d'aigle de Richelieu, ni dans les vues économiques les principes de Sully, ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert, ni dans les desseins politiques l'audace, et je ne sais quelle profondeur vaste du cardinal Albéroni. Son grand mérite fut l'art de négocier; il y porta toute la finesse italienne avec la sagacité d'un homme qui, pour s'élever, a eu besoin de connoître les hommes, et a appris à les manier, en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en fit un politique adroit plutôt qu'un grand ministre. Son ame accoutumée long-temps à la souplesse, n'eut pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster, il fit la paix des Pyrénées, il donna l'Alsace à la France, il prévit peut-être qu'un jour la France pourroit commander à l'Espagne; voilà ses titres pour la renommée.

Soutenu de ces titres et de sa puissance, il trouva des panégyristes. Je ne connois rien de plus méprisable en ce genre que les éloges qui lui furent adressés par l'auteur du poëme latin de la Callipédie. Quillet (c'est le nom du poëte) ennemi du cardinal, on ne sait pourquoi, dans la première édition de son ouvrage avoit inséré plusieurs morceaux contre lui. Mazarin le fit appeler, lui fit des reproches de ce qu'il traitoit si mal ses amis, et lui donna sur-le-champ une abbaye de quatre mille livres. Quillet eut d'abord la bassesse d'accepter ce bienfait d'un homme dont il avoit dit du mal; et, comme s'il n'eût attendu qu'un salaire, dès qu'il fut payé, il

fut flatteur. Il fit une dédicace au même homme qu'il avoit outragé, et substitua par tout l'éloge à la satyre, trouvant le moyen de s'avilir à-la-fois par tous les deux. Ce n'est point que je blâme la reconnoissance : elle est le plus doux comme le plus sacré des devoirs ; et si dans les jugemens qu'elle inspire, elle peut quelquefois tromper, il faut respecter ses erreurs même. Mais la reconnoissance est au moins très-suspecte, quand elle n'a point été précédé par l'estime, et que le salaire se trouve à côté de l'éloge. Une ame délicate et fière n'auroit rien reçu ; et alors il lui eût été permis de se rétracter.

Parmi les panégyristes de Mazarin, on trouve un nom plus connu et plus grand, c'est celui de Corneille. A la tête de sa tragédie de Pompée, il loue ce cardinal comme on loue un homme qui peut tout. Il lui apprend qu'il est le plus grand homme de Rome moderne, et il l'appelle très-sérieusement *homme au-dessus de l'homme.* Il dit ensuite qu'en voulant peindre Pompée, Auguste et les Horaces, c'est le cardinal Mazarin qu'il a peint sans y penser. Par respect pour Corneille, je supprime le reste. Il faut plaindre et le cardinal et le poëte, l'un d'avoir fait, l'autre d'avoir reçu de pareils éloges. Ce n'est pas que Corneille n'eût véritablement l'ame grande ; mais cette flatterie étoit alors une espèce d'étiquette à laquelle on se soumettoit sans y penser. Il y a avec certains rangs des hommages de convention, et celui-là étoit du nombre. D'ailleurs, Corneille dans son cabinet connoissoit plus les

places que les hommes. C'étoit plus au premier ministre qu'à Mazarin qu'il parloit. Heureusement il y a des siècles où, en respectant les rangs, on respecte encore plus la vérité. C'est alors qu'on attache une égale honte à être satyrique ou flatteur. Alors l'estime est pour le génie, le respect pour la vertu, et les bienséances pour les titres.

CHAPITRE XXVIII.

Des obstacles qui avoient retardé l'éloquence parmi nous; de sa renaissance, de sa marche et de ses progrès.

Nous voilà parvenus au siècle de Louis XIV, car tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point; le prince n'exista qu'à la mort du ministre. Ce siècle est ordinairement nommé le siècle des grands hommes; on l'appeleroit avec autant de vérité le siècle des éloges. Jamais on ne loua tant : ce fut pour ainsi dire la maladie de la nation. Heureusement l'éloquence et le goût s'étoient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avoit du moins le mérite du génie. On louoit tantôt avec délicatesse, tantôt avec pompe; et ces courtisans polis, sous un gouvernement qui avoit de l'éclat, mêloient de la dignité dans leurs hommages, et honoroient par l'éloquence, les maîtres qu'ils flattoient.

Il seroit peut-être curieux de chercher comment l'éloquence, perdue depuis tant de siècles, après avoir régné à Athènes, à Rome et dans Bizance, reparut au bout de douze cents ans chez les descendans des Celtes, et dans un pays où il n'y avoit ni liberté à venger, ni intérêts d'état à défendre. Tout sembloit s'opposer à cette révolution.

Le premier instrument de l'éloquence, c'est la langue; et la nôtre étoit barbare. Née au dixième siècle, composée en partie de la langue Romaine, qui étoit le reste du langage de nos premiers vainqueurs, de la langue des Gaulois ou des Celtes; de la langue des anciens Sauvages des bords du Rhin, de la langue des Scandinaves ou des Danois, qui sous le nom de Normands vinrent ravager l'Europe, et s'établir en France après l'avoir désolée; elle fut long-temps, comme la monarchie françoise, un amas de débris. Les dialectes sauvages du nord qui y dominoient, rendoient la plupart de ses sons durs et barbares. On ne l'ignore point : c'est la douceur du climat, c'est la molle souplesse des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le désir de plaire en flattant l'ame et l'oreille par l'expression d'un sentiment doux, qui polit les langues et les rend souples et harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers, nés sous un ciel âpre et rigoureux, ne pouvoient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs, et inculte comme leurs champs et leurs forêts.

Dès qu'ils avoient paru dans les Gaules,

ils avoient commencé par y corrompre la langue romaine. Ils l'avoient dénaturée, même en l'adoptant; et substituant à toutes les terminaisons des mots, qui pour la plupart étoient variés et sonores, des terminaisons tout-à-la fois dures et monotones, on avoit entendu de tous côtés des espèces de hurlemens sourds, succéder à des sons éclatans et harmonieux. Ces barbares traitèrent la langue, comme d'autres barbares en Italie avoient traité les arts, lorsqu'ils défiguroient des statues et des bas-reliefs antiques pour les accommoder aux plus grossiers usages, ou qu'avec des tronçons de colonnes et des débris de chapiteaux corinthiens, ils construisoient les chaumières destinées à les loger. La langue françoise conserva pendant plusieurs siècles cette âpreté de sons, monument de son origine: mais peu-à-peu elle perdit ses prononciations barbares, et se rapprocha par degrés de l'harmonie. Car il en est des langues, comme des sables qui roulent dans les rivières et qui s'arrondissent par le mouvement, ou comme de ces dez avec lesquels Descartes composoit le monde, et dont les inégalités et les angles se brisoient en se heurtant. Peut-être même chez un peuple dont l'humeur sociable et douce aime à communiquer ses sentimens et ses idées, et chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut se perfectionner et s'adoucir un peu plutôt que chez d'autres nations, qui avoient moins le goût et le besoin de la société que nous.

C'étoit peu pour la langue d'avoir perdu

sa rudesse, il falloit encore qu'elle multipliât le nombre de ses mots. Les François alors n'étoient pas assez instruits pour embrasser d'un coup-d'œil la nature, et comparer tous les signes de leur langage à l'univers réel, que ces signes devoient représenter. Ce procédé, qui peut être n'a été celui d'aucun peuple, pourroit tout au plus convenir à une nation de philosophes; et dans notre grossiéreté naïve, nous étions bien loin de mériter ce nom; mais différens hazard suppléèrent à ce qui nous manquoit du côté de la réflexion et du système.

On ne peut douter que les croisades n'aient influé sur cette révolution. On sait que dans ces grandes émigrations, tous les peuples, et par conséquent toutes les langues se mêlèrent. François, Italiens, Anglois et Allemands, tout se raprocha. L'habitant des bords de la Tamise et du Tibre fût obligé de converser et de traiter avec celui qui étoit né sur les bords de la Loire ou du Danube. Il est impossible que dans un espace de plus de deux cents ans, tous ces idiômes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, et ne se soient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Asie, l'établissement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées et des sensations nouvelles, le commerce, les négociations et les traités avec les Sarrasins et les Arabes qui avoient alors des connoissances et des lumières, devoient nécessairement ajouter aux trésors des langues. Mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue françoise,

françoise, ce fut le commerce avec Constantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fussent aussi loin peut-être de ressembler aux Grecs du temps de Constantin et de Julien, que ceux ci étoient éloignés des Grecs du temps de Périclès et d'Alexandre, cependant ils parloient toujours la langue d'Homère et de Platon ; ils cultivoient les arts ; et ces plantes dégénérées, à demi-étouffées par un gouvernement féroce et foible, et par une superstition qui resserroit tout, portoient encore au bout de quinze cents ans sur les bords de la mer Noire, des fruits fort supérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reste de l'Europe.

Outre la communication que les François eurent d'abord avec les Grecs comme le reste des croisés, dans la suite ils se rendirent maîtres de Constantinople, et y fondèrent un nouvel empire, qui subsista près de soixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut presqu'une province de la France. Alors la langue des vaincus dut enrichir de ses dépouilles celle des vainqueurs. C'est peut-être là parmi nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés ; c'est pour cette raison peut-être que notre langue, qui, dans son origine, a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant, pour les mouvemens et pour les tours, et quelquefois pour la syntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démosthènes et de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron et de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaissance des

lettres. Plusieurs savans dans tous les genres, qui dans Paris avoient l'ambition de passer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient. Seulement ces mots se déguisèrent sous une terminaison françoise, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A-peu-près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie ; et sous Charles VIII, Louis XII, et sous François Ier., nous inondâmes ce beau pays, où les arts florissoient parmi les agitations de la liberté et de la guerre. Alors la langue harmonieuse et douce de l'Arioste et du Tasse, la langue forte et précise de Machiavel et du Dante, vint donner de nouvelles leçons, comme de nouvelles richesses à la nôtre. Nous conquîmes des royaumes, et nous polîmes notre langage ; et si le fruit de nos victoires nous échappa, nous sûmes du moins conserver nos lumières. Ainsi, par la suite des siècles et des hasards, la langue françoise se formoit, s'enrichissoit, s'épuroit par degrés.

Bientôt cette partie des hommes qui pense, tandis que l'autre se déchire, s'occupa de goût, lorsqu'ailleurs on s'occupoit de carnage. On se mit à étudier les anciens. Platon et Virgile, Homère et Lucrèce, Sophocle et Cicéron devinrent les maîtres et les précepteurs des Gaulois. La lecture assidue de ces grands hommes, et le génie qu'ils ont déployé en maniant leur langue, donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes, dans ce commerce,

de nouvelles images, de nouveaux rapports et d'expressions et d'idées; nous ajoutâmes, à la fécondité des mots, la fécondité des tours: mais le goût ne présidoit point encore à ce choix. Nous ignorions alors que chaque langue a son caractère dépendant du climat, des mœurs, du gouvernement, des occupations habituelles de chaque peuple. Nous ne savions pas que chaque langue a des principes qui sont une suite nécessaire de ses premières formes, et de sa constitution générale qu'on ne peut changer sans la détruire. Ainsi nous entassâmes d'abord dans la nôtre, sans règle et sans choix, toutes les richesses qui s'offrirent à nous; à-peu-près comme l'indigence avide se précipite sur des trésors qu'elle rencontre, et dans le premier moment ne peut distinguer ce qui convient à son caractère ou à ses besoins. Ce fut là l'époque de la plus grande abondance de notre langue, et c'est l'époque d'Amyot et de Montagne. Mais, entre ces deux écrivains, il y a pour la langue même une différence marquée. Celle de Montagne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots et le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes. Il semble le plus souvent qu'il n'y a que la terminaison des mots de françois, et que l'usage qu'il en fait appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le style d'Amyot, avec une prodigieuse abondance, a beaucoup plus le tour et la marche de notre langue. On peut dire, de son temps, qu'il avoit, pour ainsi dire, fondu dans l'ancienne naïveté gauloise toutes les richesses nou-

velles, et qu'en conservant l'esprit général de la langue, il en avoit fait disparoître les mélanges qui sembloient l'altérer.

Après ces deux écrivains, qui, tous deux, pour le style même, sont encore célèbres, la langue tendit insensiblement à un nouveau caractère. Elle s'éloigna de la force et de la hardiesse énergique de l'un, pour prendre je ne sais quoi de plus circonspect et de plus sage, conforme à la raison tranquille qui préside à la plupart de nos écrits. Elle s'éloigna de la simplicité naïve de l'autre, pour prendre un caractère de délicatesse et de dignité, qui est une suite de notre gouvernement, et de l'influence que la cour, les femmes et les grands doivent avoir sur la langue dans une monarchie. Alors elle perdit une foule de termes qui ne furent point remplacés; et semblables à ces arbres que le fer émonde avec sécurité, non pour leur faire porter plus de fruits, mais pour satisfaire à un vain luxe de décoration, elle fut moins riche et plus soignée, elle acquit en même-temps du goût, de la réserve et de la noblesse. Dans la suite, elle devoit réparer une partie de ces pertes, par les ouvrages des grands écrivains du siècle de Louis XIV, et par ce don puissant qu'ont les hommes de génie de féconder les langues, en jetant dans le public une foule d'expressions neuves et pittoresques, que les hommes médiocres ou froids ne manquent pas de censurer d'abord, parce qu'ils sont gouvernés par l'habitude, et qu'il est plus aisé en tout genre de critiquer que d'inventer. Elle devoit encore réparer ces pertes dans notre siècle,

par un grand nombre de termes que la connoissance générale de la philosophie, des sciences et des arts, a répandus parmi nous, et qu'elle a rendus, depuis trente ans, familiers à la nation. Mais, dans l'époque qui précéda ces deux siècles, la langue perdit de sa richesse, sans gagner beaucoup du côté du génie; et, par une espèce de hauteur, aspirant à la noblesse, elle fut tout-à-la-fois dédaigneuse et pauvre.

On sent que jusques-là elle devoit être encore peu favorable à l'éloquence. Nous avions déjà eu un grand nombre d'essais dans ce genre; mais ces essais avoient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'étoit point encore née; l'harmonie, qui est la musique du langage, qui, par le mélange heureux des nombres et des sons, exprime le caractère du sentiment et de la pensée, et sait peindre à l'oreille comme les couleurs peignent aux yeux; l'harmonie qui établit une espèce de balancement et d'équilibre entre les différentes parties du discours, qui les lie ou les enchaîne, les suspend ou les précipite, et flatte continuellement l'oreille, qu'elle entraîne comme un fleuve qui coule sans s'arrêter jamais. Duperron, un de nos premiers orateurs, et qui passa pour un homme de génie, ne la connut pas. Coëffeteau, qui fut long-temps célèbre par la pureté du langage, et qu'on citoit encore sous Louis XIV, la soupçonna peut-être, mais ne la trouva point. Lingendes fit le premier des efforts heureux pour la chercher; et dans son oraison funèbre de Louis XIII, d'ailleurs assez médiocre, on en rencontre assez souvent des traces. Enfin,

Balzac la créa parmi nous; Balzac qui eut long-temps la plus grande réputation, et qu'on n'estime point assez aujourd'hui; dont les lettres sans doute sont peu intéressantes et quelquefois ridicules, mais qui, dans ses ouvrages, et surtout dans son *Aristippe* et dans son *Prince*, à travers des fautes de goût, a semé une foule de vérités de tous les pays et de tous les temps, et où l'on retrouve l'ame d'un citoyen et la hauteur de la vertu, relevées quelquefois par l'expression de Tacite.

On sait qu'il accoutuma le premier les oreilles françoises au nombre et à l'harmonie de la prose, et contribua à perfectionner notre langue, en lui donnant une qualité de plus. Ce mérite le fit appeler, dans son siècle, le créateur de l'éloquence: mais il en eut les formes bien plus que les mouvemens et la chaleur; et trop souvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur fut autant celle de son siècle que la sienne. Ceux qui commencent à cultiver un art, ne s'en font jamais une idée bien nette: ils connoissent mieux le but que les moyens, et en voulant l'atteindre, ils le passent. Peut-être même dans tous les arts, poësie, peinture, sculpture, architecture, éloquence, tous les peuples et tous les siècles ont-ils commencé par l'exagération. On veut produire un grand effet, et l'on croit ne pouvoir y réussir qu'en agrandissant. L'art de se réduire est plus difficile; et il n'est pas donné à tout le monde de faire naître l'admiration et le plaisir, en ne présentant que ce qui est. Il faut avoir long-temps mesuré ses forces; il faut

avoir appris à les gouverner avec souplesse, pour savoir les arrêter au besoin. Peut-être même cette espèce de pente à l'exagération, tient-elle au génie de ceux qui font les premiers pas chez tous les peuples. Il faut, pour créer, qu'ils aient plus d'imagination que de raison; il faut qu'ils aient une certaine vigueur d'ame qui les emporte et les entraîne loin de ce qui est ordinaire. Ainsi, probablement on fit des colosses avant la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder; on bâtit les pyramides d'Égypte avant les ouvrages d'une architecture noble et régulière. Homère précéda Virgile; Corneille, Racine; et Michel-Ange, Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui se trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature espagnole, qui étoit alors très-connue en France, dut contribuer encore à nous donner une fausse grandeur. Elle put influer sur l'éloquence, comme elle influa sur nos pièces de théâtre et nos romans. D'ailleurs, l'étude même des anciens, et notre première admiration pour Athènes et pour Rome, dans un temps où notre goût n'étoit pas encore formé, purent nous égarer. Ces modèles avoient quelque chose de trop disproportionné à notre foiblesse et surtout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris, qui écrivoit des lettres à un autre bourgeois, ou à un homme de la cour, vouloit intéresser comme Cicéron écrivant à Atticus sur César et Pompée, ou comme Pline qui consultoit Trajan. Un avocat plaidant pour une maison ou les limites d'un jardin, prétendoit bien être aussi éloquent que Démos-

thènes appelant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur romain repoussant du haut de la tribune les fureurs de Claudius et d'Antoine. Trop au-dessous de ces grands intérêts, on vouloit cependant les égaler ; on vouloit mettre de petites choses modernes au niveau de ces grandes choses antiques qui nous étonnent par leur hauteur, et dont la distance augmente encore le respect qu'elles nous inspirent. De là l'emphase et les grands mots, et les citations des anciens, et la magnificence du style portée dans des affaires pour lesquelles, sous peine d'être ridicule, il falloit le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque et romaine avoit corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique, et pour ainsi dire le mécanisme de leur langage, retarda, au siècle même de Louis XIV, la marche et les progrès de notre langue. On sait que les langues anciennes avoient une foule de mots qui exprimoient, non point des idées, mais le rapport des idées qui précédoient avec celles qui devoient suivre; des mots qui serpentoient à travers la marche du discours pour en rapprocher toutes les parties et en faire la liaison et le ciment, rappeloient par un signe la phrase qui étoit écoulée, appeloient celle qui devoit naître, remplissoient les intervalles, animoient, vivifioient, enchaînoient tout, et donnoient à-la-fois, au corps du discours, de l'unité, du mouvement et de la souplesse. Des hommes qui avoient plus réfléchi sur les langues des anciens, que sur le caractère de la nôtre, voulurent

voulurent y transporter ce genre de beauté auquel elle se refusoit. Nous avons, en général, très-peu de ces termes qui servent de liaison. On voulut y suppléer en les multipliant, en les répétant, en attachant un très-grand nombre de phrases accessoires à la phrase principale, en créant un faux style périodique, qui marchoit toujours escorté de détails et de choses incidentes, qui, au lieu de se développer avec netteté, offusquoit la vue par des embarras, et dans sa lenteur n'avoit qu'une fausse gravité sans noblesse. Alors la langue se traîna au lieu de marcher : elle fut souvent en contraste avec les sentimens, avec les idées ; elle le fut surtout avec le caractère national. Ce système de langue forma une espèce de secte. Vaugelas, d'Ablancourt et Patru, hommes très-estimables d'ailleurs, et qui n'ont pas peu contribué à régler parmi nous et à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-temps ; elle eut sa superstition comme toutes les sectes, et ne pardonna pas toujours à ceux qui avoient des principes opposés. Heureusement Pascal, la Rochefoucault et la Bruyère, poussés par leur génie et par le genre même qu'ils traitoient, prirent une route opposée et plus conforme en même-temps et à la langue et à la nation. Ils détachèrent les idées ; ils les firent succéder l'une à l'autre rapidement ; ils donnèrent plus de précision à la phrase ; ils la débarrassèrent d'un vain luxe et d'un cortége inutile de mots ; et voulurent que la pensée s'élançât pour ainsi dire dans le style, avec toute sa vivacité et sa force, comme elle est dans l'ame, et dégagée

de tous ces liens importuns qui pourroient la gêner. Peu-à-peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même, qui, dans sa marche soutenue, a le plus besoin de liaison, à celle des mots qui nous manquent, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente, tout se tint, tout fut entraîné par la force des choses même. Le style se débarrassa de ses entraves ; la pensée fut libre, la marche rapide, et le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvemens de l'ame, comme un danseur qui accompagne la mesure et suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille ralentit ou précipite ses pas.

Tels furent, pendant plusieurs siècles, les obstacles que la langue françoise eut à vaincre, et une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais pour créer des orateurs, une langue, même perfectionnée, ne suffit point. L'éloquence n'est pas de ces fruits qui naissent dans tous les sols et sous tous les climats; elle a besoin d'être échauffée et nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques, l'éloquence faisoit partie de la constitution ; sans elle point de gouvernement, point d'état. C'étoit elle qui portoit, qui abolissoit les lois, qui ordonnoit la guerre, qui faisoit marcher les armées, qui menoit les citoyens sur les champs de bataille, qui consacroit leurs cendres lorsqu'ils étoient morts en combattant; c'étoit elle qui, de dessus la tribune, veilloit contre les tyrans, et faisoit retentir de loin, à l'oreille des citoyens, le bruit des chaînes qui les menaçoient. Chez les républicains, l'éloquence étoit un

spectacle; les citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, et impatiens d'être agités. Il falloit nécessairement, à un pareil peuple, la liberté, le loisir, l'aisance; il falloit des esclaves chargés de travailler pour eux, et de suppléer à tous les soins de la vie; enfin, il n'y a peut-être jamais eu de grande éloquence que devant le peuple. C'étoit devant le peuple que tonnoit Démosthène, et l'éloquence étoit proscrite dans l'Aréopage. Cicéron, comme orateur, étoit dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant dans le sénat. Il faut à l'éloquence une assemblée orageuse, et qu'elle puisse agiter; il lui faut des hommes sur lesquels elle puisse secouer et promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple que Tibérius Gracchus s'écrioit : « Les » bêtes féroces ont un antre où elle peuvent » se réfugier et trouver un asile; mais vous, » citoyens Romains, vous maîtres d'une par- » tie du monde, vous n'avez pas un toit où » vous puissiez reposer; vous n'avez ni un » foyer, ni un asile, ni un tombeau ». C'est devant le peuple que l'orateur d'Athènes s'écrioit : « Vous vous informez si Philippe est » vivant, ou si Philippe est mort; eh! que » vous importe? si Philippe étoit mort, de- » main vous feriez un autre Philippe ». C'est dans la chambre des communes, c'est devant cinq cents hommes assemblés qu'un orateur anglois, dans une séance qui avoit duré un

jour entier, et où l'on proposoit de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria : « Non, je veux savoir aujourd'hui, et avant » de me retirer, si je me coucherai ce soir » citoyen libre d'Angleterre, ou esclave des » tyrans qui veulent m'opprimer ». C'est dans la même chambre qu'un orateur voulant décider la nation à la guerre, après une journée entière de débats, le soir, à la lueur sombre des flambeaux qui éclairoient la salle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui vouloit, disoit-il, remplir l'Europe, et après s'être étendu dans le continent, alloit traverser les mers, alloit aborder sur leur rivage, et apparoître tout-à-coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la servitude et les chaînes. C'est alors que l'assemblée s'émut, comme si, dans ce moment, elle avoit vu le fantôme percer la terre, et s'élever. Non, l'orateur républicain n'est pas un vain discoureur chargé de cadencer des mots; ce n'est pas l'amusement d'une société ou d'un cercle; c'est un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'est le défenseur d'une nation, c'est un souverain, c'est un maître; c'est lui qui fait trembler les ennemis de sa patrie. Aussi Philippe, qui ne pouvoit subjuguer la Grèce, tant que Démosthène respiroit, Philippe qui avoit pu vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démosthène étoit un de ses citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fût livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces peuples? Dans la plupart des constitutions modernes, un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait-il? qu'a-t-il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? quel est aujourd'hui, dans presque tous les états, le lieu et le temps où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople, un homme avec le génie de l'éloquence, donnez-lui une ame noble et grande, et cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il l'étouffe; il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, et dompte son génie; semblable à ce Grec, qui, fait prisonnier par les Perses, et entraîné loin de son pays, à la cour des Satrapes, forcé de plier à la servitude un caractère qui étoit né pour la liberté, employoit tous les jours le pouvoir de la musique, et le mode le plus capable de porter la mollesse dans l'ame, pour adoucir, s'il étoit possible, la fierté de la sienne, et supporter l'esclavage et les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses et tempérées par les lois, quoique la nation jouisse de la liberté que les lois donnent, on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'état, et qu'il n'y a presque jamais de grands talens sans de grands objets, les esprits, les ames, les caractères, tout y est assujetti à une cer-

taine mesure. Les rangs et les distinctions d'état étant plus marqués, imposent plus de gêne; de-là naissent les ménagemens et les égards. L'orateur républicain use de sa force toute entière; l'orateur d'une monarchie est toujours occupé d'arrêter la sienne. L'un appartient à la passion qui le domine, et règne sur lui; l'autre a les bienséances pour maîtres et pour tyrans. L'un commande à ses égaux par la parole, et fier de sa grandeur, qu'il fait lui-même, court se mettre à la place que lui assignent ses talens; l'autre, toujours resserré, toujours repoussé par les rangs qui l'environnent et le pressent, porte souvent le poids d'une grande ame déplacée. Enfin, comme dans les monarchies ce sont les grands, les riches, et tous ceux qui composent ce qu'on appelle le monde, qui distribuent la gloire des arts, et décident du prix des talens; comme la plupart des hommes de cette classe, par leur oisiveté, par leurs intrigues, par la lassitude et le besoin des plaisirs, par la recherche continuelle de la société, par la crainte de blesser l'amour-propre encore plus que l'orgueil; enfin, par la politesse et le désir de plaire, qui donne une attention continuelle et sur soi-même et sur les autres, ont, en général, plus d'esprit et de délicatesse de goût, que de passions et de force de caractère; ils doivent tendre sans cesse à atténuer, et pour ainsi dire, assassiner le style, la langue et l'esprit. Surtout leur sensibilité inquiète doit redouter une sorte d'éloquence impétueuse et vive, qui, dans sa marche, suivroit l'impulsion

trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les approche de trop près; ils craignent d'être heurtés, et veulent toujours qu'il y ait des barrières au-devant d'eux. Il faut donc que l'éloquence, dans les monarchies, ait une marche plus circonspecte et plus lente; il faut que sans cesse elle s'observe, qu'elle indique plus qu'elle ne prononce, qu'elle diminue souvent la saillie des objets, et jette une draperie sur la plupart de ses idées. Cicéron contre Catilina et contre Antoine, s'abandonnoit à son génie; et les expressions, les tours, les mouvemens, venoient le chercher en foule, et se précipitoient au-devant lui : ce même orateur, quand César régna dans Rome, voulut lui adresser une espèce de discours en forme de lettre, où il conciliât ce qu'il se devoit à lui-même, et ce qu'il falloit accorder au nouveau maître que lui avoit donné Pharsale; il recommença six fois, et n'en put venir à bout; et il y eut, dans l'éloquence même, quelque chose d'impossible à Cicéron.

L'éloquence, parmi nous, ne pouvoit guère renaître que dans la chaire ou le barreau; mais là, que d'obstacles encore! Les premiers hommes de l'état qui devoient un jour commander les armées et gouverner les provinces, étoient à Rome les orateurs qui plaidoient les causes, et défendoient les citoyens. Ils parloient dans une grande assemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en présence des dieux de la patrie, dont la statue s'élevoit à côte de l'orateur. Souvent les causes étoient mêlées à

des affaires d'état ; souvent il s'agissoit de juger des hommes qui avoient gouverné une partie du monde : des députés de l'Afrique et de la l'Asie sollicitoient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avoit recours à cette éloquence de spectacle, plus puissante que celle des paroles, et qui, en s'emparant des sens, passionne l'ame et la trouble. On présentoit les accusés en deuil, les pères avancés en âge qui redemandoient leurs fils, les femmes et les enfans désolés. On exposoit aux yeux des juges les cicatrices et les blessures du guerrier qui avoit combattu pour l'état. Souvent on invoquoit les dieux; et l'orateur, en regardant leurs statues ou leurs temples, les prioit de sauver l'innocence, et de descendre, par leur inspiration, dans l'ame des juges pour les éclairer. Ces invocations, ces prières, ces spectacles pathétiques présentés par un homme éloquent, et soutenus de l'accent de la douleur et de la pitié, faisoient la plus forte impression sur un peuple sensible. Parmi nous tout est différent; point de ces causes qui tiennent aux affaires d'état; point même de ces grandes causes criminelles où un orateur puisse sauver la vie d'un citoyen. Les premières sont sous l'autorité immédiate du prince; les secondes se discutent et s'approfondissent en secret sous l'œil calme et sévère de la justice. Parmi les causes ordinaires, plusieurs par l'embarras de nos procédures, ne dépendent que des formes; plusieurs par le vice de nos lois qui se combattent, se réduisent souvent à une discussion

sèche

sèche de lois qu'il faut éclaircir : l'étude même de tant de législations opposées, consume parmi nous la vie d'un orateur. Peut-être même ces grands mouvemens de l'éloquence, qu'on admiroit à Rome, nous conviendroient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, et de la sagesse dans l'esprit. Nous agissons, nous parlons, nous nous conduisons par une espèce d'imagination rapide qui nous entraîne, et qui est peut-être l'effet de la foule des petites passions qui nous dominent et se succèdent. Mais comme nous sommes peu accessibles aux grandes passions, qui n'ont pas le temps de s'affermir et de descendre profondément dans notre ame, nous portons dans les jugemens qui tiennent aux choses de l'esprit, une sorte de raison froide, qui est peu susceptible d'illusions. De-là, souvent notre espèce d'incrédulité pour les mouvemens extraordinaires et passionnés de l'ame; de-là, surtout, dans l'éloquence comme au théâtre, cette facilité à saisir les petites teintes de ridicule qu'une circonstance étrangère mêle quelquefois aux grandes choses, et qui, surtout, sont si voisines du pathétique que l'on cherche.

On sait quel a été, avant le siècle de Louis XIV, et même au commencement de ce règne célèbre, le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre, dans une farce d'un grand homme (*a*), nous en a conservé la peinture; et si on excepte le degré d'exagération théâtrale

---

(*a*) Les *Plaideurs*, de Racine.

qu'il faut toujours pour que la fiction produise l'effet de la vérité, et que le ridicule soit en saillie, les portraits étoient ressemblans. Il faut convenir qu'il y a loin de *Petit-Jean* et de l'*Intimé*, à Hortensius et à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avoit des défauts presque semblables; affectations, exagérations, pointes ridicules, entassement de métaphores, mélange du profane et du sacré, citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, et un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des pères; enfin, multitude d'idées empruntées des erreurs et des préjugés du temps sur la physique, sur l'histoire naturelle, sur l'astronomie, sur l'astrologie, sur l'alchimie; car alors on prodiguoit tout, et on faisoit étalage de tout; tel étoit le goût des orateurs sacrés sous Henri IV et sous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples sauvages, dans la sorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civilisés y sont sujets; c'est sans doute parce que les premiers ne suivent que les mouvemens impétueux de leur ame, et qu'aucune convention étrangère ne se mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exister que chez un peuple réuni en corps de société, où l'esprit naturel est gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, et le désir secret d'ajouter à chaque objet ou à chaque idée, pour augmenter l'impression naturelle que cet objet doit faire. La pensée du sauvage est simple comme ses mœurs, et son expression simple est pure

comme sa pensée : il n'y entre point d'alliage ; mais le peuple déjà corrompu par les vices nécessaires de la société, et qui faisant des efforts pour s'instruire et secouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût, où le peuple qui, par une pente non moins nécessaire, après l'avoir trouvé, s'en éloigne, ne veut pas seulement peindre ses sentimens et ses idées, veut encore étonner et surprendre : il joint toujours quelque chose d'étranger à la chose même. Ainsi, tout se dénature, et aucun objet n'est présenté tel qu'il existe.

L'éloquence françoise, pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV, avoit donc un intervalle immense à franchir ; mais il y a une marche lente et nécessaire des esprits, qui entraîne tout et amène insensiblement, chez un peuple policé, le développement et la perfection des arts. Depuis François Ier. époque de la renaissance des lettres, l'esprit national s'avança peu-à-peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes, et leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit, et l'esprit s'agrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination : alors il s'excite une espèce de sève ou de fermentation générale qui anime tout. Les uns, entraînés par le cours des affaires, prennent part au destin des nations ; ils négocient, ils combattent, ils ont de ces grandes pensées qui changent, bouleversent ou affermissent le sort des peuples ; les autres observent et suivent ces mouvemens ;

ils contemplent les succès et les malheurs, le génie qui se mêle avec les fautes, le hasard qui domine impérieusement le génie, et les passions humaines qui, partout terribles et actives, entraînent la marche des états. De ce mélange de chocs et de réflexions, de grands intérêts et de sentimens que ces intérêts font naître, se forme peu-à-peu chez un peuple un assemblage d'idées, qui tantôt se développent rapidement et tantôt germent avec lenteur; mais rien ne contribue tant à cette activité générale des esprits que les troubles civils et les agitations intérieures d'un pays : c'est alors que la nature est dans toute sa force, ou qu'elle tend à y parvenir; alors elle a l'énergie des grandes passions, qui ne peuvent naître que dans l'état violent des sociétés, et elle n'est point assujettie à ce frein que les sociétés reçoivent des lois, et qui, pour le bien général, comprimant tout, affoiblit tout. Alors les esprits comme les caractères se combattent; tout se heurte et se repousse; tout prend le poids que lui donne sa force. L'homme qui est né avec de la vigueur n'étant plus arrêté par des conventions, marche où le sentiment de sa vigueur l'entraîne; l'esprit, dans sa marche fière, ose se porter de tous les côtés, ose fixer tous les objets; l'énergie de l'ame passe aux idées, et il se forme un ensemble d'esprit et de caractère propre à concevoir et à produire un jour de grandes choses; celui même qui par sa nature est incapable d'avoir un mouvement, s'attache à ceux qui ont une activité dominante et propre à entraîner : alors sa foiblesse même,

jointe à une force étrangère, s'élève et devient partie de la force générale.

Tel fut l'état de la nation françoise, depuis François II jusqu'à la douzième année du règne de Louis XIV, c'est-à-dire, pendant l'espace d'un siècle. Aux troubles et aux guerres civiles qui remuoient fortement les ames, se joignoient en même-temps les querelles de religion. Tout le monde étoit occupé de cet intérêt sacré. On écrivoit, on combattoit, on disputoit; on tenoit un poignard d'une main et la plume de l'autre. Le fanatisme qui, chez un peuple éclairé, étouffe les lumières, les faisoit naître chez un peuple ignorant. Enfin, lorsque l'autorité, qui sort toujours et s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer, lorsque la force qui étoit dans les caractères, contenue de toute part, ne put plus se répandre au-dehors, ni rien agiter, elle se porta sur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs des hommes d'état; dans ces hommes à qui la puissance est interdite, et qui cependant, fatigués de leur obscurité, sentoient le besoin d'en sortir et d'occuper leur siècle d'eux-mêmes, elle développa et créa les talens des arts. Alors naquit le poëte, le peintre, le statuaire, l'orateur. Chacun d'eux appela sur lui les regards de la nation; mais, ce qu'on doit remarquer, c'est que tous les arts précédèrent parmi nous celui de l'éloquence. Ainsi, lorsque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déjà le Poussin étoit au rang des premiers peintres de l'Europe; déjà Lesueur avoit irrité l'envie par ses chef-d'œuvres; Sar-

razin avoit perfectionné la sculpture et donné des monumens à l'Italie : enfin, nous avions eu des poëtes qu'on pouvoit lire long-temps avant que nous eussions des orateurs qu'on pût entendre.

La poësie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas ; de toutes les facultés de l'homme, l'imagination est la première qui s'éveille. Ce n'est que lentement, et par degrés, que l'ame se replie sur elle-même. Elle commence par s'élancer au-dehors ; elle parcourt tous les objets, et à l'aide de ses sens elle s'empare de l'univers physique. Alors telle que Raphaël ou le Corrège, elle dessine pour elle-même une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature ; la poësie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées ; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion : il n'en est pas de même de l'éloquence. Ce n'est pas assez pour elle de sentir et de peindre, il faut qu'elle compare et combine une grande multitude d'idées ; il faut qu'elle leur assigne à toutes l'ordre et le mouvement ; il faut qu'elle en fasse un tout raisonné et sensible ; il faut qu'elle ait parcouru les arts, les lois, les sciences et les mœurs ; qu'enrichie de connoissances elle les domine et semble planer au-dessus d'elles ; qu'en les jetant, elle n'en paroisse ni prodigue, ni avare ; que tantôt elle les indique et tantôt elle les déploie ; que souvent elle fasse succéder des vérités en foule, que souvent elle s'arrête et se repose sur une vérité. Il faut que, semblable au mécanicien qui compare les forces

et les résistances, elle connoisse l'homme et ses passions ; qu'elle calcule et les effets qu'elle veut produire, et les instrumens qu'elle a ; qu'elle estime par quel degré il faut ou ralentir, ou presser le mouvement. Tous ces secrets supposent déjà une foule d'expériences et d'observations fines ou profondes. Il n'est donc pas étonnant que partout la poësie soit née avant l'éloquence : mais on peut dire qu'en la précédant, elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la pensée ; à l'esprit, l'art de donner du ressort aux idées en les resserrant ; à l'oreille, le secret de peindre par l'harmonie, et de joindre la musique à la parole. Ainsi les poëtes, parmi nous, ont préparé les orateurs.

Les spectacles peut-être y ont aussi contribué en formant le goût. Ces impulsions rapides qu'on reçoit au théâtre et les jugemens de plusieurs milliers d'hommes qui se communiquent à-la-fois, forment d'abord un instinct obscur et vague, et conduisent peu-à-peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût se répand ; alors l'éloquence et le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule ceux qui s'écartent de ses lois ; la société perfectionnée achève de l'étendre. C'est-là, en effet, que les hommes réunis et opposés s'essaient, s'observent et se jugent ; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne ; là, les teintes rudes s'adoucissent, les nuances se distinguent, les esprits se polissent par le frottement, l'ame acquiert par l'habitude une sensibilité prompte ;

elle devient un organe délicat, à qui nulle sensation n'échappe, et qui, à force d'être exercée, prévoit, ressent et démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assembloient chez les femmes romaines les plus distinguées par leur esprit, et puisoient dans leur société une pureté de goût et de langage, que peut-être ils n'auroient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerres civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui est nécessaire pour les arts, et qui portée à un certain point, les anime, mais qui au-delà peut les étouffer et les corrompre : heureusement elle n'étoit point encore parvenue à cet excès ; et de la perfection de la société et du goût, jointe à celle de la langue, devoit naître peu-à-peu celle de l'éloquence.

Il y avoit une école d'orateurs toujours subsistante, c'étoit celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devoient être souvent élevés au-dessus d'eux-mêmes, par la dignité de la religion et de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées ; il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, de l'éternité et du temps. Newton même, selon la remarque d'un écrivain philosophe (*a*), Newton étoit éloquent sur ces objets. Quelques hommes dans ce genre avoient donc acquis de la célébrité,

(*a*) M. d'Alembert, dans son discours de réception à l'Académie françoise.

et

et d'autres faisoient des efforts pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulsion à leur siècle, ils étoient du moins capables de la recevoir.

Les esprits se trouvoient dans cette disposition, quand Louis XIV, à qui il fut enfin permis d'être roi, développa son caractère, et fit naître de grands événemens. On vit la France quarante ans aux prises avec l'Europe; on vit des provinces conquises, tous les rois humiliés, ou protégés, ou vaincus, une foule de grands hommes, les arts et les plaisirs au milieu des batailles, partout un caractère imposant, et cet éclat de renommée, qui subjugue autant que la force, qui annonce la puissance, la fait et la multiplie : alors les esprits et les ames se montèrent au niveau du gouvernement; chacun fut jaloux de soutenir la dignité de sa nation. Le sujet ne pouvant être à côté de son roi par la puissance, voulut s'y placer par la gloire. L'enthousiasme public fit naître ou perfectionna les talens; ils se vouèrent tous ou au plaisir, ou à la grandeur du maître. Louis XIV, du fond de ses palais, animoit tout; ordonnoit à ses sujets d'être grands, et le génie; cet esclave altier, debout aux pieds du trône, attendoit ses ordres en silence pour lui obéir.

Qu'on se représente une de ces fêtes, telle qu'on en donnoit quelquefois dans la Grèce et dans Rome; ces fêtes, où après des victoires cent mille citoyens étoient assemblés, où tous les temples étoient ouverts, où les autels et les statues des dieux étoient couronnés de fleurs,

où la poësie, la musique, la danse, les chef-d'œuvres de tous les arts, les représentations dramatiques de toute espèce étoient prodiguées, et où la renommée et la gloire, en présence d'une nation entière, attendoient les talens. Si dans l'assemblée tout-à-coup paroissoit un orateur, et qu'au milieu de l'ivresse générale il voulût se faire entendre, ne falloit-il pas que tout cet appareil de grandeur, dont il étoit entouré, l'élevât lui-même ? n'étoit-il pas forcé comme malgré lui de donner plus de dignité à ses idées, plus de hauteur à son imagination, plus de noblesse à son langage, et je ne sais quoi de plus auguste et de plus fort à son accent ? Telle est l'image de la révolution, que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV (*a*).

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique : notre gouvernement et la forme de

---

(*a*) On peut dire que tout étoit prêt pour cette révolution. Les siècles avoient formé la langue ; son caractère étoit connu ; sa marche étoit fixée. Des écrivains lui avoient donné la richesse et l'harmonie, d'autres la précision et la force. Les grands modèles étoient approfondis ; le goût général étoit épuré ; l'imagination des peuples s'étoit montée ; la véritable grandeur avoit fait disparoître la fausse. Enfin, un roi et des hommes illustres à célébrer, une cour sensible à tous les charmes de l'esprit, un clergé plus éclairé, un barreau plus instruit, un gouvernement occupé de la réforme des loix, et les premières dignités de l'église accordés quelquefois aux prémiers talens de la chaire, tout cela ensemble contribua à faire naître et à perfectionner parmi nous des orateurs.

la constitution s'y refusoient. Nous eûmes dans ce genre l'éloquence des monarchies, qui consistoit à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre, de la justesse, de la pureté dans son langage, plus de précision dans ses raisonnemens, mais elle ne put acquérir cette force, qui est ridicule quand elle n'est que dans les mots, qui, pour se communiquer, doit être imprimée à la pensée, et ne peut jamais l'être que par la chose même et l'importance générale de l'objet. L'éloquence s'éleva donc surtout dans la chaire, et c'est-là qu'elle parvint à sa plus grande hauteur; car pour être vraiment éloquent, on a besoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre sur eux une espèce d'empire; et l'orateur sacré parlant au nom de Dieu, peut seul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples et les rois, cette sorte d'autorité et cette franchise altière et libre, que dans les républiques l'égalité des citoyens, et une patrie qui appartenoit à tous, donnoit aux anciens orateurs. Dans tous les genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force; et notre éloquence, circonspecte jusque dans sa grandeur, et mesurée même en s'élevant, fut presque toujours noble et sage, et presque jamais impétueuse et passionnée.

CHAPITRE XXXI.

De Mascaron et de Bossuet.

L'ÉLOQUENCE françoise se distingua surtout par les éloges et les panégyriques funèbres. Ce genre, qui n'est qu'une déclamation méprisable, quand l'objet en est vil, et une déclamation ridicule, quand l'orateur n'est pas éloquent, parut sous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier et Bossuet le fixèrent, comme deux grands poëtes avoient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut observer que la tragédie, en se perfectionnant parmi nous, eut à-peu-près la même marche que l'éloquence. Dans toutes deux, on commença par le mélange de la force et du mauvais goût. Le génie se monta ensuite à une élévation pleine de grandeur, mais inégale. Enfin les esprits se polissant, mais s'affoiblissant un peu, vinrent, par les progrès des lumières, à ce point où le goût des détails fut plus parfait, mais où l'élégance continue nuisit à la grandeur et surtout à la force. Telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts : telle fut celle de l'oraison funèbre. Mascaron fut, dans ce genre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille ; et Mascaron, Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII,

à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse et du mauvais goût de l'un ; il a déjà de l'harmonie, de la magnificence de style, et de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui, en le suivant, l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la vigueur de Bossuet et aux détails heureux de Fléchier ; mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin et de la sublimité de l'un et de l'élégance de l'autre. Au reste, il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son siècle l'entraîne ; et de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche à celle de Turenne, il y a peut-être la même distance, que de Saint-Genêt à Venceslas (*a*), ou de Clitandre à Cinna.

En général, Mascaron étoit né avec plus de génie que de goût, et plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son ame s'élève ; mais, soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui paroît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de richesse. Il est alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve aussi de ces raisonnemens vagues et subtils qui se rencontrent si souvent dans Corneille ; et l'on sait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. Son plus

---

(*a*) Deux tragédies de Rotrou.

grand mérite est d'avoir eu la connoissance des hommes. Il a, dans ce genre, des choses senties avec esprit et rendues avec finesse. Ainsi, dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, il dit, en parlant des princes, « Qu'ils s'imaginent » avoir un ascendant de raison comme de puis- » sance ; qu'ils mettent leurs opinions au même » rang que leurs personnes, et qu'ils sont bien » aises, quand on a l'honneur de disputer avec » eux, qu'on se souvienne qu'ils commandent » à des légions. »

Plus bas il ajoute « Que les grands ont une » certaine inquiétude dans l'esprit, qui leur » fait toujours demander une courte réponse à » une grande question. »

Il dit, en parlant du désintéressement de Turenne, « Que les Fabrice et les Camille se » sont plus occupés des richesses par le soin » laborieux de s'en priver, que M. de Turenne » par l'indifférence d'en avoir, ou de n'en avoir » pas ». Et en parlant de la simplicité de ce grand homme, « Qu'il ne se cachoit point, qu'il » ne se montroit point, qu'il étoit aussi éloigné » du faste de la modestie, que de celui de l'or- » gueil. »

On trouve, dans cette dernière oraison funèbre, plus de beautés vraies et solides que dans toutes les autres. Le ton en est éloquent ; la marche en est belle, le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaisons tirées et du soleil levant et du soleil couchant, et des torrens et des tempêtes, et des rayons et des éclairs. Il y est moins question d'ombre et de nuages, d'astre fortuné, de fleuve fécond,

d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apostrophe au grand prince ou à la grande princesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, et tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si long-temps, et chez tant de peuples, pour de la poësie et de l'éloquence.

Bossuet a encore quelques-uns de ces défauts ; mais qui ne sait par combien de beautés il les rachète ? On dit que c'étoit le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paroîtra sans doute extraordinaire ; mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connoître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, et les sentimens aux sentimens, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres ; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'ame, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, et lui donne la vie ; si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever, à descendre, s'élever encore, imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le

désordre même ; si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet ? Voyez, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va instruire les rois ; comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île ; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendans, au milieu d'eux Cromwel, actif et impénétrable, hypocrite et hardi, dogmatisant et combattant, montrant l'étendard de la liberté et précipitant les peuples dans la servitude ; la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder, mais, dans la chute de l'état, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir long-temps soutenu un temple ruineux, reçoit, sans être courbée, ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre.

Cependant, l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant la révolution, et par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans le discours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, et en rend le pathétique plus sublime et plus sombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente

présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste : c'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune princesse, fille, sœur et belle-sœur de roi, jouissant de tous les avantages de la grandeur et de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures, à l'âge de vingt-six ans, par un accident affreux, et avec toutes les marques d'un empoisonnement, devoit faire sur les ames une impression encore plus vive que la chute d'un trône et la révolution d'un état. On sait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui se développent par degrés. Il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On diroit qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois, car tout ce qu'on sent fortement est une espèce de découverte pour l'ame.

On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence et de la misère et de la foiblesse de l'homme. Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur et de gloire! Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel ; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Bossuet, à travers ces idées générales, revient toujours à la prin-

cesse, et tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié, au bout de cent ans, l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout-à-coup : « O nuit désastreuse! ô nuit » effroyable! où retentit comme un éclat de » tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame » se meurt, madame est morte. » Et quelques momens après, ayant parlé de la grandeur d'ame de cette princesse, tout-à-coup il s'arrête ; et montrant la tombe où elle étoit renfermée : « La voilà, malgré son grand cœur, » cette princesse si admirée et si chérie ; la » voilà telle que la mort nous l'a faite! encore » ce reste tel quel va-t-il disparoître. Nous » l'allons voir dépouillée, même de cette triste » décoration. Elle va descendre à ces sombres » lieux, à ces demeures souterraines, pour y » dormir dans la poussière avec les grands de » la terre, avec ces rois et ces princes anéantis, » parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant » les rangs y sont pressés! tant la mort est » prompte à remplir ces places! » Puis tout-à-coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort ne nous laisse pas même de quoi occuper une place, et que l'espace n'est occupé que par les tombeaux. Il suit les débris de l'homme jusque dans sa tombe. Là, il fait voir une nouvelle destruction au-delà de la destruction. L'homme, dans cet état, devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. « Tant il est vrai, s'écrie l'orateur, » que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes » funèbres par lesquels on exprimoit ses mal-

» heureux restes. » Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence et plus forte et plus abandonnée, et qui, avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la princesse Palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour; sur ce mélange éternel qu'on y voit des plaisirs et des affaires; sur ces jalousies sourdes au-dedans, et cette brillante dissipation au-dehors; sur les apparences de gaieté, qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, et un sérieux, dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, et surtout un morceau sublime sur les conquêtes de Charles Gustave, roi de Suède. On diroit que l'orateur suit la marche du conquérant qu'il peint, et se précipite avec lui sur les royaumes. Mais si jamais il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros; il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on diroit qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur le champ de bataille; il voit tout, il mesure tout. Il a l'air de commander aux événemens; il les appelle, il les prédit; il lie ensemble et peint à-la-fois le passé, le présent, l'avenir: tant les objets se succèdent avec rapidité! tant ils s'entassent et se pressent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge, c'est la fin. Les six der-

nières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. Il invite tous ceux qui sont présens, princes, peuple, guerriers, et surtout les amis de ce prince, à environner son monument, et à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. « Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant, et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros » !

Enfin il ajoute ces mots si connus, et éternellement cités. « Pour moi, s'il m'est permis, » après tous les autres, de venir rendre les » derniers devoirs à ce tombeau, ô prince! le » digne sujet de nos louanges et de nos regrets, » vous vivrez éternellement dans ma mé- » moire ;.... agréez ces derniers efforts d'une » voix qui vous fut connue; vous mettrez fin » à tous ces discours. Au lieu de déplorer la » mort des autres, grand prince! dorénavant » je veux apprendre de vous à rendre la » mienne sainte. Heureux si, averti par ces » cheveux blancs, du compte que je dois rendre » de mon administration, je réserve au trou- » peau que je dois nourrir de la parole de vie

» les restes d'une voix qui tombe, et d'une
» ardeur qui s'éteint ».

Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paroître, et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante d'un vieillard qui célèbre un grand homme, ces cheveux blancs, cette voix affoiblie, ce retour sur le passé, ce coup-d'œil ferme et triste sur l'avenir, les idées de vertus et de talens, après les idées de grandeur et de gloire; enfin la mort de l'orateur jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par les spectateurs, tout cela forme dans l'ame un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'ame à se recueillir, et à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales, et surtout le grand caractère qui se trouve dans ces éloges funèbres, on est fâché d'avoir des défauts à y relever. Mais malgré ces taches, Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeler le mot de Henri IV à un ambassadeur : « Est-ce que votre maître n'est
» pas assez grand pour avoir des foiblesses » ? Il est vrai qu'il ne faut point abuser de ce droit. On a dit, il y a long-temps, que Bossuet étoit inégal; mais on n'a point dit assez combien il est long et froid, et vide d'idées dans quelques parties de ses discours. Personne ne saisit plus fortement ce que son sujet lui présente; mais quand son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui. Ce sont alors des

paraphrases et des lieux communs de la morale la plus commune : on croit voir un grand homme qui fait le catéchisme à des enfans ; à la vérité il se relève, mais il faut attendre. Ce genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour-à-tour monte, retombe et disparoît, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, et le repousse encore plus haut qu'il n'étoit. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes beautés ; car l'esprit humain est borné par ses perfections même. On souhaiteroit cependant qu'un si grand orateur fût quelquefois plus soutenu, ou du moins lorsqu'il descend, qu'il remplacât son élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on sait, une sorte de philosophie mâle et forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raison ; et c'étoit celle qu'avoit souvent Corneille. Il y en a une autre qui est à-la-fois profonde et sensible, et qui instruit en même-temps qu'elle attendrit et qu'elle élève ; et c'étoit celle de Fénélon. Il faut convenir que Bossuet, dans ses éloges, a trop peu de l'une et de l'autre. En général il a bien plus de mouvemens que d'idées ; et l'on diroit presque de lui, comme un reproche, qu'il ne sait être qu'éloquent et sublime.

Malgré ces imperfections, il a été dans le siècle de Louis XIV, et reste encore aujourd'hui à la tête de nos orateurs. Il est dans la classe des hommes éloquens, ce qu'est Homère et Milton dans celle des poëtes. Une seule beauté de ces grands écrivains fait pardonner

vingt défauts. Jamais, surtout, orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité et de hauteur. Bossuet semble déployer aux hommes l'intérieur de la divinité, et la secrète profondeur de ses plans. La divinité est dans ses discours comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout; cependant l'orateur suit de l'œil cet ordre caché. Dans son éloquence sublime, il se place entre Dieu et l'homme; il s'adresse à eux tour-à-tour; souvent il offre le contraste de la fragilité humaine, et de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations et les siècles comme un jour; souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire et de l'infortune, de l'excès des grandeurs et de l'excès de la misère; il traîne l'orgueil humain sur les bords des tombeaux; mais après l'avoir humilié par ce spectacle, il le relève tout-à-coup par le contraste de l'homme mortel, et de l'homme entre les bras de la divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps? Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime. Elles ont quelque chose d'indéfini ou de vaste, où l'imagination se perd; elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées; elles portent l'ame à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions, comme indignes d'elle, et semble la détacher de l'univers. Bossuet s'arrête tantôt sur ces idées, tantôt à travers une foule de sentimens qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots, et ces mots alors

font frisonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois, pendant la nuit, dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connoît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte et d'un sentiment profond; quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat; quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence et l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvemens; c'est son ame qui se mêle à tout. Il semble que du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui passent sous yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage ou les dangers ou les malheurs. Quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvemens de l'ame, son élocution est rapide et forte : il crée ses expressions comme ses idées; il force impérieusement la langue à le suivre, et, au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne; elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue;
elle

elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son ame, et les élève par la vigueur de l'expression : plus souvent il joint une expression familière à une idée grande ; et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur des pensées. Son style est une suite de tableaux ; on pourroit peindre ses idées, si la peinture étoit aussi féconde que son langage. Toutes ses images sont des sensations vives ou terribles ; il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent sur eux ; il faut que dans l'impuissance d'être grands, ils soient du moins toujours nobles : ils se voient sans cesse en présence des spectateurs, ils n'osent se fier à la nature, et craignent les repos. Bossuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près : il est sûr de ses forces, et saura les retrouver au besoin. Il ne s'aperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaisse ; et dans sa négligence, jointe à sa grandeur, il semble se jouer même de l'admiration qu'il inspire.

Tel est cet orateur célèbre, qui par ses beautés et ses défauts, a le plus grand caractère du génie, et avec lequel tous les orateurs anciens et modernes n'ont rien de commun.

CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

LE premier qui, ayant à peindre des choses grandes ou fortes, s'avisa de chercher des oppositions, enseigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'est plus contraire aux passions, et par conséquent à l'éloquence. L'ame qui est fortement émue, s'attache toute entière à son objet, et ne va point s'écarter de sa route pour faire contraster ensemble des mots ou des idées. Supposez l'homme dont parle Lucrèce, et qui, des bords de la mer, contemple un vaisseau qui fait naufrage, et suit de l'œil les mouvemens de tant de malheureux qui périssent : si ce tableau a porté le trouble et l'agitation dans son ame; si ses entrailles se sont émues; si au moment où le vaisseau s'est enfoncé, il a senti ses cheveux se dresser d'horreur sur sa tête; en peignant à d'autres le spectacle terrible dont il a été le témoin, cherchera-t-il à le relever par des oppositions et des contrastes étudiés? Cet art peut être employé quelquefois, mais c'est dans les momens où l'ame est tranquille. Alors il produit des beautés; il relève une idée par une autre; il avertit l'esprit de son étendue, en lui faisant voir à-la-fois des objets qui sont à une grande distance; il fait éprouver rapidement des sensations différentes ou contraires, et produit

par des mélanges une sorte de sentimens combinés, souvent plus agréables que les sentimens simples. Mais si le peintre, le poëte ou l'orateur, se fait une habitude de cette manière, la nature disparoît, l'illusion est détruite, et l'on ne voit plus que l'effort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire son effet, a besoin de se cacher. Il y a plus; et selon la remarque d'un philosophe célèbre qui a analysé le goût comme les lois, ce contraste perpétuel devient symétrie; et cette opposition, toujours recherchée, se change en uniformité. On nous reproche la monotone symétrie de nos jardins : toujours un objet y est placé pour correspondre parfaitement à un autre; rien d'isolé, rien de solitaire. A la vue d'une beauté on devine celle qui lui est opposée, et qu'on ne voit pas encore : ce n'est pas ainsi que travaille la nature. Dans ses paysages ou rians ou sublimes, elle réveille à chaque pas l'imagination par quelqu'objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie et de règle, surtout l'homme policé par les lois, et civilisé par l'art de vivre en société. Il semble que vivement frappé de l'idée de l'ordre, qui peut-être n'est que la perfection des êtres foibles, il ait voulu l'appliquer à tout. Plus il est dans l'impuissance de créer, plus il arrange : (*a*) il cherche à se rendre compte de ses richesses, et croit les multiplier en les embrassant d'un coup-d'œil.

(*a*) Cela est vrai des individus, comme des nations et des siècles.

De là tous ces arrangemens symétriques dans les jardins, dans les palais, dans les discours, dans les poëmes, dans les phrases même. Mais si ce défaut est fatigant, c'est surtout dans les ouvrages d'esprit. L'ame dans ses mouvemens, a bien plus de rapidité que la vue; elle embrasse un terrain plus vaste : elle a surtout le besoin de la surprise. Le premier devoir d'un écrivain est de devancer l'imagination de ses lecteurs, qui marche toujours. S'il reste en arrière, l'attention se réfroidit, l'ennui gagne; on s'indigne de parcourir lentement un espace dont on a aperçu les bornes d'un coup-d'œil.

Fléchier a trop souvent ce défaut. On sait qu'il procède presque toujours par anthitèses et par contrastes symétrisés. S'il nous parle de la vie mortelle de ses héros, c'est pour nous persuader de leur bienheureuse immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les grâces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miséricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire; il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui ne finit point; il nous fait souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre (*a*). Il faut en convenir, cette marche est loin de celle de Bossuet : on a souvent comparé ces deux hommes; je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle; mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le

---

(*a*) Voyez ses deux premières Oraisons funèbres.

mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase, et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre; il y applique le compas, et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination ; au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence, sont ou paroissent du moins comme ces statues de bronze que l'artifice a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant; au défaut de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal, qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes; il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe : il emprunte quelquefois de la poësie, comme Bossuet; mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paroît avoir une connoissance profonde des hommes; partout il les juge en philosophe, et les peint

en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille; soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même-temps que l'image peint à l'esprit. En général, l'éloquence de Fléchier paroît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poëte, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui étoit assortie à l'organe de l'orateur.

Il n'y a aucun de ses discours qui n'ait de riches détails. Les oraisons funèbres de madame de Montausier, de la duchesse d'Aiguillon et de la dauphine de Bavière, ne pouvant offrir des événemens, offrent une foule d'idées morales qui en sortent et qui les embellissent.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse est du même genre et offre les mêmes beautés. L'éloge d'une reine qui, par caractère, autant que par les circonstances, éloignée des grands intérêts et des affaires, n'a pu avoir qu'une grandeur modeste et des vertus presque obscures sur le trône, peut être difficilement piquant. Il faut admirer l'orateur qui, à force d'art, d'esprit, de peinture de mœurs et de philosophie, tantôt délicate et tantôt profonde, vient à bout de suppléer à ce que son

sujet lui refuse (*a*), et il ne faudroit pas condamner ceux qui ont eu moins de succès.

L'oraison funèbre du premier président de Lamoignon, présente d'un bout à l'autre le tableau d'un magistrat et d'un sage. Ce tableau, dont les couleurs ne sont peut-être pas assez vives, a surtout le mérite de la vérité. On sait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connoissances que par ses vertus : ce fut sa seule brigue pour parvenir aux places. Sous Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turenne et les Condé soutinrent l'honneur des armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'étoit pas au-dessous d'eux ; car l'ignorance et la médiocrité, toujours insolentes ou timides, se hâtent de repousser les talens qu'elles redoutent et qui les humilient. L'amitié de Racine et de Bourdaloue, et les beaux vers de Despréaux, ne contribueront pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, et apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme son siècle.

Je passe rapidement sur tous les discours, pour venir à celui qui a, et qui mérite en effet le plus de réputation ; c'est l'éloge funèbre de Turenne, de cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore

---

(*a*) On trouvera ce mérite dans l'oraison funèbre de la feue reine, prononcée à l'Académie françoise par M. l'abbé de Boismont. C'est lui qui est aussi l'auteur d'une oraison funèbre de M. le Dauphin, où le public a trouvé les plus grandes beautés.

le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il étoit grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talens; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. Ici Fléchier, comme on l'a dit souvent, paroît au-dessus de lui-même; il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son ame; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre dans son élévation même, paroît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hom-

mes

mes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monumens de l'éloquence françoise ; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent aveo noblesse les talens d'un général et les vertus d'un sage ; mais à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme ; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand mouvement. Tout-à-coup l'orateur s'arrête, il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées ; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. « Turenne meurt, tout se confond, » la fortune chancèle, la victoire se lasse, la » paix s'éloigne, le courage des troupes est » abattu par la douleur et ranimé par la ven- » geance ; tout le camp demeure immobile ; » les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite » et non aux blessures qu'ils ont reçues ; les

» pères mourans envoient leurs fils pleurer sur » leur général mort, etc. »

Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu, au lieu de le montrer; car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une ame sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte. Il y a des mots qui disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme;* et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parce que, Turenne mort, il croyoit qu'on ne pouvoit plus ni semer, ni moissonner en sûreté; et cette réponse, si grande et si simple, à un homme qui lui demandoit comment il avoit perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute;* et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire : « Les ennemis » sont venus nous attaquer, nous les avons » battus; Dieu en soit loué. J'ai eu un peu de » peine; je vous souhaite le bon soir; je vais

» me mettre dans mon lit »; et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, et qu'il suit lui-même à pied. faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettroient souvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraison funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre sujet, aussi beau peut-être, quoique d'un genre différent; c'étoit l'éloge du fameux duc de Montausier. S'il faut à l'orateur, comme un peintre, des physionomies à caractère, on peut dire qu'il n'y en eut jamais une plus marquée que celle-là. On connoît cette vertu rigide au milieu d'une cour; cette ame inflexible, incapable et de déguisement et de foiblesse; cette probité qui se révoltoit contre la fortune, quand la fortune devoit coûter quelque chose au devoir; cet attachement à la vérité, et tous ces principes de conduite si fermes, que les ames d'une honnêteté courageuse appellent tout simplement vertu, et que les ames foibles ou viles, ce qui est trop souvent la même chose, sont convenues d'appeler misantrhopie, pour n'avoir point à rougir (*a*). Pour tracer un pareil

---

(*a*) On sait ce qu'il dit au grand Dauphin, après avoir achevé son éducation. « Monseigneur, si vous

caractère, il falloit avoir une grande vigueur de pinceau, et Fléchier ne l'avoit pas. Son éloquence étoit plus dans son imagination que de son ame, et par ses mœurs même il étoit trop loin de cette mâle austérité pour la saisir et pour la peindre : ce n'étoit point à Atticus à fairel'éloge de Caton.

Cette oraison funèbre offre cependant des morceaux qui ne sont pas indignes du sujet. Fléchier avoit été l'ami du duc de Montausier : « Ne craignez pas, dit-il, que l'amitié ou la » reconnoissance me prévienne ; vous savez » que la flatterie jusqu'à présent n'a pas régné » dans mes discours. Oserois-je dans celui-ci, » où la franchise et la candeur sont le sujet » de nos éloges, employer la fiction et le » mensonge ? ce tombeau s'ouvriroit ; ces osse- » mens se ranimeroient pour me dire : Pour- » quoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis » pour personne ?...... Laisse-moi reposer » dans le sein de la vérité, et ne viens pas

---

» êtes honnête homme, vous m'aimerez ; si vous ne » l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Plusieurs personnes ont lu cette fameuse lettre qu'il écrivit au même prince, et qu'on ne sauroit trop citer. « Monseigneur, je ne vous fais pas compliment sur » la prise de Philisbourg, vous aviez une bonne ar- » mée, des bombes, du canon et Vauban. Je ne vous » en fais point aussi sur ce que vous êtes brave ; c'est » une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me » réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, géné- » reux, humain, faisant valoir les services d'autrui, » et oubliant les vôtres. C'est sur quoi je vous fais mon » compliment.

» troubler ma paix par la flatterie que j'ai
» haïe ».

Et ailleurs, après avoir parlé des conseils qu'on lui donnoit sur la manière de se conduire à la cour, l'orateur ajoute : « Ces con-
» seils lui parurent lâches ; il alloit porter son
» encens avec peine sur les autels de la for-
» tune, et revenoit chargé du poids de ses
» pensées, qu'un silence contraint avoit rete-
» nues. Ce commerce continuel de menson-
» ges. . . . . cette hypocrisie universelle par
» laquelle on travaille ou à cacher de vérita-
» bles défauts, ou à montrer de fausses vertus,
» ces airs mystérieux qu'on se donne pour
» couvrir son ambition, ou pour relever son
» crédit, tout cet esprit de dissimulation et
» d'impostnre ne convint pas à sa vertu. Ne
» pouvant encore s'autoriser contre l'usage, il
» fit connoître à ses amis qu'il alloit à l'armée
» faire sa cour. . . . . qu'il lui coûtoit moins
» d'exposer sa vie que de dissimuler ses senti-
» mens, et qu'il n'acheteroit jamais ni de
» faveurs, ni de fortune aux dépens de sa pro-
» bité ».

Je pourrois encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle ; mais le discours en général est au-dessous de son sujet ; on y trouve plus d'esprit que de force et de mouvement ; on s'attendoit du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un dauphin, sur la nécessité de former une ame d'où peut naître un jour le bonheur et la gloire d'une nation ; sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer

les passions dangereuses, de lui inspirer de la sensibilité sans foiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil, de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, et d'en faire un instrument de grandeur, sur l'art de créer une morale à un jeune prince et de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers et la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout; sur l'art de faire disparoître l'intervalle qui est entre les hommes; de lui montrer à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité d'imperfection et de foiblesse; de l'instruire par ses erreurs, par ses besoins, par ses douleurs même; de lui faire sentir la main de la nature qui le rabaisse et le tire vers les autres hommes, tandis que l'orgueil fait effort pour pour le relever et l'agrandir; sur l'art de le rendre compâtissant au milieu de tout ce qui étouffe la pitié, de transporter dans son ame des maux que ses sens n'éprouveront point, de suppléer au malheur qu'il aura de ne jamais sentir l'infortune; de l'accoutumer à lier toujours ensemble l'idée du faste qui se montre, avec l'idée de la misère et de la honte qui sont au-delà et qui se cachent; enfin, sur l'art plus difficile encore de fortifier toutes ces leçons contre le spectacle habituel de la grandeur, contre les hommages et des serviteurs et des courtisans, c'est-à-dire contre la bassesse muette et la bassesse plus dangereuse encore qui flatte. Il est étonnant que Fléchier ait passé si légèrement sur un pareil sujet. Et quand on

pense que l'homme qu'il avoit à peindre donnant ces leçons, étoit le duc de Montausier, quel parti l'orateur pouvoit encore tirer d'un gouverneur qui respectoit bien plus la vérité qu'un prince, qui, pour être utile, auroit eu le courage de braver la haine, et se seroit indigné même de se souvenir que celui qui étoit aujourd'hui son élève, pouvoit être le lendemain son maître.

CHAPITRE XXXI.

Des oraisons funèbres de Bourdaloue, de la Rue et de Massillon.

EST-IL vrai que dans tous les genres il n'y ait qu'un certain nombre de beautés marquées, et que lorsqu'une fois elles ont été saisies par des hommes supérieurs, ceux qui marchent ensuite dans la même carrière, soient condamnés à rester fort au-dessous des premiers, et peut-être à n'être plus que des copistes? On croiroit d'abord que les arts n'étant que la représentation de la nature ou morale, ou passionnée, ou physique, leur champ doit être aussi vaste que celui de la nature même, et qu'ainsi il ne doit y avoir, dans chaque genre, d'autres bornes que celle du talent. Cependant l'expérience semble prouver le contraire. Quelle en est la raison?

Tout homme qui le premier s'applique avec

succès à un genre, le choisit et l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit et à son ame; c'est lui qui fait le genre et en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite trouvent la route tracée, et n'ont plus qu'à la suivre; mais ce qui est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le sont pas; car l'homme de génie a bien plus de vigueur et de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre; il n'obéit qu'à son talent, et au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle et le modèle, et dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui, tyran bizarre et gouverné tout-à-la-fois par l'habitude et le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, et flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne sait d'ailleurs qu'outre les beautés de tous les temps et de tous les lieux, il y a pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la société, au caractère national? Sous ce point de vue, les beautés de l'art sont plus resserrées. Il est bien vrai que la nature est immense, mais les organes de l'homme qui la voit, sont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir et de sentir influe nécessairement et sur l'artiste et sur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un siècle, pour exciter un nouvel intérêt, et avoir des succès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours,

par des changemens dans le moral, dans le physique, et peut-être par des révolutions et des bouleversemens. Ainsi se renouvelle de distance en distance le champ de la tragédie, de la comédie, de l'épopée, de la fable, de l'éloquence, ou politique, ou religieuse.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, sous Louis XIV, après Fléchier et Bossuet, composèrent des éloges funèbres, et qui, avec de grands talens, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la seconde place. De ce nombre est le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraison funèbre du prince de Condé. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez imité la manière de Bossuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de son héros, tandis que l'ame enflammée de Bossuet la fait sentir; l'un se traîne et l'autre s'élance. Toutes les expressions de l'un sont des tableaux; l'autre, sans coloris, donne trop peu d'éclat à ses idées. Son génie austère et dépourvu de sensibilité comme d'imagination, étoit trop accoutumé à la marche didactique et forte du raisonnement pour en changer; et il ne pouvoit répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poësie qui, ménagée avec goût et soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui pour les discours de morale, mais né avec un esprit plus souple et une ame plus sensible, réussit mieux dans le genre des éloges funèbres; il étoit en même temps poëte et orateur; il avoit, comme

Fléchier, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'Horace et de Virgile, mais il n'avoit pas négligé pour cela la langue des Bossuet et des Corneille. Ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, avoient célébré des temps de prospérité et de gloire. Alors, la France, en déplorant la mort de ses grands hommes, voyoit de leurs cendres renaître, pour ainsi dire, d'autres grands hommes. Parmi les pertes particulières, le trône étoit toujours brillant, et les trophées publics se mêloient souvent aux pompes funèbres des héros. La Rue fut l'orateur de la cour, dans cette époque qui succéda à quarante ans de gloire, lorsque Louis XIV, malheureux et frappé dans ses sujets comme dans sa famille, ne comptoit plus au-dehors que des batailles perdues, et voyoit successivement dans son palais périr tous ses enfans.

Ce fut lui qui, en 1711, fit l'éloge du grand dauphin. Un an après, il rendit le même honneur à ce fameux duc de Bourgogne, élève de Fénélon. On sait que par une circonstance presqu'unique, l'orateur avoit à déplorer trois morts au lieu d'une; on sait que la jeune Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, princesse pleine d'esprit et de grâce, étoit placée dans le même cercueil, entre son époux et son fils. La coutume ridicule et barbare de citer toujours un texte, coutume dont des hommes de génie ont quelquefois tiré parti, produisit cette fois-là le plus grand effet. Le texte de l'orateur sembloit être une prédiction de l'événement, et il exprimoit le triste spectacle qu'on avoit sous les yeux, du père, de la mère et de

l'enfant, frappés et ensevelis tous trois ensemble (*a*).

Quand la consternation et la douleur sont dans une assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue fit couler des larmes et par la force de son sujet et par les beautés que son génie sut en tirer. La peinture qu'il fait du duc de Bourgogne fera éternellement désirer aux peuples d'avoir un maître qui lui ressemble. On ne l'ignore pas ; ce prince réunissoit tout ce qui fait la vertu chez les particuliers comme chez les rois, des principes austères et une ame sensible. A vingt ans, il parut être au-dessus des erreurs, comme des foiblesses. Parmi toutes les séductions, il eut le courage de toutes les vertus. Simple, modéré, sans faste à la cour et dans celle de Louis XIV, si l'on en croit nos aïeux, il eût gouverné comme Licurgue, il eût été adoré comme Trajan : *Que pense-t-on de moi dans Paris*, demandoit-il souvent ? Il savoit que sur le trône même on est dépendant de l'opinion, et que la renommée est plus absolue que les rois. Dans ces temps de désastre, où la famine et la guerre étoient unies, où nos campagnes étoient couvertes de mourans, et les champs de batailles couverts de morts, il étoit profondément af-

---

(*a*) *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intereat ex vobis vir, et mulier, et parvulus de medio Judae.* Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse et l'enfant. Jér. Chap. 44.

ſecté des malheurs publics. La vieillesse de Louis XIV et les fléaux de la guerre, achevoient son éducation commencée par la vertu : *Si Dieu me donne la vie*, disoit-il, *c'est à me faire aimer que j'emploierai tous mes soins.* Ainsi, dans les illusions d'une ame sensible, il composoit ses romans du bonheur des autres, et jouissoit d'avance d'une félicité qui n'étoit point encore. A la mort du grand dauphin, héritier de son sang, il refusa de l'être de ses pensions. Il craignoit d'ajouter le poids de son luxe, au poids de la misère publique. Enfin, de douze mille francs qu'il avoit par mois, il en employoit onze à secourir des malheureux; et, dans sa dernière maladie, peu de temps avant d'expirer, voulant honorer encore une fois l'infortune qu'il laissoit sur la terre, il ordonna qu'on vendît ses pierreries pour la soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur ; il peint en même-temps la jeune duchesse de Bourgogne, adorée de la cour, et dont les vertus aimables mêloient quelque chose de plus tendre aux vertus austères et fortes de son époux; il la peint frappée comme lui, expirante avec lui, sentant et le trône et la vie, et le monde qui lui échappoient, et répondant à ceux qui l'appeloient princesse : *Oui, princesse aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, et la fin surtout, sans attendrissement ; mais, ce qu'on ne croiroit pas, c'est que dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne,

il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénélon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu, et l'adorateur, même aux pieds des autels, n'osa oublier un instant que l'orateur de Télémaque étoit exilé. On ose dire que si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il eût été indigné de cette foiblesse. Heureusement la mémoire de Fénélon est vengée : la postérité, qui n'a ni crainte, ni lâche respect, a élevé sa voix. Les noms du duc de Bourgogne et de Fénélon marchent ensemble à l'immortalité, et le genre-humain reconnoissant ne sépare plus deux ames vertueuses et sensibles qui s'étoient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres sujets moins pathétiques, sans doute, mais non moins intéressans, ce sont les éloges funèbres de deux grands hommes; l'un étoit ce maréchal de Luxembourg, élève de Condé; impétueux et ardent comme lui, mais vigilant et ferme comme Turenne, quand il le falloit; persécuté par les ministres, et servant l'état; fameux par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque et de Nervinde, et qui, de dessus un champ de bataille, écrivit à Louis XIV cette lettre : « Sire, vos ennemis ont fait » des merveilles; vos troupes encore mieux : » pour moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir » exécuté vos ordres; vous m'avez dit de » prendre une ville et de gagner une bataille, » je l'ai prise et je l'ai gagnée ». L'autre, qui avoit un genre de mérite tout différent, étoit

ce maréchal de Boufflers, fameux par la défense de Lille, appliqué et infatigable; d'ailleurs, excellent citoyen, et dans une monarchie, capable d'une vertu républicaine. On sait qu'en 1709, il offrit et demanda au roi d'aller servir sous le maréchal de Villars, dont il étoit l'ancien. C'étoit le trait de Scipion, qui, vainqueur de Carthage, voulut être simple lieutenant en Asie : « Il souffroit, dit l'orateur, du peu de succès de nos armes..... » Le siége de Mons ayant fait naître l'occasion d'une nouvelle bataille, il fut encore » prêt à marcher. C'étoit prolonger sa vie que » de lui donner lieu de la perdre pour l'état; » mais acceptant l'honneur de partager le péril, » il refusa celui de partager le commandement. » Droits spécieux! préférences d'âge et de » rang! jalousies d'autorité! misérables intérêts, sources de tant de querelles entre des » héros, vous ne prévalûtes jamais dans le » cœur de celui-ci aux mouvemens de son zèle; » il promit son bras, ses conseils, sa vie, s'il » étoit besoin, mais sous le même général qui » commandoit déjà l'armée; il eut beau cependant se dépouiller de ses titres, il les retrouva » dans l'estime du général, dans le respect » des officiers, et dans l'affection des soldats. » Entre deux guerriers pleins d'honneurs, » l'autorité devint commune ».

Et au commencement de cet éloge funèbre, après avoir parlé des honneurs entassés sur la tête d'un seul homme : « Oublions ces titres » vains qui ne servent plus qu'à orner la surface d'un tombeau; ce n'est ni le marbre, ni

» l'airain qui nous font révérer les grands. Ces » monumens superbes ne font qu'attirer sur » leurs cendres l'envie attachée autrefois à leurs » personnes, à moins que la vertu ne consacre » leur mémoire, et n'éternise, pour ainsi » dire, cette fausse immortalité qu'on cher- » che inutilement dans des colonnes et des » statues ».

Il nous rapelle ensuite les idées de Rome, de Sparte et d'Athènes, qui eussent honoré le maréchal de Boufflers, comme elles honorent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décius et les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer son éloge et à accélérer en lui tout ce qui peut caractériser un grand homme, il s'arrête, et demande pardon à son héros de respecter si peu le dégoût qu'il avoit pour les louanges et le soin qu'il donnoit de les fuir autant que de les mériter : « Vous avez goûté assez long-temps, lui dit- » il, le plaisir de votre modestie, laissez-nous » rompre le silence que votre austérité nous » imposoit. Votre réputation n'est plus à vous; » c'est la seule et dernière vie qui vous reste » encore parmi nous ; elle appartient à la re- » nommée; c'est à elle d'exercer son empire » sur votre nom, pour le conserver aux siècles » à venir avec encore plus d'autorité que la » mort n'en prendra sur vos cendres pour les » détruire. On a besoin de votre nom pour » faire à nos descendans l'apologie de notre » siècle ; ils douteront au moins de ses excès, » quand ils sauront qu'il a produit en votre » personne ce que nos pères avoient admiré

» dans les du Guesclin, les Bayard et les Du-
» nois pour la gloire des rois, le salut de la
» patrie et l'honneur de la vertu ».

Il n'y a personne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnoisse le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de la Rue; celui surtout du maréchal de Boufflers passe pour son chef-d'œuvre (*a*). La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais aussi moins d'éclat, et surtout moins d'imagination dans le style, que Fléchier. Bossuet a créé une langue; Fléchier a embelli celle qu'on parloit avant lui; la Rue, dans son style négligé, tantôt familier et tantôt noble, sera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus souvent il jette et abandonne ses idées sans s'en apercevoir, et l'expression naît d'elle-même. Cette négligence sied bien aux grands mouvemens. Le sentiment, quand il est vif, commande à l'expression, et lui communique sa chaleur et sa force; mais l'ame de la Rue n'est point en général assez passionnée pour soutenir toujours et colorer son langage. Enfin, c'est peut-être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la marche de Bossuet, mais il est loin de son élévation, comme de ses inégalités : il n'est pas donné à tout le monde de tomber de si haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même?

(*a*) On a encore de lui l'oraison funèbre de Bossuet, celle du premier maréchal de Noailles, mort en 1709, et celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

disoit un philosophe à un ancien. C'est une leçon à tous les hommes ; aux uns pour ne pas sortir de leur caractère, aux autres pour ne pas sortir de leur talent. Massillon, comme on sait, fut le dernier des hommes éloquens du siècle de Louis XIV ; on le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros et des princes, à-peu-près comme la tendresse ou l'orgueil ont recours aux plus célèbres artistes pour élever des mausolées. Mais ces succès, en ce genre, ne soutinrent pas sa réputation. Cet orateur, si connu par son éloquence, tantôt persuasive et douce, tantôt forte et imposante, qui développoit si bien les foiblesses de l'homme et les devoirs des rois, et qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous d'interprête ; cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, et traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance et de l'humanité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ces éloges funèbres. On voit qu'il étoit plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer, tant il est vrai que les plus grands talens ont des bornes dans les genres qui se touchent.

On a de lui les éloges d'un prince de Conti, du Dauphin, fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, et de Madame, mère du régent. Le prince de Conti, qu'il a loué, étoit ce petit neveu du grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur et ses grâces; qui, à Steinkerque et à Nervinde, déploya un courage si brillant; qui, dans toute sa personne, avoit

cet éclat qui éblouit, et impose encore plus que le mérite; et que sa grande réputation, et l'éloquence de l'abbé de Polignac, placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paroîtroit susceptible d'intérêt et de mouvement; mais il y en a peu. La manière est petite et froide; l'orateur divise et subdivise; il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, et qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, et suit tous ses mouvemens avec une certaine fierté. La morale même, qui est le principal mérite de l'ouvrage, y paroît rétrécie; quelquefois elle a plus l'air de la finesse que de la grandeur; d'autres fois elle couvre et éclipse le sujet. Enfin ce sont trop souvent des réflexions qui, au lieu de naître, et de forcer, pour ainsi dire, l'orateur, paroissent arrangées, que l'esprit fait de sang-froid, et que l'ame des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand Dauphin, et celui de la duchesse d'Orléans, sont dans le même genre; mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent. Ce qui y domine, c'est une grande pompe, et une certaine majesté de style. Massillon y a prodigué toute la richesse de l'élocution et la magnificence des images. L'oreille est séduite, mais l'ame demeure vide. L'espèce de grandeur qu'on croit apercevoir d'abord, n'est qu'une grandeur de décoration; d'ailleurs la marche est uniforme. Tout l'ouvrage est une suite de tableaux qui, trop rapprochés, se nuisent pour l'effet. On

n'ignore point qu'il y a un art de disperser les grandes masses pour que l'œil se repose, et que l'imagination ait à désirer; alors les intervalles même sont utiles, et ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloge, et qui en diminue l'effet, c'est qu'on ne démêle pas bien l'espèce de sentiment qui anime l'orateur : il a l'air, quand il loue, de s'être commandé l'admiration; mais l'admiration commandée est froide; et ce sentiment, comme on sait, ne se communique jamais que par enthousiasme.

Au reste, ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage, mérite d'autant plus estimable, qu'il ne se trouve dans aucune oraison funèbre ni avant, ni après Massillon, et qu'il s'agissoit d'un roi et de Louis XIV; c'est que l'orateur y parle assez ouvertement des foiblesses et des vices de celui qu'il est chargé de louer, et ne dissimule point que ce règne si brillant pour le prince, a été souvent malheureux pour le peuple. Ce courage, aussi respectable du moins que l'éloquence, et beaucoup plus rare, mérite d'être observé, et mériteroit surtout de servir de modèle.

CHAPITRE XXXII.

Des éloges des hommes illustres du dix-septième siècle, par Charles Perraut.

Nous avons vu jusqu'à présent, que dès qu'un homme en place, roi ou prince, cardinal ou évêque, général d'armée ou ministre, enfin quiconque, ou avoit fait ou avoit dû faire de grandes choses, etoit mort, tout aussitôt un orateur sacré, nommé par la famille, s'emparoit de ce grand homme, et après avoir choisi un texte, fait un exorde ou trivial ou touchant, sur la vanité des grandeurs de ce monde, divisé le mérite du mort en deux ou trois points, et chacun des trois points en quatre; après avoir parlé longuement de la généalogie, en disant qu'il n'en parleroit pas, faisoit ensuite le détail des grandes qualités que le mort avoit eues, ou qu'il devoit avoir, mêloit à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes, sur les vertus, sur les vices, sur la cour, sur la guerre, et finissoit enfin par assurer que celui qu'on louoit, avoit été un très-grand homme dans ce monde, et seroit probablement un très-grand saint dans l'autre. On sent très-bien que dans ces sortes d'ouvrages, on donne toujours un peu plus à l'appareil et à une espèce de pompe, qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui, sous le nom du

mort, est rendu aux vivans. La vanité de la famille a ses droits, il faut bien les satisfaire; mais la vanité de l'orateur a aussi les siens, et ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme, qu'un homme médiocre; ainsi l'on exagère. Si le sujet est grand, on ne veut pas rester au-dessous; s'il est mince, on veut y suppléer. Dans tous les cas on veut avoir ou de l'éloquence ou de l'esprit, car il est juste que dans le public on parle du mort; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il? Le public écoute, applaudit l'orateur, quand il le mérite, et laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons qui a engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle, à choisir dans ses éloges une route tout-à-fait différente, et à s'oublier lui-même pour ne se souvenir que des personnes qu'il vouloit louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perraut, qui, quelque temps auparavant, avoit élevé la fameuse dispute des anciens et des modernes. Perraut que l'on ne connoîtroit point, si on ne le connoissoit que par l'humeur, les épigrammes et la prose de Boileau, est un des hommes du siècle de Louis XIV, qui contribua le plus à honorer et à faire respecter les lettres; au lieu de les avilir par la satyre, il les soutint par son crédit: ses lumières et sa probité l'avoient rendu l'ami de Colbert.

Dans cette place, où il étoit si aisé de nuire, il ne fut jamais qu'utile : il produisoit les talens, comme d'autres les eussent écartés. Quiconque avoit du génie, étoit sûr de trouver en lui un protecteur et un ami. Au-dessus de l'envie, au-dessus de la haine, au-dessus de tous les petits intérêts, il exerça auprès de Colbert, le ministère des arts, avec autant de noblesse que Colbert l'exerçoit auprès du roi. Ses connoissances étoient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avoit embrassé une partie des sciences abstraites, saisi plusieurs branches de la physique, et jeté sur la nature en général, ce coup-d'œil d'un philosophe, qui cherche à étendre la carrière des arts, et à y transporter, par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua surtout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, et avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains et des grands poëtes ; mais qu'on estime dans l'autre, de la philosophie, des connoissances et des vertus.

Quoiqu'il en soit, Charles Perraut étoit lié avec un parent de Colbert, qui avoit occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisoient pas tout le mérite : il avoit encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leurs progrès, comme un courtisan s'intéresse à sa fortune ; et sur-

tout il avoit l'enthousiasme de son siècle et de sa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-septième siècle, et rassembla beaucoup de mémoires sur ceux dont les succès avoient été éclatans, et la vie obscure. C'est en grande partie sur ces mémoires que Perraut a composé ses éloges : ils sont au nombre de cent. Il y célèbre les hommes les plus distingués dans l'église, dans les armes, dans les lois, et enfin dans les sciences, les lettres et les arts. Un pareil assemblage est une grande et belle idée : c'est là qu'on retrouve avec plaisir Corneille et Condé, Turenne et Racine, Pascal et Sully, Colbert et Descartes, Molière et le maréchal de Luxembourg, la Fontaine et Quinaut, avec le premier président Lamoignon et Duquesne. Il faut avouer que Godeau, évêque de Vence, et Benserade, et Voiture, et Sarrazin, et Coëffetau et Santeuil, ne sont pas tout-à-fait des grands hommes de la même espèce; mais il y en a d'autres, tels que du Cange, si justement fameux par son glossaire; Sirmond par son travail sur les conciles de France et sur les capitulaires de Charles-le-Chauve; Pétau par sa chronologie; Joseph Scaliger par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité; les deux frères Pithou, et Pierre Dupuy, garde de la bibliothèque du roi, par la vaste étendue de leurs connoissances sur notre histoire; tous hommes célèbres dans leur siècle, et qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats; nous oublions les hommes

laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or, et nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui, d'ailleurs, que les connoissances s'effacent et se perdent; aujourd'hui que la science de l'histoire se réduit presqu'à des anecdotes; qu'on abrège tout pour paroître tout savoir, et que la vanité, empressée à jouir, n'estime plus, dans aucun genre, que ce qu'elle peut étaler dans un cercle; ces recherches pénibles, ces discussions profondes, ces monumens, fruits de quarante ans de travail et d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, et dont le matin on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement, parmi nous, perdre de leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience, et la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques, que la curiosité et un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux; ces armes que portoient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, et dont le poids aujourd'hui effraieroit notre mollesse.

Après tous ces noms, on en trouve d'autres qui sont encore célèbres dans des genres différens; le président de Thou, immortel par son histoire; et le président Jeannin, qui fut négociateur et ministre; et le cardinal d'Ossat, qui se créa lui-même; et le père Mersenne, digne d'être l'ami de Descartes; et Gassendi, presque digne d'être son rival; et le fameux Arnaud, qui écrivit avec génie, et fut malreux avec courage. Enfin, ceux qui sentent tout le prix des talens, et qui ont le goût des

arts,

arts, voient avec intérêt, à la suite des princes, des généraux et des ministres, les noms des artistes célèbres; de Lully, de Mansart, de Lebrun; de ce Claude Perraut, qu'on essaya de tourner en ridicule, et qui étoit un grand homme; de la Quintinie, qui commença par plaider avec éloquence, et qui finit par instruire l'Europe sur le jardinage; de Mignard, dont ses parens voulurent faire un médecin, et dont la nature fit un peintre; du Poussin, qui, las des intrigues et des petites cabales de Paris, retourna à Rome vivre tranquille et pauvre; de Lesueur, qui mérita que l'envie allât défigurer ses tableaux; de Sarrazin, qui, comme Michel-Ange, fut à-la-fois sculpteur et peintre, et eut la gloire de créer les deux Marsis et Girardon; de Varin, qui perfectionna en homme de génie l'art des médailles; enfin du célèbre et immortel Calot, qui eut l'audace, quoique noble, de préférer l'art de graver, à l'oisiveté d'un gentilhomme, et qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination et du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que lorsque ces éloges parurent, quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des cardinaux et des princes, jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs, même après la mort, et que les titres des grands passent, pour ainsi dire, à leurs réputations. On craint que leurs noms même ne se heurtent et ne se froissent dans la foule; et il faut que

les autres noms se rangent par respect. Il est nécessaire, sans doute, et l'ordre de la société, fondé sur la politique et sur les lois, demande que ces distinctions subsistent pendant la vie ; mais des cendres renfermées dans des tombeaux, deviennent égales. Chez la postérité il n'y a plus de rangs, il n'y a que des hommes. Qu'on se rappelle le mot de Charles-Quint aux grands d'Espagne. Il avoit ramassé le pinceau du Titien, et ses courtisans s'en étonnoient. « Je puis, leur dit-il, en un moment, » faire vingt hommes plus grands que vous; » Dieu seul peut faire un homme tel que le » Titien ». Voilà ce que Perraut avoit répondu d'avance à ses censeurs. Il auroit pu ajouter que parmi les grands talens même, ou politiques, ou militaires, il y en a beaucoup qui, après eux, ne laissent point de traces; au lieu que les monumens des arts restent. Ils instruisent et charment encore la postérité. Les noms d'Appelle et de Phidias étoient peut-être aussi chers à la Grèce que celui de Thémistocle; et de tous les généraux de l'Italie moderne, quel est celui dont le nom est mis à côté de Raphaël?

J'ai déjà dit un mot de la manière dont ces éloges sont écrits. L'auteur s'est défendu, avec sévérité, tout ornement. Chaque éloge n'est qu'une notice très-courte, qui contient les faits avec les dates, et presque sans réflexions. Ce sont des dessins où l'artiste n'a employé que le trait pour dessiner sa figure, et en saisir le caractère et l'attitude. Dans ce genre là même, ces éloges pourroient être beaucoup

plus piquans qu'ils ne sont. Le style a trop peu de saillie ; le mérite est le fond, c'est-à-dire la multitude et la justesse des connoissances. Une anecdote connue sur ces éloges, c'est qu'on en fit exclure Arnaud et Pascal. Leurs ennemis auroient voulu apparemment anéantir ces deux noms, et défendre même à la postérité de s'en souvenir ; mais ces efforts ne servirent qu'à prouver l'impuissance de la haine. Le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinions. On loua un peu plus ceux qu'il étoit défendu de louer, et on leur appliqua, comme on sait, ce fameux passage de Tacite : *Praefulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non videbantur.* Il fallut à la fin rétablir leurs éloges. On reconnut qu'il étoit plus aisé d'obtenir un ordre, que de détruire deux réputations ; et malgré une cabale, Arnaud et Pascal restèrent de grands hommes.

CHAPITRE XXXIII.

Des éloges ou panégyriques adressés à Louis XIV. Jugement sur ce prince.

SI on louoit ainsi des hommes célèbres qui n'étoient plus, et dont quelques-uns même avoient vécu dans la pauvreté et dans l'exil, à plus forte raison devoit-on louer Louis XIV, et vivant, et prince, et conquérant, et absolu.

Aussi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant son règne, que tous les rois ensemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze siècles. On ne le louoit pas seulement, comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnoissance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louoit encore par admiration et par enthousiasme. Ce fut une ivresse de quarante ans. On n'écrivoit, on ne prononçoit rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le style avoit pris partout je ne sais quel ton de panégyrique; ce fut celui même des Mascaron, des Fléchier et des Bossuet, toutes les fois qu'ils parloient de Louis XIV : et où n'en parlent-ils pas? Il n'y a pas un de leurs discours où, en déplorant les vanités du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom, et ne célèbrent, en passant, les exploits, les merveilles et la sagesse étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnoient un tel exemple, on se doute bien qu'il étoit suivi. Tous ceux qui prêchoient, prirent l'habitude de louer. On parloit à Louis XIV de ses devoirs, mais on lui parloit presqu'autant de ses vertus : on mêloit avec adresse, au langage de l'évangile, le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques et saints, il y en avoit d'autres tout profanes, que chaque circonstance et chaque année faisoit naître. On n'en trouve guère avant la mort de Mazarin : jusqu'à ce moment le roi n'exista point. Malheureusement le crédit du ministre se prolongeoit par l'enfance du maître; mais

peu après cette époque, les panégyriques commencent. Dès 1663, panégyrique sur *Louis Dieu-donné :* c'étoit le nom de ce prince, dont la naissance fut regardée comme une faveur du ciel. Il avoit alors vingt-cinq ans, avoit humilié le pape, forcé le roi d'Espagne à lui céder le pas, donné un carrousel, et acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664, année où le pape envoya faire des excuses au roi, panégyrique où la *magnanimité* de Louis XIV est comparée à celle de Jules-César, par un cordelier. Une autre année, panégyrique sur les jeux et les divertissemens que Louis XIV donnoit trois fois la semaine dans le grand appartement de Versailles. En 1667 et 1668, panégyriques sur la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté. En 1672, débordement de panégyriques sur la conquête de la Hollande. En 1679, panégyrique de Charpentier sur la paix de Nimègue. En 1680, panégyrique sur Louis-le-Grand, par un évêque d'Amiens. En 1685, panégyrique prononcé à Caen, sur une statue élevée à Louis XIV. En 1687, panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi sur l'hérésie. En 1690, panégyrique prononcé à Valence, par un capucin. Autre panégyrique à Arras, par un carme. Autre panégyrique en 1699, par un cordelier. Je ne compte pas tous ceux des jésuites : je ne crains pas d'exagérer, en disant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part, en françois, en latin, en italien, en espagnol. A cette liste, qui est déjà longue, joignez encore un panégyrique par un M. Tollemand,

orateur assez inconnu aujourd'hui; et un panégyrique historique du roi, par un M. de Gallières, qui avoit été négociateur; et le fameux panégyrique de Louis XIV, par ce Pélisson, qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut ensuite adroit et heureux, qui fut long-temps célèbre par son éloquence, et que l'on cite encore, mais qu'on lit peu. Ajoutez le panégyrique du roi, commencé par Bussy-Rabutin, dans le temps même où il étoit, par ordre du roi, à la Bastille; ouvrage où, avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire, Bussy parle à chaque ligne et de sa tendresse passionnée, et de sa profonde admiration pour le plus grand des princes, qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connoît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie, par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avoit prodigué des pensions, et qui, dans un roi étranger, honoroient plus qu'un maître, puisqu'ils honoroient un bienfaiteur. Enfin, on peut y joindre cette foule de complimens et de panégyriques prononcés dans l'académie françoise, qui fut pendant soixante ans une espèce de temple consacré à ce culte. Ce n'est que pour Louis XIV, comme on sait, que l'élégant et harmonieux Despréaux suspendoit la satyre, et ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Tour-à-tour caustique et flatteur, mais flatteur brusque, il épuisoit son esprit à imaginer de nouvelles formules de satyre et d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses re-

mercimens et ses discours en vers, et son discours de la mollesse; et cette fameuse épitre, où, selon un poëte anglois, un peu de mauvaise humeur, il fit deux cents vers pour chanter que Louis n'avoit pas passé le Rhin. C'est pour Louis XIV que le grand Corneille, déjà vieux, composa, avec son génie qui agrandissoit tout, un demi-volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ses tragédies, et dans quelques pièces détachées; Molière dans ses comédies, aujourd'hui peu connues, qu'il fit pour les fêtes de Versailles. Enfin il n'y eut pas jusqu'à la Fontaine qui ne devînt courtisan; et le fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poëtes, qui, n'ayant que du zèle sans talens, étoient vils ou empressés sans plaire, et composoient de petites épitres obscures et des sonnets sur le roi, que ni lui, ni personne ne lisoit. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattoient avec génie. Dans ce nombre, on ne doit pas oublier Quinaut et ses prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'Atis, de Thésée et d'Armide, pliât son génie à ce refrein éternel de flatteries harmonieuses.

Ainsi, tout prédicateur, tout orateur, tout historien, tout poëte, enfin tout ce qui parloit, tout ce qui écrivoit sous ce règne, louoit et flattoit à l'envi. Cet esprit avoit passé jusque dans les ateliers des artistes : la peinture, la sculpture et la gravure, retraçoient sans cesse à Louis XIV tout ce qu'il avoit fait de

grand. Enfin les inscriptions immortalisoient l'éloge sur le marbre, ou l'imprimoient sur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projetées, mais qui marquent toujours l'esprit du temps, telles que l'*incroyable passage du Rhin*, *la merveilleuse prise de Valenciennes*, *etc.* Heureusement il y a un point où l'excès est ridicule; et si on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inscriptions n'eurent pas lieu: je parle de celle de la place Vendôme, où il est dit, par exemple, que Louis XIV ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe et la France savent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, et fut suspendu pendant la guerre de la succession d'Espagne. Des hommes sans cesse entourés de malheurs publics et des leurs, des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, et qui, chez eux, ont le triste spectacle de la misère et de la faim, ne seroient pas disposés à louer le gouvernement même qui seroit le plus sensible à leurs maux. Toujours les rois sont jugés par les succès, et le contraste de la misère présente obscurcit même l'ancienne grandeur. S'il est vrai, comme on le dit, qu'en 1709, un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna, pendant l'hiver, un spectacle composé tout entier des prologues de Quinaut, ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur insultante des conférences de Gertruidemberg n'a rien de plus humiliant: peut-être même un pareil triomphe est au-dessous d'un grand homme.

homme. C'étoit les armes à la main, c'étoit à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, et non sur un théâtre d'opéra, qu'il étoit beau au prince Eugène de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain et Villars ramenèrent enfin le paix et les panégyriques. On recommença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée; on vit même paroître un éloge historique du roi en 1714, par un abbé de Bellegarde. On sait qu'il mourut l'année suivante; et tandis que le peuple, toujours extrême, étoit loin de témoigner, pour sa cendre, le respect qu'il lui devoit, et comme à son souverain, et comme à un homme qui avoit fait de grandes choses pour la France, les orateurs sacrés, et les gens de lettres, portèrent leurs derniers hommages sur sa tombe. Par une loi éternelle, tout prince doit naître, vivre, mourir, et être enterré au bruit des éloges : l'habitude, la reconnoissance et le respect, satisfirent à tout. La Mothe, avec sa prose harmonieuse et facile, prononça, dans l'académie françoise, l'éloge funèbre de ce roi : toutes les chaires retentirent de ses vertus. Il y eut en France vingt-sept ou vingt-huit oraisons funèbres. On en prononça en Espagne, en Portugal, à Rome, en différentes villes d'Italie, dans presque toute l'Europe. A la fin, ce grand concert de panégyriques cessa : tout se tut; et la voix de la postérité se fit entendre.

Il ne seroit peut-être pas inutile maintenant, de peser ce roi si célèbre, et d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on

porta son culte jusqu'au fanatisme; aujourd'hui peut-être on cherche trop à se venger de cette admiration. On fut trop ébloui de ses succès: on est trop frappé de ses fautes. La balance de la renommée, qui est presque toujours inégale pour les rois, a penché tour-à-tour des deux côtés opposés pour Louis XIV; essayons, s'il est possible, de la fixer. Mais pour bien juger ce prince, il ne faut consulter ni les éloges même qui, adressés par des sujets à des rois, sont de même valeur que les complimens de société, entre les particuliers; ni les cris des protestans, à qui peut-être il n'avoit vendu que trop cher le droit de le haïr; ni les papiers des Anglois, qui le redoutèrent trop pour consentir à l'estimer; il faut consulter l'histoire et les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que sous Louis XIV; mais cet éclat, comme on sait trop, fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, et dix ans de désastres. Elle conquit des provinces, et vit ses provinces épuisées; elle donna la loi à l'Europe, et fut sur le point d'être démembrée par toutes les puissances de l'Europe. Ce contraste de malheur et de gloire, cette brillante administration pendant un temps, cette administration pénible et forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans son caractère je ne sais quoi d'exagéré qui se répandit sur sa personne, comme sur tout son règne. Il fut jeté, pour ainsi dire, hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même

lui donna une idée de grandeur d'où résulta beaucoup de bien. C'est à elle que Louis XIV dut les principales qualités de son ame; cette droiture, ennemie de la dissimulation, et qui ne sut presque jamais s'abaisser à un déguisement; cet amour de la gloire qui, en élevant ses sentimens, lui donnoit de la dignité à ses propres yeux, et lui faisoit toujours sentir le besoin de s'estimer; cette application qui, dans sa jeunesse même, fut toujours prête à immoler le plaisir au travail; cette volonté qui savoit donner une impulsion forte à toutes les volontés, et qui entraînoit tout; cette dignité du commandement qui, sans qu'on sache trop pourquoi, met tant de distance entre un homme et un homme, et au lieu d'une obéissance raisonnée, produit une obéissance d'instinct, vingt fois plus forte que celle de réflexion; ce désir de supériorité qu'il étendoit de lui à sa nation, parce qu'il regardoit sa nation comme partie de lui-même, et qui le portoit à tout perfectionner; le goût des arts et des lettres, parce que les lettres et les arts servoient, pour ainsi dire, de décoration à tout cet édifice de grandeur; enfin, la constance et la fermeté intrépide dans le malheur, qui, ne pouvant diriger les événemens, en triomphoit du moins, et prouva à l'Europe qu'il avoit dans son ame une partie de la grandeur qu'on avoit cru jusqu'alors n'être qu'autour de lui.

Mais le même caractère, qui peut-être donna à Louis XIV toutes ces qualités, fit aussi la plupart de ses défauts. Il créa en lui un goût

de magnificence et de luxe, qui s'accorde rarement avec une ame élevée, et qui, cependant, chez lui ne l'excluoit pas; goût qui se répandit sur ses bâtimens, sur ses jardins, sur ses fêtes, et trop souvent substitua des dépenses de faste à des dépenses utiles. Il lui donna ce goût éternel de représentation, qu'il porta partout, même à la guerre, où cependant ses armées et ses victoires représentoient assez bien pour lui. Il répandit sur toute sa personne, et mit dans ses regards même, une affectation de grandeur qui avoit un peu besoin de sa réputation et de son rang pour ne pas étonner, et sembloit vouloir commander le respect plutôt que l'attendre. Il forma au-dedans le caractère de sa politique, et fit croire que la nation étoit lui, et que ses propres besoins étoient ceux de l'état. Enfin, il lui inspira au-dehors une ambition qui, comme celle de la plupart des conquérans, n'étoit pas en lui l'effet d'une ame ardente et emportée; mais qui, tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuosité du caractère, méditoit tranquillement, et exécutoit, avec une fierté calme, des plans d'agrandissement et de conquêtes. De-là ce débordement d'un pouvoir qui menaçoit tout; cette hauteur avec les rois et presque tous les états; ce plan si vaste de subjuguer la Flandre, d'abaisser la Hollande, de resserrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des électeurs à l'Empire, un roi à l'Angleterre, son petit-fils à l'Espagne, et d'embrasser, par lui ou par ses enfans, Paris, Naples, Milan, Madrid, tandis que ses flottes

iroient parcourir l'océan, et feroient respecter son nom des ports de Brest ou de Toulon jusqu'à Siam, et aux côtes de la Jamaïque ou du Brésil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur, mais une espèce de grandeur qui manque, pour ainsi dire, de proportion et de règle. On peut dire en général, que Louis XIV mesura un peu trop ses forces par son caractère. Il ne prévit point assez que dans la constitution économique des états, de longues victoires ressemblent presque à des défaites; que tout ce qui est violent, s'use par sa violence même; que de grandes puissances, unies pour résister, doivent à proportion s'affoiblir beaucoup moins qu'une grande puissance armée pour attaquer; que les grands hommes qui, à la tête de ses armées, étoient fiers de le servir, devoient, par leur exemple, faire naître d'autres grands hommes pour le combattre; que toutes les fois qu'on fait de grands efforts, il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides, parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affoiblir. Comme l'esprit, chez les hommes, est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point de calculs qui n'auroient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout-à-la-fois, et ses projets et ses moyens; et de-là, après quelques années d'éclat, le dépérissement, la ruine et le malheur. Ce défaut influa non-seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. Partout il fallut opposer de grandes

forces à de grandes forces. La paix tarit le sang, et ne diminua point les charges publiques. Comme on craignoit sans cesse, il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées, tous les ressorts tendus; et l'erreur d'un seul homme changea le système de vingt gouvernemens.

On voit bien que le bien et le mal de ce règne célèbre tient à une seule idée, une idée de grandeur, tantôt exagérée et tantôt vraie. Il est probable que si Louis XIV avoit reçu une éducation digne de la vigueur de son caractère, il eût joint à la passion des grandes choses, le génie qui les juge, et que surtout il eût appris l'art le plus difficile des rois, celui de n'abuser ni de ses vertus ni de ses forces.

Si on l'examine du côté des talens, il avoit un coup-d'œil sûr. Entouré de grands hommes, il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs, qu'il n'avoit appris en quarante ans de gloire. Les événemens heureux trompent et séduisent; c'est la flatterie la plus dangereuse pour les rois: au lieu que la sévérité du malheur accuse les fautes et les foiblesses. Il eut des connoissances sur le gouvernement: mais ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire, à conquérir ou à résister, au-lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans et ses systêmes, il étoit forcé de plier ses plans à ses besoins. Les événemens com-

mandoient à ses principes ; et son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François Ier. lui ont laissé plus de gloire militaire que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan et Henri IV, quand ils commandoient leurs armées, marchoient et vivoient en soldats ; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en roi : il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées ; et déployant une grandeur tranquille, sans jamais se montrer de près à la fortune, son mérite fut d'inspirer à ses généraux l'orgueil de vaincre, et à ses troupes l'orgueil de combattre et de mourir pour lui.

Il est peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talens et les hommes. D'abord il faut lui rendre grâces, au nom de la France et de l'humanité, de ce qu'il choisit pour élever ses enfans, Montausier et Bossuet, Fénélon et Beauvilliers. Occupé de l'éclat de son règne, il confia l'espérance du règne suivant à la vertu et au génie. Ce fut un mérite surtout d'avoir apprécié la morale inflexible et la franchise sévère de Montausier dans une cour où la volupté se mêloit au faste, et où l'excès de la flatterie corrompoit la gloire. A l'égard de ses autres choix, Turenne et Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimoit pas, le força, par son génie, à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Ca-

tinat, de simple volontaire, devint maréchal de France; mais ce même Catinat, après des victoires, essuya des dégoûts, et fut rendu inutile à son pays, qu'il auroit pu défendre. Ce prince eut deux ministres célèbres; Colbert, qui enrichit l'état par ses travaux, et dont les erreurs même furent celles d'un citoyen et d'un grand homme; Louvois, dont l'esprit étendu et prompt sembloit né pour la guerre, et servit son maître en désolant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin, Louvois par le Tellier. Je ne parle pas de Barbésieux, de Pelletier, de Chamillard, du choix de plusieurs généraux dans la guerre de 1701: du moins ces choix furent réparés par d'autres; et Villars, et Vendôme, et Berwick, annoncèrent que dans cette décadence même, il savoit encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes; mais la disgrâce de Fénélon et son exil; mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie: il est difficile, sans doute, d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'état, on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV, à travers un enchaînement de conquêtes et de victoires, s'occuper des lois, des arts, de la population, de l'agriculture et du commerce; mais l'homme qui discute et qui juge, en admirant tant de travaux célèbres, examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les lois, qu'en diminuant l'abus des procédures,

dures, et réglant la forme des tribunaux, il laissa subsister le vice de cent législations opposées, et ne fit qu'ébaucher un ouvrage immense, qui, parmi nous, attend encore le zèle d'un grand homme; sur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent, principes découverts par Sully, employés dans les belles années de Henri IV, oubliés sous le ministère orageux et brillant de Richelieu, retrouvés ensuite par Fénélon, et développés avec succès dans ce siècle, où les grands besoins font chercher les grandes ressources; sur le commerce, qu'il eut peut-être sur cet objet des vues beaucoup plus vastes que solides; que ses vues même étant en contradiction avec ses besoins, d'un côté il vouloit le favoriser, et de l'autre il le chargeoit d'entraves; sur les manufactures, qu'il les encouragea avec grandeur, mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles le fléau de l'état, en immolant le laboureur à l'artisan; enfin, sur la partie militaire, que sa perfection même nous donna une gloire éclatante et dangereuse, qu'elle arma la France contre l'Europe, et l'Europe contre la France, et fut récompensée et punie par trente ans de carnage. Ainsi, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit des succès et des malheurs; on voit de grandes vues et de grandes fautes; on voit le génie, mais tel qu'il est chez les hommes, et surtout dans les objets de gouvernement, toujours limité ou par les passions, ou par les erreurs, ou par les bornes inévitables que la nature a assignées à toutes les choses humaines.

Si on cherche à travers tant d'éclat quel fut

le bonheur des citoyens, on conviendra que les peuples, comme les hommes, ne peuvent être heureux que dans un état de calme, et loin des grands efforts que supposent de grands besoins. Il faut, pour le bonheur d'un peuple, que l'industrie soit exercée et ne soit pas fatiguée; il faut qu'il soit encouragé au travail par le travail même; que chaque année ajoute à l'aisance de l'année qui la précède; qu'il soit permis d'espérer quand il n'est pas encore permis de jouir; que le laboureur, en guidant sa charrue, puisse voir au bout de ses sillons la douce image du repos et de la félicité de ses enfans; que chaque portion qu'il cède à l'état, lui fasse naître l'idée de l'utilité publique; que chaque portion qu'il garde, lui assure l'idée de son propre bonheur; que les trésors, par des canaux faciles, retournent à celui qui les donne; que les dépenses et les victoires, tout, jusqu'au sang versé, porte intérêt à la nation qui paie et qui combat; et que la justice même, en pesant les fardeaux et les devoirs des peuples, n'use pas de ses droits avec rigueur, et se laisse souvent attendrir par l'humanité, qui n'est elle-même qu'une justice.

D'après ces principes, qu'on juge de la félicité réelle des peuples dans un règne de soixante-douze ans, où il y eut quarante-six ans de guerre. Ce n'est pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuse, ou parut l'être jusqu'à la guerre de 1688; mais après cette époque tout change. Je ne parle pas des dernières années de ce prince; je plains tant de grandeur suivie de tant de désastres. Je

répéterai seulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de se reprocher lui-même en mourant. Dans ces momens où tout fuit, mais où la vertu reste ; où les flatteries et les éloges de cinquante années se taisent pour laisser élever la voix de la conscience et de la vérité qui ne meurt pas, où l'ame tranquille et courageuse pèse dans un calme terrible tout ce qui a été, et seule avec elle-même, apprécie les crimes, les succès, les victoires, et toutes ces tristes grandeurs humaines qui vont la quitter; dans ces momens il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux et trop vains, qui, quelquefois lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes et ses malheurs, son règne sera à jamais distingué dans notre histoire, et c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les François, moins grands que factieux, ayant besoin d'agiter et d'être agités, plus capables d'un mouvement prompt et rapide que d'une application et de vues suivies, n'avoient encore appris à gouverner ni leur caractère, ni leurs idées. Il leur manquoit je ne sais quoi de calme qui arrêtât leurs forces et qui les rassemblât, qui les rendît utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la consistance à la nation, ce prince lui donna de la grandeur. Notre esprit naturel devint du génie ; notre activité inquiète, de la force ; notre impétuosité, un courage docile et terrible ; tout prit un caractère, et

l'esprit national, (car nous commençâmes alors à en avoir un) formé par de grands exemples et de grands objets, acquit un degré de hauteur inconnue jusqu'alors. Les François, sous son règne, s'honoroient d'une soumission qui les rendoit grands. Au-dehors, ils donnoient des lois, au-dedans, ils mêloient l'obéissance à la gloire. Leur nom étoit le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'eussent été les Perses vainqueurs à Salamine et à Marathon, unissant la grandeur de Persépolis et d'Ecbatane aux arts brillans et à la politesse douce et voluptueuse d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule de grands hommes qui parurent alors, ne fût le fruit d'un gouvernement attentif et éclairé. Eh! qui, dans un pays et dans un siècle ingrat, où quelquefois, comme dans l'ancienne Rome, on puniroit l'honnête homme de ses vertus, et l'homme de génie de ses talens, qui voudroit se livrer à des travaux pénibles et se donner la peine d'être grand? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu l'éclat sur les talens et sur les arts, d'avoir su apprécier ces hommes que leur fortune rend obscurs, mais que leur génie rend célèbres; qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois, mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi, après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux et ses ministres, il se délassoit quelquefois en conversant avec Racine: il ordonnoit qu'on représentât devant lui les chef-d'œuvres du vieux Corneille: il sentoit de l'orgueil à se voir servir dans son palais par

l'auteur du Misantrope et du Tartuffe, et donnant à Molière son roi pour défenseur, empêchoit qu'une cabale d'autant plus terrible, qu'on y mêloit le nom de la vertu, n'opprimât un grand homme.

Quel sera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois ? Celui d'un prince qui, placé dans une époque où sa nation étoit capable de grandes choses, sut profiter des circonstances sans les faire naître, qui, avec des défauts, déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement, qui, suppléant par le caractère au génie, sut rassembler autour de lui les forces de son siècle et les diriger, ce qui est une autre espèce de génie dans les rois; qui enfin, donna un grand mouvement et aux choses et aux hommes, et laissa après lui une trace forte et profonde.

On l'a comparé à Auguste ; il lui ressembla bien peu. Il sut comme lui employer les talens, et faire servir les grands hommes à sa renommée ; mais il falloit qu'Octave se servît de ses égaux pour sa grandeur, et leur persuadât qu'il avoit droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même. Louis XIV, armé de la souveraineté, commandoit à des hommes qui lui devoient en tribut leur sang et leur génie. Tous deux protégèrent les lettres; mais Auguste, en honorant de sa familiarité Virgile, Horace et Tite-Live, honoroit des hommes nés tous citoyens comme lui : les proscriptions seules avoient décidé s'ils auroient un maître. Louis XIV, né à la tête d'une monarchie, où par la constitution de

l'état il n'y a de rang que celui qui est marqué par les titres ; Louis XIV, porté par son caractère même à une fierté de représentation qui augmentoit encore les distances, en rapprochant de lui les hommes de génie, fit peut-être plus et pour leur gloire et pour la sienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation, on trouvera qu'il fut loin de cet esprit vaste et puissant de Charlemagne : mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare ; l'autre seconda les lumières et les vues d'un peuple instruit. On trouvera qu'il eut moins de sagesse, mais plus d'éclat que Charles V ; moins de bonté, mais beaucoup plus de talens que Louis XII. Il fut plus laborieux, plus appliqué, plus roi que François Ier ; mais il n'eut point ces grâces fières et aimables, ni cette valeur éblouissante qui parut à Marignan, et qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rappeler toujours sa grandeur ; le mérite de l'autre, de faire oublier la sienne.

Ainsi Louis XIV eut un caractère unique, et qui ne fut qu'à lui. Sa gloire (et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé sa nation. C'est cette gloire si rare qui justifie ses panégyristes, et lui assure notre reconnoissance. Je voudrois donc que lorsque les monumens qui ont été élevés à ce roi célèbre, seront détruits par le temps, et que ces statues et ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrois qu'on le représentât debout et désarmé, tel qu'il étoit dans sa vieillesse et

peu de temps avant de mourir, foulant à ses pieds toutes les médailles de ses conquêtes : lui même, au lieu d'esclaves, seroit entouré de la plupart des grands hommes qui ont illustré son règne. Là on verroit Turenne et Condé, Catinat et Vauban ; Lamoignon tiendroit à la main le code des ordonnances ; Colbert, ses plans de marine et de commerce ; Racine s'avanceroit sur les pas de Corneille ; Molière et la Fontaine suivroient : après eux viendroient les artistes célèbres. Louis XIV paroîtroit, animant tout de ses regards : et au bas de sa statue la postérité écriroit ces mots : *sous lui les François furent grands.*

CHAPITRE XXXIV.

Des panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748 ; d'un éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presqu'assoupi en France, depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire, près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortunes occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, et l'ame qu'un mouvement. On se disputoit de l'or et du papier ; c'étoit une assez grande occupation

que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'ennoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, et de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paroître beaucoup d'édits, quelques chansons, et point de panégyriques. Ajoutez qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talens et des vertus, déconcertent pour ainsi dire l'éloge. On louoit sous Louis XIV, on plaisantoit sous le régent. La nation, gaie et légère, préféroit alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs, le régent avoit le secret des hommes et des cours. Son esprit l'avoit mis dans la confidence de tout, il connoissoit les petits ressorts des grandes choses, et il avoit le malheur de ne pouvoir être dupe de rien : un philosophe derrière les coulisses rit presque toujours des battemens de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut son élévation qu'a la bizarrerie des circonstances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, et qui eût avili les premières places, si jamais la puissance chez les hommes pouvoit l'être, ne se respecta point assez pour se faire respecter. Malgré son pouvoir, il ne trouva point de panégyristes; il n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé, cet enthousiasme l'eût faire rire, il se connoissoit. Il eut ce mépris de l'opinion publique, qui est le dernier vice dans un particulier et le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui, on ne travailla pas davantage dans le même genre, mais pour d'autres raisons. Le cardinal

cardinal de Fleuri fut modeste et simple ; il eut l'ambition de l'économie et de la paix, deux choses qui font le bonheur des états, mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchoit point à éblouir les hommes pour les subjuguer ; il n'abusoit point pour se faire craindre : d'ailleurs, il n'étoit plus dans l'âge où les passions inquiètes et ardentes veulent occuper fortement les ames. Il gouverna sans bruit, ne remua rien ; et content d'être absolu, ne chercha ni le faste du pouvoir, ni le faste des éloges : tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe ; les dépouilles de la maison d'Autriche à partager, la France et l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne et l'Empire, une guerre importante, un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées, les présages de l'espérance, les vœux des courtisans, enfin l'éclat des conquêtes et des victoires, et le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avoient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi et sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle : on vit renaître les éloges en foule. Tous les talens s'exercèrent ; la poësie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presqu'éteint ; on fut pathétique ou plaisant dans des épîtres ; on tâcha de mettre de la grandeur sans ennui dans des poëmes. On prononça avec pompe des

discours éloquens, ou qui devoient l'être; Chaque jour voyoit naître et mourir des éloges nouveaux, en prose, en vers, gais, sérieux, harmonieux et brillans, ou durs et sans couleur, tous sûrs d'être lus un jour, et malheureusement la plupart presqu'aussi sûrs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule, il y eut pourtant des ouvrages qui furent distingués et qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie seconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom seul de leur auteur suffiroit pour rendre célèbres; l'un est le le panégyrique de Louis XV, et l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de Mahomet et de Zaïre, le chantre de Henri IV, l'historien de Charles XII et de Louis XIV, voulut, dans ces deux ouvrages, célébrer des événemens qui intéressoient la France et l'Europe, et honorer tour-à-tour le prince et les sujets.

Le panégyrique du roi est fondé sur les faits qui se sont passés depuis 1744 jusqu'en 1748; et, cette époque, comme on sait, fut celle de nos victoires; ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'auteur se cacha pour louer son prince, comme l'envie se cache pour calomnier; mais les grands peintres n'ont pas besoin de mettre leurs noms à leurs tableaux; celui-ci fut reconnu à son coloris facile et brillant, à certains traits qui peignent les nations et les hommes, et surtout au caractère de philosophie et d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence singu-

lière entre ce panégyrique et celui de Louis XIV par Pélisson. Pélisson est presque toujours orateur, et l'on voit qu'il veut l'être. Le panégyriste de Louis XV ne l'est jamais; il semble éviter l'éloquence comme l'autre paroît la chercher. Son style, toujours élégant et noble, s'élève au-dessus du style ordinaire de l'histoire; mais il ne se permet nulle part ces mouvemens, ces tours périodiques et harmonieux, qui semblent donner plus d'appareil aux idées et un air plus imposant au discours. Peut-être cette différence est-elle seulement l'ouvrage du goût; sans doute le panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a un peu de faste, et que lorsque les événemens ont de la grandeur, le ton doit être simple; peut-être aussi cette différence tient-elle à celle des siècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs, se passionne pour un art qu'il ne connoissoit point encore. Ainsi, sous Louis XIV on mettoit un grand prix à l'éloquence; harangue, compliment, sermon, tout ce qui appartenoit ou sembloit appartenir au style et aux formes oratoires, fixoit l'attention. Patru, qu'on ne lit plus, avoit alors des admirateurs; c'étoit la première curiosité d'un peuple étonné de ses richesses, et qui en jouit avec l'empressement que donne une fortune nouvelle; il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que prennent les esprits, les ames, les mœurs, la langue, le style même : tout tend vers ce niveau et s'en rapproche. Sous un règne où tout avoit une certaine pompe, où le souverain en imposoit par la dignité, où l'admiration publique, sen-

timent presqu'habituel, devoit élever les expressions comme les idées, il semble que la manière oratoire devoit être plus à la mode qu'un style moins soutenu, et par conséquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perse, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il faudra que leur style soit différent. Peu-à-peu les imaginations en France se calmèrent, la direction des esprits changea, et la réflexion qui médite prit la grâce de l'enthousiasme qui sent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre distingué, mais nés tous deux avec cette justesse qui analyse et qui raisonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs et les poëtes. Fontenelle et la Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les législateurs; ils donnèrent des lois d'après leur caractère. Ainsi, presque partout ils substituèrent la finesse à la grandeur, et des beautés sages et tranquilles aux beautés d'imagination et de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence; d'autres causes qui agissoient en même-temps, développèrent chez la nation l'esprit philosophique, qui devint peu-à-peu l'esprit général. Cet esprit, qui discute toujours avant de juger, et qui sans cesse sur ses gardes, parce qu'il craint la surprise du sentiment, fit la loi aux orateurs même. Dans la première époque, l'éloquence s'étoit quelquefois glissée dans des genres qui n'étoient pas faits pour elle; dans la seconde, elle craignit presque de se montrer dans les genres qui sembloient être le plus de son ressort.

Les grands hommes même obéissent jusqu'à

un certain point à leur siècle ; mais en lui cédant, ils le dirigent; et mêlant leur génie au goût dominant, ils le réforment. Le panégyrique de Louis XV, comme nous l'avons dit, offre donc peu de ces beautés qu'on a coutume de chercher dans les orateurs; mais elles sont remplacées par d'autres; on y trouve une sorte d'éloquence aussi persuasive et plus douce, l'éloquence des faits présentés avec autant de simplicité que de noblesse, et les réflexions d'un philosophe toujours jointes à la sensibilité d'un citoyen.

L'éloge funèbre des officiers est d'un genre différent : le style en est plus oratoire, et la philosophie plus forte. L'idée seule de célébrer tous les citoyens morts pour la patrie, est une idée grande et noble, et malheureusement neuve parmi nous. « Pourquoi, dit l'orateur,
» nous renfermer dans l'usage de ne célébrer
» après leur mort que ceux qui, ayant été
» donnés en spectacle au monde par leur élé-
» vation, ont été fatigués d'encens pendant
» leur vie ?.. Ne rendra-t-on jamais qu'à la digni-
» té, ces devoirs si intéressans et si chers quand
» ils sont rendus à la personne, si vains quand
» ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une
» pompe funèbre ? Du moins, s'il faut célébrer
» toujours ceux qui ont été grands, réveillons
» quelquefois la cendre de ceux qui ont été
» utiles ».

Il s'élève ensuite avec une éloquence pleine de vigueur contre le fléau de la guerre, « con-
» tre cette rage destructive qui change, dit-il,
» en bêtes féroces des hommes nés pour vivre

» en frères ; contre ces déprédations atroces ;
» contre ces cruautés qui font de la terre un
» séjour de brigandage, un horrible et vaste
» tombeau. La violation des traités les plus
» solennels, la bassesse des fraudes qui pré-
» cèdent l'horreur des guerres, la hardiesse
» des calomnies qui remplissent les déclara-
» tions, l'infamie des rapines, punies par le
» dernier supplice dans les particuliers, et
» louées dans les chefs des nations, le viol, le
» larcin, le saccagement, les banqueroutes et
» la misère de mille commerçans ruinés, leurs
» familles errantes qui mendient vainement
» leur pain à la porte des publicains enrichis
» par ces dévastations même : voilà, dit l'ora-
» teur, une foible partie des crimes que la
» guerre entraîne après elle, et tous ces crimes
» sont commis sans remords. . . . Des bords du
» Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de
» tous côtés, au nom du même Dieu, ces dra-
» peaux sous lesquels marchent des millions
» de meurtriers mercenaires ». L'orateur peint cette multitude féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires ; il fait voir le soldat arraché de ses campagnes, les quittant par un esprit de débauche et de rapine, changeant de maîtres, s'exposant à un supplice infâme pour un léger intérêt, combattant quelquefois contre sa patrie, répandant sans remords le sang de ses concitoyens, et sur le champ de carnage attendant avec avidité le moment où il pourra de ses mains sanglantes arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont bientôt enlevées par

d'autres mains. A ce tableau il oppose celui de l'officier françois : « Idolâtre de son honneur » et de celui de son souverain ; bravant de sang-» froid la mort, avec toutes les raisons d'ai-» mer la vie ; quittant gaiement les délices de » la société pour des fatigues qui font frémir » la nature ; humain, généreux, compâtis-» sant, tandis que la barbarie étincelle de rage » autour de lui ; né pour les douceurs de la » société, comme pour les dangers de la guerre ; » aussi poli que fier ; orné souvent par la cul-» ture des lettres, et plus encore par les grâces » de l'esprit ».

Il parcourt ensuite rapidement nos victoires, nos exploits et nos pertes ; il célèbre cette brave noblesse qui partout a versé son sang pour l'état (*a*). Il peint de la manière la plus touchante la douleur des pères, des fils, des épouses et des mères ; mais en même-temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Sibarites, qui, incapables d'être

---

(*a*) C'est là qu'on trouve le mot d'un jeune Brienne qui, ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste encore un autre pour mon roi et ma patrie* : celui de M. de Luttaux, qui blessé de deux coups, affoibli et perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* ; celui du marquis de Beauveau, qui percé d'un coup mortel, et entouré de soldats qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes nécessaires ; allez combattre, et laissez-moi mourir.* Il faudroit, s'écrie l'orateur, il faudroit être stupide pour ne pas admirer, et barbare pour n'être pas attendri.

émus par tout ce qui attendrit les ames nobles et sensibles, avides de la misérable gloire que donne un bon mot, ingrats avec légèreté, au milieu des festins et des fêtes, prodiguent une raillerie insultante à ceux qui ont combattu et sont morts pour eux. Il invite nos guerriers « à » ne pas prendre dans l'oisiveté voluptueuse » des villes, cette habitude cruelle et trop » commune de répandre un air de dérision » sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie » et de plus affreux dans la mort. Ah! dit » l'orateur, voudroient-ils s'avilir ainsi eux- » mêmes et flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt » d'honorer »?

Enfin, cet ouvrage éloquent est terminé par un morceau plein de sensibilité la plus tendre sur la mort de M. de Vauvenargues, capitaine au régiment du roi, et auteur de l'excellent livre de l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain*. Ce livre, où les idées morales sont souvent profondes, où l'expression est quelquefois négligée, mais vigoureuse, où l'on voit partout une ame pleine d'humanité jointe à un caractère plein de force, peut à plusieurs égards être comparé à nos meilleurs livres de morale. Il a une plus grande étendue d'idées que la Rochefoucault. Il n'a point le tour original, fort et rapide de la Bruyère, mais il peint souvent par de grands traits l'homme que la Bruyère n'a peint que par les ridicules et les foiblesses. S'il n'a pas l'éloquence et la sublimité de Pascal, il n'a pas non plus cette philosophie ardente et sombre qu'on lui a justement reprochée; celle de Vauvenargues est plus douce;

douce ; elle tend la main à l'homme, le rassure et l'élève. Ce philosophe sensible avoit à peine trente ans quand il mourut.

« Tu n'es plus, s'écrie l'orateur ; tu n'es » plus, ô douce espérance du reste de mes » jours ! O ami tendre ! la retraite de Prague, » pendant trente lieues de glace, jeta dans » ton sein les semences de la mort, que mes » tristes yeux ont vu depuis se développer. Fa» miliarisé avec le trépas, tu le sentis appro» cher avec cette indifférence que les philo» sophes s'efforçoient jadis ou d'acquérir, ou » de montrer. Accablé de souffrances, privé » de la vue, perdant chaque jour une partie » de toi-même, ce n'étoit que par un excès de » vertu que tu n'étois point malheureux ; et » cette vertu ne te coûtoit point d'effort. Je t'ai » vu toujours le plus infortuné des hommes, et » le plus tranquille. » Et après avoir parlé de son goût, de sa philosophie et de son éloquence, il ajoute : « Comment avois-tu pris un essor si » haut dans le siècle des petitesses ? et com» ment la simplicité d'un enfant timide cou» vroit-elle cette profondeur et cette force de » génie ? Je sentirai long-temps avec amertume » le prix de ton amitié. A peine en ai-je goûté » les charmes, non pas de cette amitié vaine » qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole » avec eux, et dont on a toujours à se plaindre, » mais de cette amitié solide et courageuse, » la plus rare des vertus. »

L'orateur nous apprend ensuite que c'est le dessein d'élever un monument à la cendre de son ami, qui lui a fait entreprendre cet ou-

vrage ; il finit par une réflexion triste, mais vraie. « Mon cœur rempli de toi, dit-il, a » cherché cette consolation, sans prévoir com- » ment ce discours sera reçu par la malignité » humaine, qui, à la vérité, épargne d'ordi- » naire les morts, mais qui quelquefois aussi » insulte à leurs cendres, quand c'est un pré- » texte de plus de déchirer les vivans. »

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement est d'une élévation tranquille et d'une majesté simple. La suite est un mélange de raison et de sensibilité, de douceur et de force ; c'est le sentiment qui sait instruire, c'est la philosophie qui sait parler à l'ame. Toute la fin respire le charme de l'amitié, et porte l'impression de cette mélancolie douce et tendre, qui quelquefois accompagne le génie, et qu'on retrouve en soi-même avec plaisir, soit dans ces momens, qui ne sont que trop communs, où l'on a à se plaindre de l'injustice des hommes; soit lorsque blessée dans l'intérêt le plus cher, celui de l'amitié ou de l'amour, l'ame fuit dans la solitude pour aller vivre et converser avec elle-même ; soit quand la maladie et la langueur attaquant des organes foibles et délicats, mettent une espèce de voile entre nous et la nature ; ou lorsqu'après avoir perdu des personnes que l'on aimoit, plein de la tendre émotion de sa douleur, on jete un regard languissant sur le monde, qui nous paroît alors désert, parce que, pour l'ame sensible, il n'y a d'êtres vivans que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers,

fait par un homme célèbre, il est impossible de ne pas former un souhait avec l'orateur; c'est que la coutume qui étoit autrefois établie à Athènes, le fût aussi parmi nous. Puisque la guerre durera autant que les intérêts et les passions humaines; puisque les peuples seront toujours entr'eux dans cet état sauvage de nature, où la force ne reconnoît d'autre justice que le meurtre, il importe à tous les gouvernemens d'honorer la valeur. Nous avons une école où la jeune noblesse destinée à la guerre, est élevée. C'est dans cette maison que devroit être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'état. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on institueroit une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La salle, ou le temple destiné à cette fête, seroit orné de trophées et de drapeaux enlevés sur l'ennemi. Les chefs de la noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régimens, les soldats même qui auroient mérité cette distinction, y seroient invités. Et pourquoi le souverain lui-même, le sauverain qui représente la patrie; et qui partage avec elle la reconnoissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisteroit-il pas à cette cérémonie auguste ? Nos rois ne dédaigneroient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueroient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès et de Platon, voudroit célébrer les défenseurs et les

victimes honorables de l'état. On citeroit les grandes actions ; on citeroit cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échappent à des héros que souvent on ne connoissoit point ; car il est des hommes qui, simples et peu remarqués dans l'usage ordinaire de la vie, déploient dans les grands dangers un grand caractère, et révèlent tout-à-coup le secret de leur ame. On immortaliseroit des prodiges de valeur que souvent la jalousie étouffe, et que bientôt l'ingratitude oublie. On rendroit justice à des officiers obscurs, à qui il est plus aisé de sacrifier leur vie que d'obtenir la gloire. Souvent même l'orateur prononceroit devant le souverain le nom de simples soldats; il célébreroit en eux une sorte d'héroïsme inculte et sauvage, qui fait de grandes choses avec naïveté, et qui étonne quelquefois les autres sans se connoître lui-même. Mais, si en rappelant le souvenir de ces batailles, monumens de deuil et de grandeur, si en retraçant les actions et la mort de tant de guerriers, on voyoit une larme s'échapper de l'œil du souverain ; si l'orateur, s'interrompant tout-à-coup, la faisoit remarquer à la jeune noblesse qui l'écoute, croit-on qu'un jour, dans les combats, elle n'eût pas sans cesse présent le spectacle qui l'eût frappée dans son enfance ? On ose dire qu'une pareille institution seroit utile à l'état et au prince. L'officier en deviendroit plus grand, le soldat même n'oseroit plus se croire avili dans son obscurité ; il sauroit que pour aspirer à la renommée, il suffit d'être brave, et qu'elle n'est plus, comme les hon-

neurs, le patrimoine exclusif de celui qui a de la fortune et des aïeux.

CHAPITRE XXXV.

Des éloges des gens de lettres et des savans. De quelques auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.

Nous avons vu dans l'espace de près de vingt-cinq siècles que nous venons de parcourir, la louange presque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyristes le plus souvent au pied des trônes, dans les cabinets des ministres, sur les champs de bataille des conquérans, sur la tombe de tous les hommes puissans, vertueux ou coupables, utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant sur des cendres viles ; le crime honoré par l'éloge ; l'esclave louant en esclave, et remerciant de la pesanteur de ses fers ; l'intérêt dictant des mensonges à la renommée ; et l'autorité croyant usurper la gloire, et la bassesse croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il étoit quelquefois permis de louer ce qui étoit utile sans être puissant. Il y a des hommes grands pendant qu'ils vivent, et qui ne sont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres obscurs pendant la vie, et grands dès qu'ils ne sont plus. Sans autre autorité que celle de leur génie, ils s'occupent sur la terre à

faire tout le bien qu'ils peuvent. Leur but est de perfectionner, non pas un homme, mais le genre humain. Ils tâchent d'étendre et d'agrandir la raison universelle; de reculer les limites de toutes les connoissances; d'élever la nature morale; de dompter et d'assujettir à l'homme la nature physique; d'établir pour nos besoins une correspondance entre les cieux et la terre, entre la terre et les mers, entre leur siècle et les siècles qui ne sont plus, ou ceux qui seront un jour; de contribuer, s'il est possible, à la félicité publique, par la réunion des lumières, comme ceux qui gouvernent y travaillent par la réunion des forces. Ils sont les bienfaiteurs, et pour ainsi dire, les législateurs de la société. En Angleterre, en Italie, en France, en Espagne, en Russie, à la Chine, tous ces hommes, sans se connoître et sans s'être vus, animés du même esprit, suivent le même plan. Ils meurent, et leurs pensées restent. Leur cendre disparoît, et leur ame circule encore dans le monde. Ceux qui leur succèdent, reprennent leurs travaux où ils les ont laissés. Pendant leur vie, la plupart existent séparés de la foule, méditant tandis qu'on ravage, et occupés à penser sur ce globe que l'avarice et l'ambition bouleversent. L'envie debout à côté d'eux les observe; la calomnie les outrage; tourmentés à proportion qu'ils sont grands, on met quelquefois le malheur à côté du génie. Il semble, quand ils ne sont plus, qu'on devroit du moins rendre quelqu'honneur à leurs cendres. On ne risque rien alors, ils n'en sauroient jouir. Mais cet usage, pendant des siècles, n'a été établi

chez aucun peuple. Il a fallu trois mille ans, pour que les hommes apprissent qu'un homme vertueux, qui a passé soixante ans à s'instruire et à éclairer son pays, pourroit bien mériter quelque reconnoissance du genre humain.

Avant la fondation des académies en Europe, il y eut quelques exemples d'éloges funèbres prononcés en l'honneur des gens de lettres. Mais ces exemples furent donnés surtout en Italie et dans les universités d'Allemagne. Le célèbre Mélancton, mort en 1560, et l'un des hommes les plus savans de son siècle, reçut les mêmes honneurs qu'un reste de flatterie ou de respect prodigue au pouvoir qui n'est plus. Mélancton, quoiqu'ami de Luther, et pensant comme lui, étoit modéré; et quoique chef de secte, n'étoit point fanatique. Il fut un exemple frappant du pouvoir des circonstances sur l'homme. Passionné pour le repos et pour les lettres, toute sa vie fut orageuse. Il haïssoit les disputes, et il passa quarante ans à disputer et à écrire. Malgré sa modération, il eut une réputation éclatante. Plusieurs rois désirèrent de le voir et de l'entendre. Las des contradictions et des querelles, il se consola de mourir. On prononça en son honneur, à Wittemberg et à Tubinge, un grand nombre d'oraisons funèbres, où l'on célébra des vertus qui l'avoient fait aimer, et des talens qui ne l'avoient point rendu heureux.

Du-Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, né en 1580, et mort en 1637, obtint après sa mort des distinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la passion des lettres et

des antiquités, comme d'autres ont l'ambition de la fortune ou des grandeurs. La physique, l'histoire naturelle, les langues, les médailles, les monumens, l'histoire, les arts, il avoit tout embrassé, et avoit des connoissances sur tout. Il étoit en commerce avec les savans de toutes les parties du monde. Sa bibliothèque, dans un temps où il y en avoit peu, et où les livres n'étoient pas encore un luxe, fut ouverte à tous ceux qui vouloient s'instruire ; et il communiquoit non-seulement ses livres et ses lumières, mais sa fortune. Ses revenus étoient employés à encourager des talens pauvres, à faire des expériences utiles, à acheter des monumens rares, à récompenser des découvertes, ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connoissances. Jamais peut-être cet Auguste si vanté, et les trois quarts et demi des souverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce seroit un exemple à présenter, je ne dis pas seulement aux princes, mais à une foule de citoyens qui, embarrassés de leur opulence, prodiguent leurs richesses en bâtimens, en luxe, en chevaux, en superfluités aussi éclatantes que ruineuses, transportent des terres, applanissent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, construisent pour abattre, et abattent pour reconstruire, se corrompent et corrompent une nation, achètent avec des millions des plaisirs de quelques mois, et dans quelques années échangent leur fortune contre de la pauvreté, des ridicules et de la honte. Du Peiresc, beaucoup moins riche, sut employer ses richesses avec grandeur

grandeur. L'emploi qu'il en fit, le rendit aussi célèbre que ses connoissances. Son oraison funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La salle étoit tendue de noir, et son buste étoit placé dans un lieu élevé. On publia en son honneur une quantité prodigieuse d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiômes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce François si respecté dans toute l'Europe, étoit assez peu connu en Europe.

Quelquefois aussi on a vu parmi nous le même enthousiasme ou le même zèle. Nous avons déjà cité l'exemple de Ronsard en 1585; et tout le monde sait comment les cendres de Descartes furent reçues à Paris. On composa son oraison funèbre, et elle eût été prononcée sans un ordre de la cour, qui arriva au moment où on étoit assemblé pour l'entendre. La cendre de Descartes fut privée de cet honneur; mais il resta à ce François célèbre le mausolée qui fut élevé à Stockolm; il lui resta son nom, sa gloire, l'admiration de l'Europe, et ce qui dans la suite l'honora encore plus, le silence de Newton, qui jamais ne prononça son nom dans un ouvrage.

Dès le seizième siècle nous eûmes des éloges des savans, mais écrits en latin: c'étoit alors, comme nous l'avons déjà vu, la langue universelle des arts. Londres, Florence et Paris, n'avoient point encore assez de dignité pour valoir Rome et Athènes. On auroit cru déroger, en parlant une langue qui n'avoit pas deux mille ans d'antiquité; d'ailleurs, il falloit bien

mettre un grand prix à ce qu'on avoit étudié toute sa vie ; et ceux qui aspiroient à la renommée, ou qui avoient l'orgueil plus grand, de la donner aux autres, se croyoient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démosthène et Tacite l'étoient.

On peut se rappeler que Paul Jove, dans son livre des hommes illustres, composa les éloges de presque tous ceux qui contribuèrent à la renaissance des lettres. Cet exemple donné par un Milanois, fut suivi dans presque toutes les villes d'Italie, et de-là en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Flandre et dans tous les Pays-Bas (*a*).

(*a*) Janus Nicius Erithræus, ou Jean Rossi, noble Romain, mort en 1647, a donné une suite de tableaux des hommes illustres. Il a osé en Italie faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'inquisition, et qui à l'âge de soixante-quatre ans finit sa vie dans les fers. C'est ce même Antonio qui avant Descartes avoit expliqué par la réfraction le mécanisme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connoître les écrivains de la ville de Naples.

Bumaldi et Alidosi, ceux de Bologne.

Lorenzo Crasso, ceux de Venise.

Raphaël Soprani, et Michel Justiniani, ceux de Gênes.

Pocciantio et Luc Ferrini, ceux de Florence.

Philippe Thomasini, tous les savans de Padoue.

Donatus Calvus, ceux de Bergame.

Scipion Maffei, ceux de Véronne.

Chilini et Imperiali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indistinctement.

Pancirollo, les jurisconsultes les plus célèbres.

Nicolas Antonio, les écrivains d'Espagne.

Melchior Adam, tous les philosophes, jurisconsultes,

Parmi nous, deux hommes dans le même siècle se distinguèrent dans le même genre, Papire Masson et Scévole de Sainte-Marthe. Le premier, né en 1544, et mort en 1611, fut tour-à-tour jésuite, avocat, historien, analiste, panégyriste, commentateur et géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit sa vie, et que Perraut ait fait son éloge. Aux mœurs les plus douces, il joignit le savoir le plus profond. Il a composé un volume d'éloges, parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs savans célèbres, tant étrangers que François. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que cet homme qui avoit de la douceur dans le caractère, comme de la grâce dans le style, et qui avoit été témoin de la Saint-Barthélemi en France, dans des phrases élégantes et harmonieuses, en parle non-seulement avec tranquillité, mais avec éloge.

Scévole de Sainte-Marthe, né en 1536, et

---

médecins, et hommes de lettres qu'avoit produit l'Allemagne dans les seizième et dix-septième siècles.

Valère André, Swertius ou Swert, et Aubert-Le-Mire, ceux d'Anvers et de tous les Pays-Bas.

Locrius, les écrivains de l'Artois.

David Czuittinger, les hommes de lettres de la Hongrie.

Enfin Pitséus, Baléus et Léland, tous trois Anglois, et à-peu-près du seizième siècle, les savans les plus illustres que l'Angleterre avoit produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir de bonne foi que tous ces ouvrages en forme d'éloges ou autrement, offrent à ceux qui les lisent, beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant. Ce sont des tombeaux où reposent les morts.

mort en 1623, naquit et mourut dans cette même ville de Loudun, où onze ans après, Urbain Grandier, par arrêt de Laubardemont, et sur la déposition d'Astaroth et d'Asmodée, devoit être traîné dans les flammes. Il fut président et trésorier de France à Poitiers, et de plus orateur, poëte, jurisconsulte, historien, servit sous quatre rois, fut sur le point d'être secrétaire d'état sous Henri III, mérita l'estime et l'amitié de Henri IV, se distingua aux états de Blois par son courage, à l'assemblée des notables de Rouen par ses lumières, dans une place d'intendant des finances par son intégrité; et mêla toute sa vie l'activité courageuse des affaires, à ce goût des lettres que l'ignorance et quelquefois la prévention calomnient, que les vrais hommes d'état estiment, et qui donne encore plus de ressort et d'intrépidité aux ames nobles. On connoît son poëme sur la manière d'élever et de nourrir les enfans au berceau; ouvrage où la plus douce poësie relève les idées les plus riantes. Ses éloges ne sont pas à beaucoup près aussi connus, et méritent pourtant de l'être. Il en a composé environ cent quarante, divisés en trois livres, et tous consacrés à ceux qui, dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse : et on les revoit avec le même plaisir, que nous voyons dans des galeries antiques, les vieux portraits de nos ancêtres. Là se

trouvent toutes les espèces différentes de mérite.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle; Guillaume Budé, qu'Erasme nommoit le prodige de la France, et dont il eut la foiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passoit pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, et qui, malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes et prevôt des marchands; Longueil, aussi éloquent en latin que les Bembe et les Sadolet, et mort à trente-deux ans, comme un voyageur tranquille qui annonce son départ à ses amis; Robert et Henri Etienne, qui ne se bornoient pas, dans leur commerce, à trafiquer des pensées des hommes, mais qui instruisoient eux-mêmes leur siècle; Muret exilé de France, et comblé d'honneurs en Italie; Jules Scaliger, qui, descendu d'une famille de souverain, exerça la médecine, embrassa toutes les sciences, fut naturaliste, physicien, poëte et orateur, et soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan, tour-à-tour philosophe hardi et superstitieux imbécille; Joseph Scaliger son fils, qui fut distingué de son père, comme l'érudition l'est du génie; et ce Ramus, condamné par arrêt du parlement, parce qu'il avoit le courage et l'esprit de ne pas penser comme Aristote, et assassiné à la Saint-Barthélemi, parce qu'il étoit célèbre, et que ses ennemis ou ses rivaux ne l'étoient pas.

Des jurisconsultes comme Baudouin, Duaren et Hotman, commentateurs de ces lois ro-

maines, si nécessaires à des peuples barbares qui commençoient à étudier des mots, et n'avoient point de lois ; d'Argentré, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, et auteur d'un excellent ouvrage sur la coutume de sa province ; Tiraqueau, qui eut près de trente enfans, et composa près de trente volumes ; Pierre Pithou, qui défendit contre Rome les libertés de l'église de France, qui devroient être celles de toutes les églises ; Bodin, auteur d'un livre que Montesquieu n'a pas fait oublier ; enfin, Cujas et Dumoulin, tous deux persécutés, et tous deux hommes de génie, dont l'un a saisi dans toute son étendue le véritable esprit des lois de Rome, et l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe immense de nos coutumes barbares.

Parmi les poëtes, Clément Marot, Saint-Gelais, Dubartas et Ronsard, à qui il n'a manqué qu'un autre siècle.

Parmi les médecins, Fernel (*a*).

Parmi les historiens, le fameux de Thou, et ce Philippe de Comines, qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI, et d'essuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différens genres, tels qu'Amiot, traducteur de Plutarque, et grand aumônier de France ; Marguerite de Valois, célèbre par sa beauté comme par son esprit, rivale de Bocace, et aïeule de Henri IV ; et ce Rabelais, qui joua la folie pour faire

(*a*) Premier médecin de Henri II et de Catherine de Médicis. Il jouit d'une réputation éclatante.

passer la raison ; et ce Montagne, qui fut philosophe avec si peu de faste, et peignit ses idées avec tant d'imagination.

Enfin, des hommes qui honoroient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Ossa et le président Brisson ; et ce Harlay, intrépide soutien des lois parmi les crimes (*a*); et ce l'Hôpital, poëte, jurisconsulte, législateur et grand homme, qui empêcha en France le fléau de l'inquisition, qui parloit d'humanité à Catherine de Médicis, et d'amour des peuples à Charles IX ; qui fut exclu du conseil, parce qu'il combattoit l'injustice ; qui sacrifia sa dignité, parce qu'il ne pouvoit plus être utile ; qui, à la Saint-Barthélemi, vit presque les poignards des assassins levés sur lui, et à qui d'autres satellites étant venus annoncer que la cour lui pardonnoit : « Je ne croyois pas, dit-il d'un air calme, avoir rien fait dans ma vie qui méritât un pardon ».

Voilà les noms les plus célèbres que l'on trouve dans les éloges de Sainte-Marthe. Ces éloges sont très-courts ; les plus longs n'ont pas plus de trois pages, et il y en a beaucoup qui en ont moins. Ils ne contiennent aucuns détails, et presque point de faits historiques. Envisagés de côté, ce sont plutôt des portraits que des éloges ; le style en est doux, élégant et harmonieux, quelquefois même éloquent,

---

(*a*) Achille de Harlay, premier président, né en 1536, mort en 1616. C'est lui qui fit cette fameuse réponse aux chefs de la ligue : *Mon ame est à Dieu, mon cœur est au roi, mon corps au pouvoir des méchans.*

mais plus d'une éloquence de sensibilité que de mouvement. Il semble qu'on est dans un cabinet de médailles que l'on parcourt, et qu'un homme qui a été le contemporain et l'ami de tous ces grands hommes, en vous montrant leur figure, vous parle d'eux avec cet intérêt tendre que donnent l'estime et l'amitié. L'un d'eux, surtout, avoit été l'ami de Sainte-Marthe. Ils avoient vécu quarante ans dans l'union la plus étroite. L'orateur se plaint, en commençant son éloge, de ce qu'il rend un si triste devoir à un ami, dont il auroit voulu n'être point séparé, même à la mort; et en finissant, il s'écrie, dans la manière antique : « Je te salue, ombre vertueuse ! reçois ce long » et dernier adieu de ton ami. Je vais attendre » que l'Être suprême, que nous adorions tous » deux, me rappelle aussi à lui; et alors » mon ombre ira rejoindre la tienne, et la » rejoindra sans trouble et sans regret. »

CHAPITRE XXXVI.

Des éloges académiques; des éloges des savans, par M. de Fontenelle, et de quelques autres.

QUAND on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie et les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies

académies en France, il fut réglé qu'on prononceroit l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi, a eu, comme tout, ses approbateurs et ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un tribut de l'amitié entre des hommes qui ont été unis par le désir de s'instruire; comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain; enfin, comme un encouragement et une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les classes que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune et attirer aussi le respect. Mais d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, et que le mot seul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudroient qu'on ne louât rien, et ils ont leurs raisons. D'autres, toujours agités et toujours oisifs, et qui passent laborieusement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des services importans rendus à l'état. N'y auroit-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, sentant leur foiblesse, haïssent par instinct les lumières qui les jugent, et ne peuvent consentir à entendre louer ceux qu'ils estiment trop pour oser prétendre à leur estime? Mais, pour le grand nombre même, il n'est que trop vrai que des éloges multipliés sont fatiguans. Je suis las d'entendre répéter *le juste Aristide*, disoit un paysan d'Athènes; et l'histoire de ce paysan est presque celle du genre humain. Dans un pays où l'on est plus frappé d'un ri-

dicule qne d'une chose utile, on ne doit point aisément pardonner l'éloge. Dans un siècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit souvent le contredire. Il y a une foule d'hommes qui, sans avouer aux autres leur secret, et sans trop se l'avouer à eux-mêmes, se mettent, sans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils se persuadent que le génie les attend, et que pour être célébrés, il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, et qu'ils n'aient pas réussi, ils ne manquent pas d'appeler à leur secours l'injustice du siècle. Tous ceux qu'on loue semblent les reculer d'un rang, ou les heurter en les approchant de trop près. Ce voisinage les importune, et ils le repoussent. D'ailleurs, ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au-delà du but. On agrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui en général n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, et se moque également de l'apothéose et de celui qui l'a faite. Il faudroit donc dans ces sortes d'ouvrages tâcher de n'être jamais ni au-dessus, ni au-dessous de la vérité. Exagérer la louange, c'est l'affoiblir; mais aussi refuser de rendre justice à un homme estimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puissans, ce seroit le comble de l'avilissement; et il y en a des exemples. Au reste, il est également difficile et d'inspirer au public une admiration qu'il n'a pas, et de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, et l'autre l'iudigne.

Les éloges de l'académie françoise, tous composés par des mains différentes, portent chacun le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de la Mothe, prononcé par Fontenelle, ne ressemble point du tout à l'éloge du grand Corneille, prononcé par Racine; ni celui de Despréaux par Valincourt, ou de Pélisson par Fénélon, à celui de Bossuet, par le cardinal de Polignac; il en est de même de tous les autres. Fléchier louoit en antithèses, la Bruyère en portraits, Massillon en images, Montesquieu en épigrammes, et l'auteur de Télémaque en phrases tendres et harmonieuses.

M. de Boze, médailliste, antiquaire, et de plus, écrivain correct et facile, a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'académie des inscriptions, dont il étoit secrétaire : le mérite de ces éloges est d'être très-simples et naturels; peut-être aujourd'hui cette simplicité paroîtroit trop uniforme, et ce naturel ne seroit point assez piquant. La plupart des lecteurs sont des Sibarites usés; il leur faut de nouveaux plaisirs : si on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement estimable, et n'être point lu.

Je m'arrête peu sur tous ces éloges, pour venir à ceux de Fontenelle; sa grande célébrité, dans ce genre, est aussi méritée que connue. On a de lui près de soixante et dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans. Ce recueil est un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des sciences, et l'un des ouvrages qui laissent le

plus dans l'esprit le sentiment de son élévation et de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands, et en même-temps sont utiles; c'est l'empire des connoissances humaines; c'est là que vous voyez paroître tour-à-tour la géométrie qui analyse les grandeurs, et ouvre à la physique les portes de la nature; l'algèbre, espèce de langue qui représente, par un signe, une suite innombrable de pensées, espèce de guide, qui marche un bandeau sur les yeux, et qui, à travers les nuages, poursuit et atteint ce qu'il ne connoît pas; l'astronomie, qui mesure le soleil, compte les mondes, et de cent soixante-cinq millions de lieues, tire des lignes de communication avec l'homme; la géographie, qui connoît la terre par les cieux; la navigation, qui demande sa route aux satellites de Jupiter, et que ces astres guident en s'éclipsant; la manœuvre, qui, par le calcul des résistances et des forces, apprend à marcher sur les mers; la science des eaux, qui mesure, sépare, unit, fait voyager, fait monter, fait descendre les fleuves, et les travaille, pour ainsi dire, de la main de l'homme; le génie qui sert dans les combats; la mécanique qui multiplie les forces par le mouvement, et les arts par l'industrie, et sous des mains stupides crée des prodiges; l'optique, qui donne à l'homme un nouveau sens, comme la mécanique lui donne de nouveaux bras; enfin les sciences qui s'occupent uniquement de notre conservation; l'anatomie par l'étude des corps organisés et sensibles; la botanique par celle des végétaux; la chi-

mie par la décomposition des liqueurs, des minéraux et des plantes; et la science, aussi dangereuse que sublime, qui naît des trois ensemble, et qui applique leurs lumières réunies aux maux physiques qui nous désolent. Tels sont les manifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savans. Vous y voyez l'homme dans les cieux, sur les mers, dans les profondeurs des mines; l'homme bâtissant des palais, perçant des montagnes, creusant des canaux, et faisant servir tous les êtres à ses besoins, à sa défense, à ses plaisirs, à ses lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'atelier du génie, qui travaille en silence à perfectionner la société, l'homme et la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes même, à qui nous devons ces connoissances, un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous nés avec une espèce d'instinct qui se déclare dès le berceau et les entraîne; c'est l'énigme de le nature : qui pourra l'expliquer? Vous voyez les parens, calculant la fortune, contredire le génie, et le génie indomptable surmonter tout. Les uns, nés dans la pauvreté, ou se précipitant dans une indigence volontaire, aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire; les autres, nés dans ce qu'on appelle un rang, bravant la mollesse et la honte, et ont le double courage et de devenir savans et de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe; il en est dont la pensée solitaire et profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut sentir de bornes qui le resserrent; il embrasse tout ce que

l'esprit humain peut penser, mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache, autour duquel il tourne sans cesse. Ici c'est l'esprit original et ardent; là, l'esprit de discussion et d'une sage lenteur; celui-ci a le secret de ses forces, et marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ses pas, les calcule. Enfin, vous voyez ces hommes extraordinaires se faire presque tous un régime pour la pensée, ménager avec économie toutes leurs forces, et quelques-uns même, par la vie la plus austère, s'affranchir, autant qu'ils le peuvent, de l'empire des sens, pour que leur ame, dès qu'ils l'appellent, se trouve indépendante et libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez, dans cette liste, des militaires qui ont uni les sciences avec les armes, des médecins qui, forcés d'être instruits pour n'être pas coupables, autant par devoir que par génie, sont devenus grands; des religieux qui, privés par leur état même de toutes les passions, s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres; enfin un certain nombre d'hommes qui, jaloux d'être libres, n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire, et d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur ame, ils s'offrent presque tous désintéressés et nobles, ou ne daignant pas appeler la fortune, ou la dédaignant même quand elle va à eux; les uns ayant une pauvreté ferme et courageuse, les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits, et dans leur médiocrité, assez riches

pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude, et indifférens pour la gloire; éloignés de cette ostentation, qui est toujours une foiblesse; ne s'apercevant pas même de ce qu'ils sont, ce qui est la vraie modestie; honorant leurs bienfaiteurs, louant leurs rivaux, assez fiers pour faire du bien à leurs ennemis; vous en voyez quelques-uns, ornés des grâces, qui, dans le monde, font pardonner les vertus; mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre, ce sont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes : je veux dire des mœurs, les sentimens de la nature; cette candeur si éloignée de toute espèce d'art; cette bonne-foi de caractère qui agit d'après les choses, non d'après les conventions, et ne songe jamais à prendre son avantage avec les hommes; une simplicité qui contraste si bien avec le désir éternel d'occuper de soi, vice des cœurs froids et des ames vides; l'ignorance de presque tout, hors des choses utiles et grandes; une politesse qui quelquefois néglige les dehors, mais qui, au lieu d'être ou un calcul fin d'amour-propre, ou une vanité puérile, ou une fausseté barbare, est tout simplement de l'humanité; enfin cette tranquillité d'ame, qui, ayant apprécié tout, et n'estimant dans ce songe de la vie que ce qui mérite de l'être, c'est-à-dire, bien peu de choses, ne se passionne pour rien, et se trouve au-dessus des agitations et des foiblesses.

Maintenant, si vous considérez ces éloges

du côté du mérite de l'écrivain, ce mérite est connu. On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des grâces de l'imagination; mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a surtout cette clarté, qui dans les sujets philosophiques est la première des grâces. Son art de présenter les objets, est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur : il abrège les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface; ainsi il donne des idées à l'un, et réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connoît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime; il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grâce y dominent, comme on sait, bien plus que la force; il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être, mais il attache et il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles : lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières :

familières : cette manière peut être critiquée, mais elle est piquante. D'abord elle donne le plaisir de la surprise par le contraste et par les nouveaux rapports qu'elle découvre ; ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné de grandes choses ; ce point de vue semble nous aggrandir. Peut-être même lui savons-nous gré de ne pas vouloir nous forcer à l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance ou de foiblesse.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Fontenelle ; ce genre d'esprit ne paroît nulle part autant que dans ses éloges. Il consiste presque toujours dans des allusions fines, ou à des traits d'histoire connus, ou à des préjugés d'état et de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, ou à des foiblesses secrètes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas ; il indique d'un mot toute la logique d'une passion ; il met une vertu en contraste avec une foiblesse qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache ; il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée ; il a l'air de contredire une vérité, et il l'établit en paroissant la combattre ; il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une dont on ne s'étonne pas étoit rare ; il crée des ressemblances qu'on n'avoit point vues ; il saisit des différences qui avoient échappé ; enfin, presque tout son art est de surprendre, et il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas ; et cette con-

fiance, qu'il veut bien avoir dans les lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques ; mais sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés convenoit à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, et qui siéroient mal à d'autres. Un écrivain ne peut manquer de plaire quand il est lui, c'est-à-dire, quand son esprit est assorti à son caractère ; mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvoit être que ce qu'il fut. Pour les ames passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses ; tout ce qui est fin disparoît ; mais lui, toujours tranquille, et à la distance qu'il falloit de tout, avoit le loisir d'observer les nuances, et de les peindre. Par le même caractère, il devoit se faire un plan raisonné du bonheur ; il consentoit bien à instruire, mais il vouloit plaire ; il ne mettoit assez d'intérêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour se compromettre : il ne devoit donc jamais présenter la vérité avec chaleur ; et son système devoit être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire. De-là ce style presque toujours à demi-voilé, et toutes ces énigmes de morale, aussi ingénieuses que piquantes : les lumières générales durent encore contribuer à ce style. Plus un siècle a d'esprit, plus on peut supprimer d'idées ; il faut alors plus de résultats que de détails. De-là une foule de traits courts et précis, semblables à ces compositions chimiques qui, sous un très-

petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.

On se tromperoit pourtant, si on croyoit qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle que ces beautés fines et délicates. On en trouve aussi d'un genre plus relevé, et faits pour contenter le goût le plus austère; telles sont les idées générales répandues sur chaque science, sur leur origine, leur progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaison et les points de communication par où elles se touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent, non pas, à la vérité, de cette éloquence de l'ame qui remue, mais de celle de l'esprit, qui sait voir et présenter un grand objet sous toutes ses faces (*a*).

Enfin on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que parmi tous ceux dont il a fait l'éloge, on ne trouve que des hommes

---

(*a*) Les plus estimés et les plus connus de ces éloges sont ceux de M. d'Argenson, du Czar Pierre, du maréchal de Vauban, de Newton et de Leibnitz. On peut y joindre, quoique dans un ordre un peu inférieur, ceux de Tournefort, de Boerhaave, de Mallebranche, du marquis de l'Hôpital, du grand Cassini, de Renau, qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiotes à bombes; de Homberg, premier médecin et chimiste du duc d'Orléans, régent; du fameux géographe de Lisle, qui raccourcit la mer Méditerranée de 300 lieues, et l'Asie de 500; et de Ruisch, célèbre anatomiste Hollandois, avec qui le Czar Pierre passoit des jours entiers pour admirer ou pour s'instruire, et dont le cabinet fut transporté de la Haie à Pétersbourg.

vraiment estimables. On remarquera encore, qu'il refusa de louer ceux qui, après avoir recherché la distinction d'une place dans l'académie des sciences, négligèrent ensuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avoient obtenue, dédaignant un devoir qui les honoroit, et presqu'inconnus à la compagnie qui avoit bien voulu les adopter. Fontenelle pensoit que pour mériter un éloge, il ne suffisoit pas d'avoir fait inscrire son nom dans une liste; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portoient pas des lumières dans une compagnie savante, devoient du moins y porter du zèle; que des titres seuls ne peuvent honorer un corps où l'on compte les Cassini, les Leibnitz et les Newton; et qu'enfin, s'il y a des lieux où un rang et des dignités suffisent pour que la flatterie soit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'est pas à une compagnie de philosophes à donner cet exemple : il avoit donc alors le courage de se taire; et il seroit à souhaiter que dans les mêmes occasions on rendît toujours la même justice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui, du temps de Fontenelle, ou après lui, ont écrit dans le même genre; ce détail seroit immense, et peu utile. Si le public les connoît, c'est à lui à les apprécier; s'il ne les connoît point, ils le sont déjà. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter sur les éloges de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernouilli et de Dumarsais. Comme ils ont un caractère qui leur est propre, et que leur

auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle ni personne, ils méritent d'être distingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractérise l'auteur de ces éloges, c'est une philosophie pleine de fermeté, et quelquefois de hauteur; une ame qui ne craint pas de se montrer, qui ose afficher son estime ou sa haine, qui ne blesse point les convenances, mais qui, en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, lui laisse tout ce qu'elle a de noble; un esprit à-la-fois sage et profond; l'étendue des idées jointe à la méthode; un style précis qui n'orne point sa pensée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le développement, et dont la parure est la force; et quelquefois l'art de saisir le ridicule et de le peindre avec toute la vigueur que donne le mépris, quand ce mépris est commandé par la raison. Il est aisé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux éloges diffère de Fontenelle; la différence de leur manière vient de celle de leur ame. Si on a comparé l'un à Pline, on peut, avec plus de raison, comparer l'autre à Tacite. Il en a la marche, souvent la profondeur; et l'éloge de Montesquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article sur les éloges des gens de lettres et des savans, sans parler encore d'un ouvrage de ce genre, qui porte à-la-fois l'empreinte d'une imagination forte et d'un cœur sensible; ouvrage plein de chaleur et de désordre, d'enthousiasme et d'idées, qui tantôt respire une mélancolie tendre, et tantôt un sentiment énergique et profond; ouvrage qui doit révolter certaines ames et

en passionner d'autres, et qui ne peut être médiocrement ni critiqué ni senti : c'est l'éloge de Richardson, ou plutôt, ce n'est point un éloge, c'est un hymne. L'orateur ressemble à ces grands prêtres antiques qui, à la lueur du feu sacré, parloient au peuple aux pieds de la statue de leur divinité. En l'écoutant, l'enthousiasme se communique : le sentiment, quoiqu'exagéré, paroît vrai. Ce mêlange d'imagination et de philosophie, de sensibilité et de force, ces expressions, tantôt si énergiques et tantôt si simples, ces invocations si passionnées, ce désordre, ces élans, et ensuite ces silences, et, pour ainsi dire, ces repos; enfin cette conversation avec son lecteur, quelquefois si douce, et d'autrefois si impétueuse, tout cela s'empare de l'imagination d'une manière puissante, et laisse l'ame à la fin dans une émotion vive et profonde. Je sais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver, dans les autres, ce qu'ils n'ont pas senti; ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant, ceux qui ont reçu de la nature une ame ouverte à toutes les impressions, qui suivent avec plaisir un enchaînement d'idées vastes ou profondes, et ne s'en livrent pas avec moins de transport à un sentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce ressort dans l'ame a un sens de plus, et il doit remercier la nature (*a*).

(*a*) Depuis que cet ouvrage est écrit, il a paru des éloges d'un mérite distingué dans différens genres, et justement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils sont trop près de nous; les indiquer, c'est les faire connoître.

CHAPITRE XXXVII.

Des éloges en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie.

J'AI tâché de faire connoître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes, ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge. Les langues italienne, espagnole, anglaise et allemande, ne nous offrent presque rien de célèbre dans ce genre. En Italie, on a une foule de panégyriques de cardinaux et de papes, mais la plupart écrits en latin. Les Italiens modernes, quoiqu'ils descendent presque tous de Gaulois, d'Africains, de Germains, de Gots, de Lombards, d'Allemands et de François, bien plus que des anciens Romains, aiment toujours la langue qu'on parloit autrefois au Capitole : elle leur rappelle qu'ils ont été les maîtres du monde. Ce sont de grandes familles dépossédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, et qui ont gardé les armes de leur maison. Quand la langue italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des historiens et des poëtes. Elle peut opposer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-Live, le Tasse à Virgile, et l'Arioste à Ovide; mais elle n'eut rien à opposer à Cicéron ou à Pline.

En général, l'éloquence italienne a peu de caractère et de force. Il semble que cette na-

tion spirituelle et vive, dans un climat doux et voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuser l'imagination et enchanter les sens, s'occupe plutôt à jouir des impressions qu'elle reçoit qu'à les transmettre, et dans l'expression des arts même cherche encore plus à intéresser les sens que l'ame et l'esprit. La musique, pour laquelle les Italiens sont si passionnés, et qu'ils ont cultivée avec tant de succès, est de tous les arts celui qui parle aux sens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie, destinée à peindre les passions et les hommes, et se sont livrés tout entiers à l'opéra, qui d'un bout à l'autre est le spectacle des sens. Leur comédie, où il y a bien plus de spectacle et de mouvement que de peinture de mœurs, paroît plus faite pour les yeux que pour l'esprit. Dans tous leurs grands poëmes, sans en excepter l'Arioste et le Tasse, la partie des descriptions et des tableaux est en général très-supérieure à la partie des sentimens. Enfin, dans leur conversation même, si souvent ingénieuse et piquante, par la vivacité des images et la force de la pantomime qui anime tous leurs discours, ils semblent surtout parler à l'imagination et aux sens. On peut dire que leur éloquence participe à ce caractère général. Les Italiens vont entendre un discours à-peu-près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richesses et la mélodie de sa langue; il combine les mots pour le plaisir de l'oreille, comme le musicien combine les sons. Le cours harmonieux des paroles qui se succèdent et qui s'enchaînent, soutient et fixe l'attention; et la pantomime

pantomime de l'orateur frappant les yeux, en même-temps que la musique des mots frappe l'oreille, sert pour ainsi dire d'accompagnement à cette musique. Cependant, le discours, semblable à de l'harmonie sans caractère, s'arrête à la surface des sens; l'ame n'a aucun des plaisirs qui l'intéressent; elle n'est ni remuée par des passions, ni attachée par des idées.

On l'a déjà dit, il ne peut y avoir de grande éloquence sans de grands intérêts; et il faut convenir que pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Ostie ou de Faenza, ou pour louer un pape à son installation, il ne faut pas autant d'éloquence qu'il en falloit à César pour gouverner le sénat et le peuple de Rome. Parcourez tous les états d'Italie; est-ce à Venise, dont l'aristocratie sévère est fondée sur la crainte; où la politique inquiète et soupçonneuse marche quelquefois dans la nuit entre des inquisiteurs d'états et des bourreaux; où tout est couvert d'un voile; où le gouvernement est muet comme l'obéissance; où la barrière qui sépare la noblesse et le peuple défend aux talens de s'élever; où le plaisir même est un instrument de politique, où, par système, on a substitué à la liberté qui élève les ames, la licence qui les amollit; Venise, où tout ce qui seroit grand seroit suspect; où enfin le caractère de tous les principes de gouvernement est d'être immobile et calme, et où depuis des siècles tout tend à la conservation et à la paix, rien à l'agrandissement et à la gloire? L'aristocratie de Gênes, quoique fondée sur des principes un peu différens, n'est

guères plus favorable aux orateurs. Florence, séjour et berceau de tous les arts, cultiva dans les orages de sa liberté l'éloquence et les lettres avec succès; mais depuis que la Toscane n'est plus gouvernée par ses lois, Florence a plutôt conservé le goût des arts que leur génie; elle honore la mémoire de ses grands hommes, et n'en produit pas de nouveaux. Il en est de même de la plus grande partie de l'Italie, qui, soumise à des dominations étrangères, et tour-à-tour envahie, subjuguée, défendue, gouvernée par des Allemands, des Espagnols ou des François, a perdu pour ainsi dire cette espèce d'intérêt de probité pour son pays, qui développe les talens et crée les efforts en tout genre. Chez un peuple qui n'est pas libre, on ne l'est qu'à moitié, jamais le génie de l'éloquence n'a paru qu'avec l'éclat du gouvernement; et les grands orateurs y marchent à la suite des généraux, des ministres et des grands hommes d'état.

Au reste, de toutes les nations modernes, les Italiens sont peut-être ceux qui ont rendu le plus d'hommage à leurs hommes illustres. Là, aussi comme ailleurs, le génie de son vivant fut quelquefois puni de sa célébrité : mais souvent il reçut des récompenses éclatantes; et, toujours après sa mort, on lui prodigua, pour l'honorer, les inscriptions, les statues, les mausolées et les éloges. Dans le seizième siècle surtout, on vit naître une foule d'ouvrages destinés à conserver les noms de tous les Italiens célèbres. Chaque ville, chaque pays a voulu avoir la liste de ses grands hommes. Poëtes,

peintres, sculpteurs, philosophes, savans dans les langues anciennes, historiens, politiques, tout a été célébré, tout a eu sa portion d'immortalité dans quelques lignes écrites au bas de leurs noms. Il est vrai que cette immortalité a été quelquefois un peu obscure. Les hommages rendus à des contemporains sont comme des traités que la vanité d'un siècle fait avec les siècles suivans, et que la postérité ne ratifie pas toujours. Mais lorsque ces honneurs sont accordés à des hommes vraiment célèbres, ils ont droit d'intéresser dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel-Ange, et qui peignent à-la-fois l'enthousiasme de son siècle et de sa patrie pour les arts.

Cet artiste fameux étoit mort à Rome, et le pape vouloit le faire enterrer avec la plus grande pompe dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avoit contribué à embellir par son génie (*a*). Mais Florence, sa patrie, ne put consentir à le céder. On ne l'auroit pas rendu; il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit. Le souverain de Rome fut indigné : les Florentins soutinrent leurs droits avec courage.

(*a*) On auroit pu alors mettre sur son tombeau la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de S. Paul, et qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots : « Tu cherche un » monument, regarde autour de toi. » *Si monumentum quaeris, circumspice.*

A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence : à peine le cercueil pouvoit fendre la foule. On le déposa dans la principale église jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais peut-être la cendre d'aucun souverain ne fut enseveli avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'emblêmes et de peintures. L'église entière et huit chapelles étoient décorées avec la même magnificence. Les époques les plus intéressantes de sa vie y étoient représentées. On le voyoit député en embassade vers Jules II; traité avec le plus grand respect par tous les princes de la maison de Médicis; conversant avec les papes, et assis à côté d'eux, tandis que les cardinaux et tous les courtisans étoient debout; comblé d'honneurs à Venise, où la république et le doge l'envoyèrent complimenter à son arrivée. On le voyoit dans son école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfans et de jeunes gens de tout âge, qui lui offroient les essais de leurs travaux; et lui, comme une divinité, leur communiquant pour ainsi dire le génie des arts. Plusieurs figures animoient par leur mouvement cette décoration; le génie ardent et les ailes déployées; une Minerve douce et austère et qui mêloit le goût à la fierté; l'étude méditant et dans un repos actif, la proportion légère marquée par une des grâces; l'ame de Michel-Ange, sous l'emblême d'un génie céleste, s'élevant et semblant se perdre et se confondre dans des flots de lumière; plus loin l'envie ceinte de serpens, une vipère à la main, voulant vainement exhaler

son poison sur la gloire ; et la haine enchaînée qui se débattoit, qui cherchoit, en frémissant, à se relever, et retomboit sous ses fers. Cependant, une renommée planoit sur le cercueil, et sembloit emporter la réputation et la gloire de Michel-Ange vers les siècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, statuaires et architectes de la Toscane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On étoit accouru de toutes les parties de l'Italie : c'étoit la fête des talens et des arts, célébrée par la reconnoissance. Au milieu de ce concours, l'oraison funèbre de Michel-Ange fut prononcée. L'orateur étoit le Varchi : il avoit la plus grande réputation, et l'on regarda comme une partie considérable de la gloire de Michel-Ange d'avoir pu être célébré par un homme si éloquent (*a*). Bientôt après cette décoration passagère, destinée à orner une pompe funèbre d'un jour, on lui éleva un mausolée plus durable, et dont les marbres furent donnés par le grand-duc. Ce mausolée subsiste encore ; mais les vrais monumens de la gloire de Michel-Ange sont ses ouvrages, et surtout la fameuse coupole de Saint-Pierre. La jalousie des Florentins qui a disputé sa cendre, n'a pu enlever ce monument à Rome ; et si sa patrie jouit de son tombeau, Rome,

(*a*) Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans, prononça aussi un discours en l'honneur de Michel-Ange et des arts. Ces deux discours furent publiés avec une foule d'inscriptions et d'éloges en vers.

où il a exécuté la plupart de ses chefs-d'œuvres, jouit de son génie.

Aujourd'hui, en Italie, la distinction des oraisons funèbres est réservée, comme dans le reste de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places ; c'est un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivans, rien de plus commun en Italie que les éloges ; mais on les distribue en sonnets; c'est pour la louange la monnoie courante du pays : chacun la vend, la donne, l'achète, ou la reçoit. Il y en a pour tous les événemens et toutes les fêtes. On loue également un bourgeois et un prince, les cardinaux et les femmes, des saints, des moines, des poëtes, des religieuses, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces panégyriques en sonnets, éternellement répétés, et éternellement oubliés, tombent les uns sur les autres, comme la poussière dans un lieu où l'on marche. Au reste, ces éloges sont sans conséquence ; on n'en est ni plus grand, ni plus petit pour les avoir ou faits ou reçus. C'est un effet de l'habitude et de la mode ; c'est comme dans un autre pays, une révérence ou un geste de plus.

En Espagne, on connoît le genre des oraisons funèbres, mais nous ne connoissons point d'orateurs qui s'y soient distingués.

Ce genre seroit né en Allemagne, s'il n'avoit point été inventé ailleurs. Il paroît fait pour le pays où il y a le plus de rangs, de titres, de grandes, de moyennes ou de petites souverainetés, où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les représentations de la grandeur,

vraies ou fausses. Dans une académie célèbre d'Allemagne, on a aussi établi l'usage des éloges pour les gens de lettres et les savans. Et, ce qui est un hommage rendu à notre langue, ces éloges se prononcent en françois. Nous en connoissons plusieurs de Maupertuis. Ce philosophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, et qui peut-être avoit plus d'esprit que de lumières; qui s'agita toute sa vie pour être en spectacle, mais à qui il fut plus facile d'être singulier que d'être grand; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'est pas sûr de la trouver; qui quitta sa patrie, parce qu'il n'étoit pas le premier dans sa patrie, qui s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avoit trouvé que le repos, et qu'il avoit perdu le mouvement et des spectateurs; qui trop jaloux peut-être des succès des sociétés, perdit la gloire en cherchant la considération; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle, avoit cru devenir aussi célèbre que lui en l'imitant. Il avoit, comme Fontenelle, voulu orner la philosophie par les grâces; il chercha de même à copier sa manière dans les éloges. Mais en imitant un autre, il fut audessous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature, sont quelquefois piquans; les beautés qu'on emprunte sont presque toujours sans effet: il y manque pour ainsi dire l'assortiment et l'ensemble. C'est comme si un statuaire ou un peintre vouloit jeter sur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu dans la même académie quelques éloges de savans et de gens de lettres, composés par le souverain. Cet exemple nous rap-

pèle les temps où le même homme étoit orateur, poëte, faisoit des lis, et gagnoit des batailles.

En Angleterre, le genre des éloges est peu connu; la constitution même, qui partout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, et qui, réunissant toutes les forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur dont on y jouit paroît être l'ouvrage, non d'un homme, mais de la loi. Comme la foiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs, on loue le souverain; son caractère ou son génie fait le sort de son nation. Là, le souverain mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale; il pourroit être grand comme particulier, et peu influer comme prince (*a*); peut-être même des qualités brillantes pourroient être suspectes à un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté; car il peut calculer les forces d'une puissance qu'il connoît, mais il ne peut calculer l'influence de l'activité et du génie.

Ailleurs, on loue ceux qui gouvernent sous le prince; tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre, rarement le pouvoir impose à l'imagination; souvent il est suspect, et ceux qui l'exercent, perdent, par leur pouvoir même,

(*a*) On peut citer en exemple Guillaume, prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre.

une

une partie des hommages qu'auroient mérités, ou des talens, ou des vertus.

Enfin, il y a des pays où les voix se réunissent aisément, parce que les intérêts y sont les mêmes. Les esprits et les ames, par la grande communication, y prennent la même couleur, et tout s'y décide par certaines impressions rapides, auxquelles on aime à se livrer. Alors les opinions s'établissent comme les modes, et on loue avec transport aujourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais dans un pays où des partis se choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ses sens, ses yeux, son ame, où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, estimer quelquefois, louer rarement. Enfin, la louange en général paroît à cette nation fière et libre tenir toujours un peu à l'esprit de servitude. Je ne parle pas de ces gazettes où les écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les semaines, à tant par feuilles, un projet ou un homme : je ne parle pas non plus des poëtes; les poëtes, en tout pays, sont une nation à part, et ils sont panégyristes en Angleterre comme ailleurs; la seule différence, c'est que les poëtes anglois louent peut-être avec moins de délicatesse et plus d'enthousiasme. Leur imagination solitaire et forte agrandit les hommes comme les choses.

On connoît le panégyrique de Cromwel par Waller. Ce Waller, après avoir combattu et signalé son zèle pour Charles Ier., après avoir souffert, pour la cause des rois, la prison,

l'exil, la perte d'une partie de ses biens, et sauvé à peine sa tête de l'échafaud, eut la bassesse de faire solliciter sa grâce auprès de son tyran, et la bassesse plus grande encore de louer publiquement son oppresseur et le bourreau de son maître : Milton, du moins, montra plus de courage ; lui qui avoit servi Cromwel de son épée et de sa plume, après le rétablissement de Charles II, garda le silence, et resta pauvre et malheureux, sans flatter ni prier. Je désirerois que Waller, dans une cause plus juste, eût fait de même. On doit supposer qu'il fut ébloui par les qualités du protecteur, et qu'il pardonna ses malheurs à celui qui régnoit en grand homme. Ce qui nous le feroit croire, c'est qu'il loua encore le tyran après sa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwel, plein d'imagination et de grandeur : le même homme loua ensuite Charles II. On connoît le reproche que lui fit le roi, et sa réponse (*a*).

Les Anglois ont plusieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poëtes se sont exercés dans ce genre. Dryden en a consacré un à une Angloise célèbre par ses vertus, et Thompson a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage est peu connu parmi nous, qu'il me soit permis d'en citer la fin. Thompson, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme sur la gravitation, sur les comètes, sur la lumière, sur les couleurs, sur

(*a*) Vous avez mieux fait pour Cromwel, lui dit le prince. Sire, dit Waller, nous autres poëtes nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.

la chronologie, après avoir peint la douceur de ses mœurs et l'élévation tranquille et calme de son caractère, s'interrompt tout-à-coup : « N'entends-je pas, dit-il, une voix semblable » à celle qui annonce les grandes révolutions » sur la terre? *C'en est fait, j'ai rempli ma* » *tâche, et ma carrière est achevée.* Cette » voix retentit dans l'univers, et Newton » meurt. Arrêtez, s'écrie le poëte; que de foi- » bles larmes ne coulent pas pour lui, c'est sur » la tombe de la beauté, de la jeunesse et de » l'enfance qu'il faut pleurer; c'est-là qu'il » faut porter vos chants funèbres; mais New- » ton veut d'autres hommages ». Puis tout-à-coup il s'écrie : « Honneur de la Grande-Bre- » tagne, ô grand homme! soit qu'assis dans » les cieux tu t'entretiennes avec leurs habi- » tans, soit que porté sur l'aile rapide des » génies célestes, tu voles à la suite de ces sphères » immenses qui roulent dans l'espace, compa- » rant dans ta marche les êtres avec les êtres, » perdu dans les ravissemens, et livré aux » tansports de la reconnoissance pour les lu- » mières que l'être suprême avoit versées » dans ton ame. Oh! regarde en pitié ce foible » genre humain que tu viens de quitter; élève » l'esprit de ce bas univers; préside à ton » pays; ranime ses talens et corrige ses mœurs. » Quoiqu'avilie et corrompue, c'est l'Angleterre » qui t'a vu naître : elle se glorifie de ton nom; » elle t'offre pour modèle à ses enfans. Un » jour, ô grand homme! ta cendre ranimée » reprendra une seconde vie, lorsque le temps » ne sera plus. En attendant, sois le génie de

» ta patrie, tandis que ta poussière sacrée dort
» avec celle des rois, et qu'elle daigne honorer
» leurs tombeaux». C'est avec cet enthousiasme que les Anglois louent leurs grands hommes.

Ce même Tompson a composé un éloge funèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avoit été son bienfaiteur et son ami. Ce panégyrique offre aussi des beautés. Il est adressé au fils du mort, et voici comme il commence : « Milord !
» tandis qu'avec la nation tu pleures un ami
» et un père, permets à ma muse de verser
» sur la tombe de Talbot des vers sortis de
» mon cœur et dictés par la vérité. Ma muse,
» tu le sais, dès long-temps s'est chargée du
» double emploi de louer le mérite mort, d'hu-
» milier l'orgueil vivant. Sa tâche généreuse
» commence où l'intérêt finit, etc. » Dans un endroit où il parle de la protection que Talbot donnoit aux arts : « Bien différent, dit-il, de
» ces hommes vains qui, usurpant le nom de
» protecteur qu'ils avilissent, osent sacrifier
» un homme de mérite à leur orgueil, et
» répandre la rougeur de la honte sur un
» front honnête, quand il accordoit une grâce,
» c'étoit une dette qu'il sembloit payer au
» mérite, à la nation et à l'être qui est la
» source éternelle de tout bien. Les muses re-
» connoissantes avoient un tel protecteur; mais
» leur noble fierté rejette avec dédain les
» secours fastueux que leur offre quelquefois
» la main insultante de la vanité »; et à la fin :
« Pardonne, ombre immortelle ! (si quelque
» chose de cette poussière de la terre peut en-
» core monter jusqu'à toi) pardonne un vain

» éloge inutile de ta gloire. Que dis-je! non,
» rien n'est vain de ce que la reconnoissance
» inspire. D'ailleurs, ma muse acquitte un
» devoir; elle rend ce qu'elle doit à la vertu, à
» la patrie, au genre-humain, à la nature
» immortelle et souveraine qui lui a donné,
» comme à sa prêtresse, la charge honorable
» de chanter des hymnes en l'honneur de tout
» ce qu'elle forme de grand et de beau dans
» l'univers ».

On voit quel est le ton et la noblesse de ces éloges; la vigueur d'ame qui y règne, vaut bien notre délicatesse et notre goût. Ce goût, si nécessaire, mais quelquefois si incertain, est la faux qui retranche, mais n'est pas la sève qui fait produire. Un sentiment énergique et noble vaut mieux qu'une beauté exacte et froide. Si un Spartiate eût daigné écrire, j'eusse préféré son éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du czar Pierre, qui a porté les semences de tous les arts en Russie, y a fait naître aussi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme, en langue russe, qui mérite d'être connu; il est de M. Lomanosoff, écrivain original dans son pays, et qui jusqu'à présent a le plus honoré sa nation. Voici quelques traits de cet éloge; on y trouvera cette teinte de poësie qui convient au genre, et encore plus à un peuple à peine civilisé, où le génie même doit avoir plus de sensations que d'idées: « Supposez, dit l'orateur, un Mos-
» covite sorti de sa patrie avant les entreprises
» de Pierre-le-Grand; supposez qu'il ait habité
» au-dela des mers, dans des climats où le

» nom et les projets du czar n'aient pas pénétrés. A son retour, que penseroit le voyageur, en trouvant dans son pays les arts établis, de nouveaux habillemens, des mœurs nouvelles, architectures, maisons, citadelles, villes, lois, usages, coutumes, tout enfin jusqu'au cours des fleuves et aux bornes de la mer, changé dans cet empire ? Ne croiroit-il pas ou que son absence a duré des siècles, ou que le genre-humain s'est réuni pour créer en si peu d'années tant de merveilles, ou que ce spectanle étonnant n'est que l'effet et l'illusion d'un songe » ?

Ailleurs, il personnifie la Russie qui, triste et sanglante, apparoît aux yeux du czar pendant ses voyages. Elle l'appelle, elle lui tend les bras : « Reviens, aies pitié de mes malheurs ; » des traîtres me déchirent, des brigands me » désolent ». Le héros sensible à ces accens, revole vers elle ; il le peint ensuite combattant au-dehors, et tour-à-tour la Suède, la Pologne, la Crimée, la Turquie, la Perse ; au-dedans, les Strelitz, les fanatiques, les patriarches et les Cosaques ; dans sa propre maison, les incendies, les empoisonnemens et les assassinats ; il peint surtout son activité prodigieuse : « Que de courses, de trajets, de voyages ; le » Duna et le Niéper, le Volga et le Tanaïs, la » Vistule et l'Oder, l'Elbe et le Danube, la » Seine, la Tamise et le Rhin ont tour-à-tour » dans leurs eaux réfléchi son image. Les quatre » mers qui bornent cet empire, témoins de ses » exploits, se sont tour-à-tour courbées sous le » poids de ses flottes. Parcourez des pays

» innombrables; partout vous trouverez des » traces de ses pas. C'est ici qu'il s'arrêta après » un voyage de cinq cents lieues; à cette source » d'eau, il étancha sa soif; dans cette plaine, il » rangea lui-même son armée en bataille; dans » cette forêt, il marqua avec la hache les » chênes qu'il falloit abattre pour construire » des vaisseaux. Ici, il travailla comme un » simple artisan; là, il écrivit des lois; plus » loin, il traça des plans de construction pour » une flotte. Voici les ports que sa main a » creusées; voilà les forteresses qu'il a bâties; » c'est ici qu'il arrêta le sang qui couloit de la » blessure d'un de ses sujets. Semblable à la » mer agitée sans cesse par le flux et le reflux, » ce héros a été pour ses peuples dans » un mouvement éternel. Mille ans de vie suf- » firoient à peine à tant d'autres; et sa vie a » été si courte »! Ce discours finit par une apostrophe à l'ame du czar, qui est sans doute dans les cieux, d'où l'orateur le prie de veiller sur son empire. Il faut convenir qu'il y a dans la plupart de ces morceaux, le ton d'une vraie et noble éloquence. Lorsque, il y a cent ans, la Russie étoit à peine connue, que les descendans des anciens Scythes étoient encore à demi-sauvages, et que le lieu où est aujourd'hui située leur capitale, n'étoit qu'un désert, on ne s'attendoit pas alors qu'avant la fin du siècle, l'éloquence dût y être cultivée, et qu'un Scythe, au fond du golfe de Finlande, et à quinze degrés au-delà du Pont-Euxin, prononceroit un tel panégyrique dans une académie de Pétersbourg. On ne s'attendoit pas davantage

qu'en 1771. un orateur prononçât sur le tombeau même du czar Pierre un remercîment à l'ame de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte russe dans la Méditerranée, et au milieu des îles de l'Archipel. Cette idée digne des anciens Grecs, qui croyoient que le génie des grands hommes veilloit toujours au milieu d'eux, et que leur ame étoit présente parmi leurs concitoyens pour animer et soutenir leurs travaux, est peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au législateur de la Russie. Par un hasard singulier, l'orateur se nommoit Platon, et l'on dit que son éloquence ne le rendoit pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainsi, les arts font le tour du monde. Ce n'est plus le Scythe Anacharsis qui voyage dans Athènes : ce sont les arts même de la Grèce qui semblent voyager chez les Scythes. Les Russes ont un esprit facile et souple ; leur langue est, après l'italien, la langue la plus douce de l'Europe ; et si une législation nouvelle élevant les esprits, fait disparoître enfin les longues traces du despotisme et de la servitude ; si elle donne au corps même de la nation une sorte d'activité qui n'a été jusqu'à présent que dans les souverains et la noblesse ; si de grands succès continuent à frapper, à réveiller les imaginations, et que l'idée de la gloire nationale fasse naître pour les particuliers l'idée d'une gloire personnelle, alors le génie qu'on y a vu plus d'une fois sur le trône, descendra peu-à-peu sur l'empire ; et les arts même d'imagination, transplantés dans ces climats,

climats, pourront peut-être y prendre racine, et être un jour cultivés avec succès.

CHAPITRE XXXVIII et dernier.

Du genre actuel des éloges parmi nous ; si l'éloquence leur convient, et quel genre d'éloquence.

En suivant l'histoire des éloges, et cette branche de la littérature, depuis les Egyptiens et les Grecs jusqu'à nous, on a pu remarquer les changemens que ce genre a éprouvés, les temps où il étoit le plus commun, l'usage ou l'abus qu'on en a fait, et les différentes formes que la politique, ou la morale, ou la bassesse, ou le génie lui ont données. On a vu des siècles où c'étoit le seul genre ; et ces siècles étoient ceux de l'oppression ou des succès, ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu dans toutes les républiques l'honneur des éloges réservé pour les morts, dans les monarchies cet honneur prodigué aux vivans ; le délire de la louange à Rome, sous Auguste et sous Constantin ; à Bizance, sous une foule d'empereurs oubliés ; en France, sous Richelieu et sous Louis XIV. Depuis un demi-siècle, il s'est fait parmi nous une espèce de révolution ; on apprécie mieux la gloire ; on juge mieux les hommes ; on distingue les talens des succès ; on sépare ce qui est utile de ce

qui est éclatant et dangereux ; on ne pardonne pas le génie sans la vertu ; on respecte quelquefois la vertu sans la grandeur ; on perce enfin à travers les dignités pour aller jusqu'à l'homme. Ainsi peu-à-peu il s'est formé dans les esprits un caractère d'élévation, ou plutôt de justice. Les ames nobles, en se comparant aux ames viles de tous les états, se sont mises à leur place. De-là on prostitue moins l'éloge : ceux même qui pourroient être corrompus et lâches, sont arrêtés par l'opinion ; et la peur de la honte les sauve au moins de la bassesse. D'ailleurs, un goût de vérité général s'est répandu ; moins il y en a dans nos mœurs, plus on en exige dans les écrits. Le mot célèbre de Mallebranche, *qu'est-ce que cela prouve ?* est presque le mot du siècle. Les panégyriques doivent donc être tombés : on lit beauconp moins d'oraisons funèbres : les dédicaces deviennent rares ; elles ne s'ennoblissent que lorsque la philosophie sait parler avec dignité à la grandeur, ou lorsque la reconnoissance s'entretient avec l'amitié. Hors de-là, c'est presqu'un ridicule égal de les faire ou de les recevoir. On ne voit plus ni prologues d'opéra sur les princes, ni odes pindariques sur les grandes vertus d'un héros que personne ne connoît. Enfin, les complimens et les harangues, auxquelles est condamné un homme en place, et où on doit lui prouver méthodiquement qu'il est un très grand homme, sont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuses. L'homme d'esprit en rit ; le sot même n'ose plus les croire. Mais la même raison qui a dû faire tomber tous ces genres

d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules ou ennuyeux, ou vils ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paie, a dû au contraire accréditer les panégyriques des grands hommes qu'on peut louer sans honte, parce qu'on les loue sans intérêt, et qui, dans des temps plus heureux, ayant servi l'humanité et l'état, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talens à notre foiblesse. Aussi ce genre est aujourd'hui plus commun qu'il ne l'a jamais été. On sait que l'académie françoise substitua, il y a près de quinze ans, ces sortes d'éloges à ses anciens sujets. Elle crut qu'il valoit mieux présenter la vertu en action, que des lieux communs de morale, souvent usés. Tout a imité cet exemple : on a proposé l'éloge de Leibnitz à Berlin, comme celui de Descartes à Paris : nous avons vu annoncer tour-à-tour l'éloge de Duquesne à Marseille, celui du grand Corneille à Rouen, celui du bon et de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il est à souhaiter que l'on continue ainsi les éloges de nos grands hommes. Là, tous les états et tous les rangs trouveroient des modèles. Les vrais citoyens désireroient d'y obtenir une place. Cet honneur parmi nous suppléeroit aux statues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mausolées de Westminster. Eh quoi! chez toutes les nations éclairées il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes, et nous qu'avons-nous fait pour les nôtres? La seule statue de Sully qui existe, est dans un château au fond d'une province; et l'on a dé-

daigné, il y a trois ans, la générosité qui en faisoit un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stockolm un monument érigé, il y a cent ans, en l'honneur de Descartes : et parmi nous une simple pierre dans une église apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui sait où est la cendre de Corneille? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de l'Hôpital ? Le général qui sauva la France à Denain, déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger, attend encore qu'on transporte ses dépouilles et ses restes dans le pays qu'il a sauvé. Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un village ; et avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénélon, et qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent, quels honneurs rendus à ce grand homme avoient consolé son ombre des disgrâces et de l'exil ? Nation impétueuse et légère, ardente à ses plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout, et ne s'affectant de rien, elle regarde avec indifférence tout ce qui est grand ; et quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'état et à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, et à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'ame qui porte aux grandes choses et les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles ! Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue,

et persécuté par la haine, sache en mourant que son nom du moins sera vengé ! Alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, et ses yeux prêts à se fermer pourront n'être pas condamnés à verser des larmes.

On ne peut donc douter que ces sortes d'éloges ne soient utiles; mais on peut demander comment et dans quel genre ils doivent être écrits. Des hommes estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont ou les vies des hommes illustres de Plutarque, ou les éloges des savans de Fontenelle; c'est-à-dire, qu'ils voudroient un simple éloge historique, mêlé de réflexions, sans qu'on se permît jamais ni le ton, ni les mouvemens de l'éloquence. Ils sont persuadés que l'écrivain, borné au rôle d'historien-philosophe, doit mieux voir et mieux peindre ce qu'il voit; qu'en cherchant moins à en imposer aux autres, il en impose moins à lui-même; que celui qui veut embellir, exagère; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de la chaleur; que pour être vraiment utile, il faut présenter les foiblesses à côté des vertus; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous ressemblent; que toute éloquence est une espèce d'art dont on se défie; et que l'orateur, en se passionnant, met en garde contre lui les esprits sages qui aiment mieux raisonner que sentir.

Voilà les raisons qu'on apporte pour bannir l'éloquence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que ces sortes d'ouvrages étant moins des monumens histori-

ques, que des tableaux faits pour réveiller de grandes idées ou de grands sentimens, il ne suffit pas de raconter à l'esprit, il faut, si l'on peut, parler à l'ame et l'intéresser fortement ? Pour peu qu'un lecteur soit instruit, les faits qui concernent les grands hommes lui sont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge? rien. Mais par la manière dont vous présentez les faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres, par les grandes actions comparées aux grands obstacles, par l'influence d'un homme sur sa nation, par les traits énergiques et mâles avec lesquels vous peignez ses vertus, par les traits touchans sous lesquels vous montrez la reconnoissance ou des particuliers ou des peuples, par le mépris et l'horreur que vous répandez sur ses ennemis, enfin, par les retours que vous faites sur votre siècle, sur ses besoins, sur ses foiblesses, sur les services qu'un grand homme pourroit rendre, et qu'on attend sans espérer, vous excitez les ames, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez du moins à entretenir encore dant un petit nombre l'enthousiasme des choses honnêtes et grandes. Et croyez-vous produire ces effets sans éloquence ? Sera-ce après la lecture d'un éloge froidement historique que l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impressions fortes ? Sera-ce alors que l'on descendra dans soi-même, que l'on interrogera sa vie, que l'on se demandera ce que l'on a fait de grand ou d'utile, que l'on prendra la résolution de se consacrer enfin à des travaux pour

l'état ou pour soi-même, que le fantôme de la postérité qui n'existoit point pour l'ame indifférente, se réalisera enfin à ses yeux, et qu'elle consentira à mépriser la fortune, à irriter l'envie ? Non : l'homme froid et tranquille laisse la même tranquillité à tout ce qui l'entoure : c'est la loi générale. Imaginez la nature sans mouvement : tout est mort ; plus de communication ; l'univers n'est qu'un assemblage de masses isolées et de corps sans action, éternellement immobiles. Il en est de même des ames. Le sentiment est ce qui les agite et les remue ; il circule comme le mouvement ; il a ses lois comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inspirer. Voulez-vous m'élever ? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands sacrifices ? déployez vous-même cette admiration qui me frappe et qui m'étonne. Que dis-je ? Si vous n'avez ces sentimens dans le cœur, êtes-vous digne de peindre les grands hommes ? y réussirez-vous ? Pour remplir cette tâche, il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions ; il faut souvent, dans le silence de la nuit, avoir interrompu ses lectures par des cris involontaires ; il faut plus d'une fois avoir senti sa paupière humide des larmes de l'attendrissement ; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux ; il faut avoir senti le mépris des foiblesses et de tout ce qui dégrade. Et si votre ame est ainsi affectée, pourrez-vous vous restreindre au détail historique des faits, et à quelques réflexions inanimées ? Ne faudra-

t-il pas que le sentiment qui est dans votre ame se répande ? En peignant de grandes choses, ne sentirez-vous pas le contraste des choses viles ? En parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas sur ceux qui les ont soufferts ? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaisance et de l'humanité sur les hommes malheureux ? Ne verra-t-on pas quelquefois sur vos lignes tracées en désordre l'empreinte des larmes que votre œil aura laissé tomber en les écrivant ? Malheur à vous, si les intérêts des états, si les maux des hommes, si les remèdes à ces maux, si la vertu, si le génie, si tout ce qu'il y a de grand et de noble, vous laisse sans émotion, et si en traitant tous ces objets vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent ?

Je sais qu'il y a beaucoup de différence entre l'orateur qui parle, et l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut et doit être plus aisément passionné. Une grande assemblée élève l'ame. Les sentimens passent de l'orateur au peuple, et reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers hommes sur lesquels il agit, réagissent sur lui. D'ailleurs, son ton, ses yeux, sa voix, tous ses mouvemens, de concert avec la passion qui l'anime, persuadent que cette passion est vraie. Il frappe, il agite les sens ; et c'est ainsi qu'il s'empare de l'ame et qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain, tout est calme. On le lit en silence : chaque homme avec qui il converse est isolé : le sentiment est solitaire : l'orateur lui-même est absent : ni les inflexions de sa voix, ni les traits de son visage, ne vous attestent

testent la vérité de ce qu'il dit. Des sons tracés, des caractères muets sont la seule communication qu'il y ait entre vous et lui : il n'y a que sa pensée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut se le dissimuler, est donc plus difficile, et le succès plus incertain.

D'ailleurs, il y a des pays et des siècles où l'éloquence, par elle-même, doit moins réussir. Ainsi les Grecs, plus animés par leur climat, devoient être plus sensibles à l'éloquence que les Romains, et les Romains, plus que tous les peuples septentrionaux de l'Europe. Mais si un peuple a des mœurs frivoles et légères; si, au lieu de cette sensibilité profonde qui arrête l'ame et la fixe sur les objets, il n'a qu'une espèce d'inquiétude active qui se répande surtout sans s'attacher à rien; si, à force d'être sociable, il devient tous les jours moins sensible; si tous les caractères originaux disparoissent pour prendre une teinte uniforme et de convention; si le besoin de plaire, la crainte d'offenser, et cette existence d'opinion qui aujourd'hui est presque la seule, étouffe ou réprime tous les mouvemens de l'ame; si on n'ose ni aimer, ni haïr, ni admirer, ni s'indigner d'après son cœur; si chacun par devoir est élégant, poli et glacé; si les femmes même perdent tous les jours de leur véritable empire; si, à cette sensibilité ardente et généreuse qu'elles ont droit d'inspirer, on substitue un sentiment vil et foible; si les événemens heureux ou malheureux ne sont qu'un objet de conversation, et jamais de sen-

timent; si le vide des grands intérêts rétrécit l'ame, et l'accoutume à donner un grand prix aux petites choses, que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple? Rien de si ridicule qu'un homme passionné dans un cercle d'hommes froids. L'ame qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas; et pour s'attendrir ou s'élever avec les autres, il faut être accoutumé à sentir avec soi-même. A ces causes, ou politiques ou morales, s'en joignent encore d'autres. Notre siècle est généralement tourné vers l'esprit de discussion; et ce genre d'esprit, occupé sans cesse à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des sentimens. D'ailleurs, il faut des choses nouvelles pour ébranler l'imagination; et presque tous les grands tableaux ont été épuisés par les orateurs de tous les siècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'est plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin, en voulant faire un art de l'éloquence, on a nui à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques et fortes, dont les gens à passions s'expriment, ont été rangées sous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme se livre à un de ces mouvemens, l'effet est prévu, il ne produit rien; on croit voir quelqu'un qui s'échafaude pour étonner, et cette espèce d'appareil fait rire; quelques hommes même ont pris ces formules pour de l'éloquence : autre source de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons, à-peu-près comme les charlatans font tort à la médecine, et les versificateurs aux poëtes. Faut-il donc renoncer à

l'éloquence? Non, sans doute; mais ce sont autant de raisons pour s'attacher à bien distinguer la vraie de la fausse; d'abord il n'y a point d'éloquence sans idées. Si donc, en célébrant les grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs, il faut avoir parcouru une surface étendue de connoissance; il faut avoir étudié et dans les livres et dans votre propre pensée, quelles sont les fonctions d'un général, d'un législateur, d'un ministre, d'un prince; quelles sont les qualités qui constituent ou un grand philosophe ou un grand poëte; quels sont les intérêts et la situation politique des peuples; le caractère ou les lumières des siècles; l'état des arts, des sciences, des lois, du gouvernement; leur objet et leurs principes; les révolutions qu'ils ont éprouvées dans chaque pays; les pas qui ont été faits dans chaque carrière; les idées ou opposées ou semblables de plusieurs grands hommes; ce qui n'est que système, et ce qui a été confirmé par l'expérience et le succès; enfin tout ce qui manque à la perfection de ces grands objets, qui embrassent le plan et le système universel de la société.

Mais ces connoissances ne sont encore que générales, il vous en faut de plus particulières. Le peintre, avant de manier le crayon, conçoit ses figures, étudie leurs attitudes. Méditez donc sur l'ame et le génie de celui que vous voulez louer; saisissez les idées qui lui sont propres; trouvez la chaîne qui lie ensemble ou ses actions ou ses pensées; distinguez le point d'où il est parti, et celui où il est arrivé;

voyez ce qu'il a reçu de son siècle, et ce qu'il y a ajouté; marquez ou les obstacles ou les causes de ses progrès, et devinez l'éducation de son génie. Ce n'est pas tout; observez l'influence de son caractère sur ses talens, ou de ses talens sur son caractère; en quoi il a été original, et n'a reçu la loi de personne; en quoi il a été subjugué ou par l'habitude la plus invincible des tyrannies, ou par la crainte de choquer son siècle, crainte qui a corrompu tant de talens; ou par l'ignorance de ses forces, genre de modestie qui est quelquefois le vice d'un grand homme; mais surtout démêlez, s'il est possible, quelle est l'idée unique et primitive qui a servi de base à toutes ses idées; car presque tous les hommes extraordinaires dans la législation, dans la guerre, dans les arts, imitent la marche de la nature, et se font un principe unique et général dont toutes leurs idées ne sont que le développement. Cette connoissance, cette méditation profonde, vous donnera le plan et le dessein de votre ouvrage; alors il en est temps, prenez la plume. Faites agir ou penser les grands hommes; vous verrez naître vos idées en foule; vous les verrez s'arranger, se combiner, se réfléchir les unes sur les autres; vous verrez les principes marcher devant les actions, les actions éclairer les principes, les idées se fondre avec les faits, les réflexions générales sortir ou des succès, ou des obstacles, ou des moyens; vous verrez l'histoire, la politique, la morale, les arts et les sciences, tout ce système de connoissances liées dans votre tête,

féconder à chaque pas votre imagination, et joindre partout, aux idées principales, une foule d'idées accessoires. Croit-on, en effet, que dans toutes les beautés, ou de la nature ou de l'art, ce soit l'idée d'un seul et même objet, ou une sensation simple qui nous attache? Nos plaisirs, comme nos peines, sont composés; l'idée principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, et en augmentent l'impression. Celui qui, sans s'écarter, et en remplissant toujours son but, saura donc le plus semer d'idées accessoires sur sa route, sera celui qui attachera l'esprit plus fortement. C'est-là le secret de l'orateur, du poëte, du statuaire et du peintre. Consultez les hommes de génie en tout genre, voyez les grandes compositions dans les arts. Un artiste est appelé à six cents lieues de Paris; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Russie. Se contentera-t-il de fonder la statue collossale d'un héros, et d'imiter parfaitement ses traits? Non, sans doute, il tâchera encore de réveiller dans l'ame de la postérité qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obstacles qu'un grand homme eut à vaincre, l'idée de son courage et de sa vigilance, l'idée de l'envie et de la haine, qui, dans tout pays, s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piédestal; on le verra sur un rocher escarpé, qui lui sert de base, poussant à toute bride un cheval fier et vigoureux qui gravit au sommet du rocher, et de-là il paroîtra étendre sa main sur son empire.

La partie du rocher qu'il aura parcourue, offrira l'image d'une campagne cultivée; celle qui lui restera à franchir, sera encore brute et sauvage; cependant un serpent à demi-écrasé, et ranimant ses forces, s'élancera pour piquer les flancs du cheval, et tâcher, s'il le peut, d'arrêter la course du héros. Peintres des grands hommes, voilà votre modèle! Qu'une foule d'idées se joigne à l'idée principale, et l'embellisse : indiquez souvent plus que vous n'exprimerez. L'esprit aime surtout les idées qu'il paroît se créer à lui-même; plus vous ferez penser, et plus l'espace qu'on parcourra avec vous s'agrandira. C'est par le nombre de ses idées que l'ame vit, qu'elle existe : en lisant l'ouvrage le plus court, elle peut donc avoir un sentiment plus vif et plus répété d'elle-même, qu'en parcourant des volumes entiers.

Mais le nombre des idées ne suffit pas pour l'éloquence : il en fait la solidité et la force : c'est le sentiment qui en fait le charme. Lui seul donne à l'ouvrage cet heureux degré de chaleur qui attire l'ame et l'intéresse, et la précipite toujours en avant sans qu'elle puisse s'arrêter. Vous n'ignorez point qu'il y a entre les idées deux espèces de liaison, l'une métaphysique et froide, et qui consiste dans un enchaînement de rapports et de conséquences; celle-là n'est que pour l'esprit; l'autre est pour l'ame, et c'est elle seule qui en a le tact; elle est produite par un sentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les unit, qui les entraîne toutes ensemble comme une seule

et même idée, et ne permet jamais de voir ni où l'esprit s'est reposé, ni d'où il a repris son élan et sa course. Cette liaison intime, cette rapidité qui fait une partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une ame ardente et sensible, et fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre; mais il faut savoir quels sont les objets qui ont le droit d'affecter l'ame, et jusqu'où elle doit l'être. Si on se passionne pour ce qui ne le mérite pas, on est froid; si on passe le but, on est ridicule. Comment poser ces barrières? qui fixera la limite où le sentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déjà vu qu'il y a des peuples moins susceptibles de sentiment que d'autres. Ce qui eût transporté d'admiration et fait palpiter de plaisir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite : il y a la même différence entre les hommes. En général, l'être vertueux et moral s'affectera bien plus que celui qui est sans principes; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout; le solitaire, plus que l'homme du grand monde; l'habitant des provinces, plus que celui des capitales; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai; enfin, ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque instant, et les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui, toujours froids et calmes, n'ont jamais su se transporter un moment hors de ce qui n'étoit pas eux. Dans ce contraste, et d'organisation et de caractère, chacun cependant prend pour la nature

ce qui est lui : nos passions ou nos foiblesses, voilà la règle de nos jugemens. Quelle sera donc celle de l'orateur ? Qu'il ne consulte ni un particulier ni une ville, ni même une nation et un siècle, dont les mœurs et les idées changent, mais la nature de tous les pays et de tous les temps, qui ne changent pas. Il y a, dans toutes les ames bien nées, des impressions que rien ne peut détruire, et qu'on est toujours sûr de réveiller; ce sont, pour ainsi dire, des cordes toujours tendues, qui frémissent de siècle en siècle et de pays en pays : c'est celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainsi, dans l'ordre politique, l'orateur se pénètre des grands rapports du prince avec les sujets, et des sujets avec le prince ; qu'il sente avec énergie et les biens et les maux des nations ; que dans l'ordre moral, il s'enflamme sur les liens généraux de bienfaisance qui doivent unir tous les hommes, sur les devoirs sacrés des familles, sur les noms de fils, d'époux et de pères ; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation et des arts, et qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude et la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une ame sensible et forte, il ne craigne pas de s'y abandonner ; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors et les idées rétrécies d'un cercle, et les préjugés d'un moment, et les systèmes de l'indifférence ou de l'erreur ; alors

avec

sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux et prompt, il s'élancera avec rapidité, et par saillies, d'un objet à l'autre; semblable à ces animaux agiles, qui placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, et vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices : l'animal sage et tranquille, qui dans le vallon traîne ses pas et mesure lentement, mais sûrement, le terrain qui le porte, les observe de loin, et ne conçoit pas cette marche, qui pourtant est dans la nature comme la sienne; mais que l'auteur prenne garde : tout a ses défauts et ses dangers. Plus une telle éloquence est noble, quand elle est appliquée à de grands objets, et qu'elle naît d'un sentiment vrai et profond, plus un faux enthousiasme et une fausse chaleur sont ridicules aux yeux de tout homme sensé. Il en est des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre; si l'illusion ne gagne, le ridicule perce, et l'on rit. C'est ce qui arrive toutes les fois que le sentiment est faux; et il ne peut manquer de l'être, si on peint ce qu'on ne sent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par système, veulent paroître sensibles; (aujourd'hui surtout) il y a des hypocrites de sensibilité comme des hypocrites de vertu : tout les trahit; ils parlent avec glace de leur tendre amitié; ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde; eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage, qu'on ne devine pas, qu'on

n'imite point. O vains acteurs! vous tromperez tout au plus l'ame indifférente et glacée qui n'a pas le secret de cette langue; mais l'ame sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systèmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, et vos ames ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans le commerce de la vie. Que celui donc à qui la nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point, soit qu'en célébrant les grands hommes vous preniez pour modèle ou la gravité de Plutarque, ou la vigueur de Tacite, ou la sagesse piquante de Fontenelle, ou de temps en temps l'impétuosité et la grandeur de Bossuet, n'oubliez pas que votre but est d'être utile. Quoi! ne vous proposeriez-vous que de louer une froide cendre? qu'importe vos vains éloges pour les morts? C'est aux vivans qu'il faut parler; c'est dans leur ame qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur et de la gloire: ils veulent être aimables, faites-les grands; présentez-leur sans cesse l'image des héros et des hommes utiles; que cette idée les réveille. Osez mêler un ton mâle aux chansons de votre siècle; mais surtout ne vous abaissez point à d'indignes panégyriques: il est temps de respecter la vérité; il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte; poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime; il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir: il n'y a presque pas un livre où

il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monumens de génie, sont aussi des monumens de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit de la vérité! La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés; l'effroi la repousse de nos cœurs quand elle y veut descendre. O écrivains! qu'elle ait un asile dans vos ouvrages; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper; avant de louer un homme, interrogez sa vie; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur; si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Etes-vous destinés, par vos talens, à la renommée? songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus; montrez-là donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une foiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes, et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feroient, voilà sa fonction. Que chacune de ses paroles soit sacrée; que son silence même inspire le respect, et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimoit la gloire, mais plus

avide de renommée que juste, s'étonnoit de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectoit, ne parloit jamais de lui : il le manda. Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages se taisent-ils sur mes conquêtes? « Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivans le diront à ta postérité »; et il se retira.

ESSAI
SUR
LE CARACTÈRE, LES MŒURS
ET L'ESPRIT
DES FEMMES,
DANS LES DIFFÉRENS SIÈCLES.

Si l'on parcourt les pays et les siècles, on verra presque partout les femmes adorées et opprimées. L'homme qui jamais n'a manqué une occasion d'abuser de sa force en rendant hommage à la beauté, s'est partout prévalu de leur foiblesse. Il a été tout-à-la-fois leur tyran et leur esclave. La nature elle-même, en formant des êtres si sensibles et si doux, semble s'être bien plus occupée de leurs charmes que de leur bonheur. Sans cesse environnées de douleurs et de craintes, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent, altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies

cruelles attaquent leur beauté ; et quand elles échappent à ce fléau, le temps qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humilians de la pitié, ou de la voix si foible de la reconnoissance.

La société ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est couverte de sauvages ; et chez tous ces peuples les femmes sont très-malheureuses. L'homme sauvage, tout-à-la-fois féroce et indolent, actif par nécessité, mais porté par un goût invincible au repos, ne connoissant presque que le physique de l'amour, n'ayant aucune de ces idées morales, qui seules adoucissent l'empire de la force, accoutumé par ses mœurs à la regarder comme la seule loi de la nature, commande despotiquement à des êtres que la raison fit ses égaux, mais que la foiblesse lui assujettit. Les femmes sont chez les Indiens ce que les Ilotes étoient chez les Spartiates, un peuple vaincu, obligé de travailler pour les vainqueurs. Aussi a-t-on vu sur les rives de l'Orénoque des mères par pitié tuer leurs filles, et les étouffer en naissant. Elles regardoient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux, vous trouverez un autre genre de despotisme et d'empire : la clôture et la servitude domestique des femmes, autorisées par les mœurs, et consacrées par les lois. En Turquie, en Perse, au Mogol, au Japon et dans le vaste empire de la Chine, une moitié du genre humain est opprimée par l'autre. L'excès de l'oppression y naît de l'excès de l'amour

même. L'Asie entière est couverte de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes rassemblées n'ont des sens et une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment, et les rivalités, les haines, les fureurs sont de tous les jours. Là elles sont obligées de payer leur servitude même par l'amour le plus tendre, ou ce qui est plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant despotisme les soumet à des monstres qui n'étant d'aucun sexe, les déshonorent tous deux. Là enfin, leur éducation ne tend qu'à les avilir ; leurs vertus sont forcées ; leurs plaisirs même tristes et involontaires ; et après une existence de quelques années, leur vieillesse est longue et affreuse.

Dans les pays tempérés, où le climat donnant moins d'ardeur aux désirs, laisse plus de confiance dans les vertus, les femmes n'ont pas été privées de leur liberté ; mais la législation sévère les a mises partout dans la dépendance. Tantôt elles fureut condamnées à la retraite, et séparées des plaisirs comme des affaires ; tantôt une longue tutelle sembloit insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales ; asservies dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité, et la sensibilité à la haine ; dans les pays où elles sont les plus heureuses, gênées dans leurs désirs, gênées dans la disposition de leurs biens, privées de leur volonté même, dont la loi les dé-

pouille, esclaves de l'opinion qui les domine avec empire, et leur fait un crime de l'apparence même; environnées de toutes parts de juges qui sont en même-temps leurs séducteurs et leurs tyrans, et qui, après avoir préparé leurs fautes, les en punisseut par le déshonneur, ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons; tel est à-peu-près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme, à leur égard, selon les climats et les âges, est ou indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide et calme, qui est celle de l'orgueil; tantôt une oppression violente et terrible, qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne sont rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également, et l'indifférence et l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris et le malheur.

Chez le peuple même où elles exerçoient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute espèce de gloire. Un Grec célèbre (*a*) a dit que la femme la plus vertueuse étoit celle dont on parloit le moins. Ainsi, en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtoit la douceur de l'estime publique; et exigeant d'elles les vertus, leur faisoit un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avoit voulu défendre la cause de son sexe, elle auroit pu lui dire; « Quelle est votre injustice? Si nous avons droit aux vertus comme

(*a*) Thucidide.

vous,

vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'estime publique appartient à qui sait la mériter. Nos devoirs sont différens des vôtres ; mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur et le charme de la vie. Nous sommes épouses et mères ; c'est nous qui formons les liens et la douceur des familles. C'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage, qui tient peut-être à la force, et qui, à chaque instant, peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux, et nos larmes vous avertissent qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus foibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les lois par la contrainte, et la vertu par des combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand vous offrez votre sang à l'état, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils et nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, et nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi ! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées et d'inscriptions, pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms, et de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées ! Vous voulez que l'oubli et un éternel silence soient notre partage ? Ne soyez pas nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom soit prononcé quelque-

fois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnoissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres ; et ne nous privez pas de cette estime publique qui, après l'estime de soi-même, est la plus douce récompense de bien faire ».

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injustes. Dans quelques pays on a rendu des hommages publics aux femmes. Les arts leur ont élevé des monumens, l'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'écrivains s'est plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueroient peut-être par leur uniformité, je voudrois voir en général quelles sont les qualités et les diverses sortes de mérite dont les femmes sont susceptibles, jusqu'où le gouvernement, les circonstances et les lois peuvent les élever ; et les rapports secrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différens siècles, et comment l'esprit de leur temps ou de leur nation a influé sur leur caractère. Ce sera, pour ainsi dire, l'histoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte et calomnie tour-à-tour, et quelquefois sans la connoître ; car il en est des femmes comme des souverains à qui on dit rarement la vérité, et qu'on apprécie bien plus par intérêt ou par humeur, que par justice. Cet ouvrage ne sera ni un panégyrique, ni une satyre, mais un recueil d'observations et de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles sont, et ce qu'elles pourroient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panégyriste et le juge de tant d'hommes célèbres, un ouvrage intitulé : *les Actions vertueuses des femmes*. Il est adressé à une d'elles, nommé *Cléa*, que l'on connoît peu, mais sa liaison seule avec le philosophe de Chéronée, l'a fait mettre par quelques écrivains au rang des femmes philosophes. Il blâme à la tête de cet ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des justes éloges qui leur sont dus. « On pour» roit, dit-il, faire le parallèle d'Anacréon et » de Sapho, de Sémiramis et de Sésostris, de » Tanaquil et de Servius, de Brutus et de Por» cie. Les talens et les vertus sont modifiés par » les circonstances et les personnes, mais le » fond est le même ; il n'y a, pour ainsi dire, » que la surface et la couleur de différentes. » Il parle ensuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations, qui ont donné des exemples de courage, et d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes, qui avant un combat où il s'agissoit de la destruction de leur ville, consentent à s'ensevelir dans les flammes, si la bataille est perdue, et couronnent de fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le conseil ; d'autres qui, dans une ville assiégée, font rougir les hommes d'une capitulation indigne ; d'autres qui dans une bataille, voyant fuir leurs fils et leurs époux, courent au-devant d'eux, leur ferment le passage, et les forcent de retourner à la victoire ou à la mort ; d'autres qui dans un siége volent au rempart, défendent leur ville, et repoussent une armée ; plusieurs qui résistent à des tyrans et les bravent, et qui au

moment où le tyran n'est plus, courent en dansant au-devant des conjurés, et les couronnent de leurs propres mains; plusieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie; quelques-unes qui s'exposent à la mort, et se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers; Camma qui à l'autel s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari, et se tournant vers lui: *Je n'ai vécu*, dit-elle, *que pour venger mon époux: il l'est! Toi, maintenant, au lieu d'un lit nuptial, ordonne qu'on te prépare un tombeau*; enfin, des femmes de la Gaule qui, dans une guerre civile, se jettent entre les deux armées, séparent et réconcilient les combattans, et par-là méritent l'honneur d'être admises depuis aux délibérations publiques, et quelquefois d'être prises pour arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuses et altières, par lesquelles il semble que les femmes se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes, Plutarque en joint de plus douces, et qui tiennent de plus près au charme comme au mérite naturel de leur sexe. Il loue les femmes d'une île de l'Archipel, où, en sept cents ans, dit-il, on ne peut citer un exemple, ni d'une foiblesse dans une jeune personne, ni d'adultère dans une femme: et les jeunes Milésiennes, dont il cite un trait qui mérite l'attention d'un philosophe. Elles se donnoient la mort en foule, sans doute dans cet âge où la nature faisant naître des désirs inquiets et vagues, ébranle fortement l'imagination, et où l'ame étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mé-

lancolie au calme et aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvoit arrêter les suicides. On fit une loi qui condamnoit la première qui se tueroit, à être portée nue et exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'osa braver la honte après la mort même ; et les suicides cessèrent (*a*).

Outre cet ouvrage de Plutarque, nous en avons un autre en l'honneur des femmes Spartiates, où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage et la force. C'est là qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connoissons ; la nature immolée à la patrie ; l'honneur mis avant la tendresse ; le nom de citoyenne préféré au nom de mère ; des larmes de joie sur le corps d'un fils percé de coups ; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté ; des ordres de mourir envoyés à un fils soupçonné d'un crime ; la douleur et la plainte regardées, ou comme

---

(*a*) Plutarque, dans le même livre, cite encore un trait d'une femme, qui même aujourd'hui pourroit servir d'excellente leçon d'économie politique. Un roi qui croyoit que l'or étoit les richesses, épuisoit les habitans de son pays au travail des mines. Tout périssoit. Les habitans ont recours à la reine. Elle fait faire en secret, par des orfévres, des pains d'or, des viandes et des fruits d'or ; et au retour d'un voyage, les fait servir au prince. Cette vue le réjouit d'abord. Bientôt il sent la faim, et demande à manger. Nous n'avons que de l'or, dit-elle ; vos terres sont en friche, elles ne rapportent rien ; on vous sert ce que vous aimez, et la seule chose qui nous reste. Le roi l'entendit, et se corrigea. Ce trait peu connu mériteroit d'être embelli par l'écrivain ingénieux et piquant, qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes princes.

une foiblesse, ou comme un outrage; l'intrépidité jusques dans la servitude, et l'exemple d'une d'entr'elles, qui, prisonnière et vendue comme esclave, interrogée : *Que sais tu? Etre libre*, répondit-elle; et à qui son maître ayant commandé une chose injurieuse : *Tu ne me méritois pas ;* et elle se laissa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce qui est; ceux qui surtout ignorent ce que peut sur les ames une législation conçue dans une seule tête, et combinée dans toutes ses branches, ne pourront concevoir tant de force dans un sexe, qui paroît bien plus destiné à être sensible que courageux. Mais tel étoit le pouvoir des institutions et des temps. Chez les Grecs, presque tous républicains, les mœurs des femmes devoient être fortes et austères. La retraite où elles passoient leur vie, fortifioit leur âme. La pauvreté publique retranchoit des moyens de corruption. L'honneur général élevoit leur sensibilité. Elles avoient l'orgueil de ne pas vouloir rester au-dessous de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris; et ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevoient jusqu'à eux. D'ailleurs, dans ces premiers temps, époque de la formation des états et de la civilisation des hommes, les dangers pour les deux sexes étoient communs. Des républiques ou des royaumes composés d'une ville, étoient sans cesse, ou menacés, ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mêlanges d'intérêts, étoient plus ardentes, et savoient moins pardonner. Les guerres, qui parmi nous ne sont plus que des guerres de rois, étoient alors des guerres de peuples. On se com-

battoit pour se détruire. La victoire condamnoit les femmes. La servitude établie par la conquête, étoit un asile contre la mort, jamais contre la honte. Dans l'intérieur, l'incertitude des lois, et les chocs de la liberté, ouvroient la porte à des tyrans. Le droit de commander étoit alors le droit d'abuser de tout. Le citoyen ne savoit plus ce qu'il avoit, ni à craindre, ni à espérer, ni à souffrir. De-là les résistances et les complots; de-là les trames secrètes, et les femmes admises à la vengeance, parce que les maux s'étendoient jusqu'à elles, et que souvent elles avoient à perdre plus que la vie. Alors les deux sexes se montoient au même ton; et le courage étoit extrême, parce que la crainte l'étoit.

Dans les mêmes temps, et par le même mouvement, il y avoit en Europe comme en Asie, des invasions, des voyages de peuples, des émigrations les armes a la main; et les compagnes de ces peuples errans partageoient à-la-fois le péril et l'audace. Il devoit donc y avoir dans toutes ces époques une habitude de courage chez les femmes; et comme l'honneur de leur sexe tient à une fierté naturelle; que c'est presque toujours la mollesse qui prépare la séduction; que l'habitude de vaincre des périls, donne celle de se vaincre soi-même; que la vie de ces femmes étoit toujours, ou orageuse, ou retirée, et qu'elles ne pouvoient connoître ce loisir inquiet des sociétés, où l'imagination va sans cesse au-devant des désirs, et où l'ame se corrompt à-la-fois par tous les sens, elles devoient joindre à leur courage une fierté

délicate sur l'honneur ; et telles sont en effet les deux qualités que leur assigne Plutarque, en louant les femmes grecques ou barbares de ces temps reculés.

Cependant comme alors même il y a eu différentes époques, il ne faut pas croire que partout les mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paroît en général que dans les îles de la Grèce, les mœurs étoient plus pures que dans le continent. Les insulaires plus séparés, devoient garder plus aisément leurs lois et leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacédémone devoit être plus austère que le séjour riant d'Athènes. Thèbes, où il n'y avoit qu'une simplicité grossière au lieu de luxe, ne devoit pas ressembler à Corinthe, qui par sa situation et son commerce appeloit des deux mers les richesses et les vices. Enfin, à mesure que les institutions se corrompirent, l'esprit général des femmes dut se perdre ; mais, ce qui est assez remarquable, dans les temps même les plus beaux de la Grèce, les courtisanes y jouèrent un très-grand rôle, et surtout dans Athènes. Par quelles circonstances cet ordre de femmes qui avilit à-la-fois son sexe et le nôtre, dans un pays où les femmes avoient des mœurs, parvint-il à la considération, et quelquefois à la plus grande célébrité ? On en peut, ce me semble, donner plusieurs raisons.

D'abord, les courtisanes étoient jusqu'à un certain point mêlées à la religion. La déesse de la beauté, qui avoit des autels, sembloit protéger leur état, qui étoit pour elle une espèce de culte. Elles invoquoient Vénus dans les dangers;

et

et après les batailles, on croyoit, ou l'on faisoit semblant de croire que Miltiade et Thémistocle avoient été de grands hommes, parce que les Laïs et les Glycère avoient chanté des hymnes à leur déesse.

Les courtisanes tenoient encore à la religion par les arts ; elles offroient des modèles pour former des Vénus qui étoient ensuite adorées dans les temples (*a*).

Elles tenoient, comme on voit, aux statuaires et aux peintres, dont elles embellissoient les ouvrages.

La plupart étoient musiciennes, et cet art plus puissant dans la Grèce, qu'il ne l'a été partout ailleurs, étoit pour elles un charme de plus.

On sait combien ce peuple étoit enthousiaste de la beauté. L'imagination sensible des Grecs adoroit la beauté dans les temples, l'admiroit dans les chefs-d'œuvres des arts, la contemploit dans les exercices et dans les jeux, cherchoit à la perfectionner dans les mariages, et lui proposoit des prix dans des fêtes publiques ; mais dans les femmes honnêtes, la beauté solitaire étoit le plus souvent obscure et retirée : celle des courtisanes s'offrant partout, attiroit partout des hommages.

La société seule peut développer les charmes

(*a*) Phriné servit de modèle à Praxitèle, pour sa Vénus de Gnide : et pendant les fêtes de Neptune, auprès d'Eleusis, Apelle ayant vu cette même courtisane sur le rivage de la mer, sans autre voile que ses cheveux épars et flottans, fut tellement ébloui de sa beauté, qu'il en prit l'idée de sa Vénus sortant des eaux.

de l'esprit; et les autres femmes en étoient exclues. Les courtisanes vivant publiquement dans Athènes, où sans cesse elles entendoient parler de philosophie, de politique et de vers, prenoient peu-à-peu tous ces goûts. Leur esprit devoit donc être plus orné et leur conversation plus brillante; alors leurs maisons devenoient des écoles d'agrément; des poëtes venoient y puiser des connoissances légères de ridicule et de grâce; et les philosophes, des idées qui souvent leur eussent échappé à eux-mêmes. Socrate et Périclès se rencontroient chez Aspasie, comme Saint-Evremont et Condé chez Ninon: on acquéroit chez elles de la finesse et du goût; on leur rendoit en échange de la réputation.

La Grèce étoit gouvernée par les hommes éloquens; et les courtisanes célèbres ayant du pouvoir sur les orateurs, devoient avoir de l'influence sur les affaires. Il n'y avoit pas jusqu'à ce Démosthène, si terrible aux tyrans, qui ne fût subjugué, et l'on disoit de lui: *Ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour.* Cette influence augmentoit leur considération, et avec leur esprit développoit leur talent de plaire.

Enfin les lois et les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettoient un grand prix à la sainteté des mariages; mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts et des plaisirs étoient en contradiction avec les lois. Les courtisanes venoient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltoit pas; le

vice intérieur, et qui troubloit la paix des maisons, étoit un crime. Par une bizarrerie étrange et peut-être unique, les hommes étoient corrompus, et les mœurs domestiques, austères. Il semble que les courtisanes n'étoient point regardées comme de leur sexe; et par une convention à laquelle les lois et les mœurs se plioient, tandis qu'on n'estimoit les autres femmes que par les vertus, on n'estimoit celles-là que par les agrémens.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grèce. Sans cela, on auroit peine à concevoir comment six ou sept écrivains ont tous consacré leur plume à célébrer les courtisanes d'Athènes (*a*) : comment trois peintres fameux avoient uniquement voué leur pinceau à les représenter sur la toile; comment plusieurs poëtes grecs les ont célébrées dans leurs comédies et leurs vers. On auroit peine à croire que les plus grands hommes briguassent à l'envi leur société; qu'Aspasie fît décider de la guerre et de la paix; que Phriné eût une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux rois; et qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athènes, disoit un écrivain grec (*b*), voyant sur les bords du chemin ce mausolée qui attire de loin ses regards, s'imagine que c'est le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelqu'autre grand homme qui a servi la

(*a*) Voyez Athénée.
(*b*) Dicœarque

patrie : il approche, il s'informe, et il apprend que c'est une courtisane d'Athènes qui est ensevelie avec tant de pompe; et dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mausolée : « Ainsi, lui dit-il, ainsi après sa mort est honorée une courtisane; et de tous ceux qui sont morts en Asie en combattant pour toi et pour le salut de la Grèce, il n'y en a aucun qui ait un tombeau, et dont on ait même pensé à honorer la cendre ». Tels étoient les hommages que cette nation enthousiaste, voluptueuse et sensible rendoit à la beauté. Se conduisant par son imagination plus que par des mœurs, et ayant des lois plutôt que des principes, elle exiloit ses grands hommes, honoroit ses courtisanes, faisoit périr Socrate, se laissoit gouverner par Aspasie, veilloit à la sainteté des mariages, et plaçoit Phriné dans les temples.

Chez les Romains, peuple austère et grave, qui, pendant cinq cents ans, ignora les plaisirs et les arts, et qui, au milieu des charrues et des camps, étoit occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-temps austères et graves comme eux, et sans aucun mélange de corruption ni de foiblesse. Les temps où les femmes romaines parurent en public, forment une époque dans l'histoire. Renfermées dans leurs maisons, là, dans leur vertu simple et grossière, donnant tout à la nature, et rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne savoir être qu'épouses et mères, chastes sans se douter qu'on pût ne pas l'être, sensibles sans jamais avoir appris à dé-

finir ce mot, occupées de devoirs, et ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, elles passoient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de laboureurs ou de soldats, et bien avant dans la nuit, manioient tour-à-tour pour leurs époux l'aiguille et le fuseau. On sait qu'aucun Romain n'étoit vêtu que des habits filés par sa femme ou par sa fille; et Auguste, maître du monde, donna encore l'exemple de cette simplicité antique. Pendant cette époque, les femmes romaines furent respectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs le revoyoient avec transport, au retour des batailles; ils leur portoient la dépouille des ennemis, et s'honoroient à leurs yeux des blessures qu'ils avoient reçues pour l'état et pour elles; souvent ils venoient de commander à des rois, et dans leurs maisons ils faisoient gloire d'obéir. En vain les lois sévères leur donnoient droit de vie et de mort; plus puissantes que les lois, les femmes commandoient à leurs juges: la loi prévenant des besoins qui n'existent que chez des peuples corrompus, permettoit le divorce; le divorce autorisé par la loi, étoit proscrit par les mœurs. Tel étoit l'empire de la beauté, avant que le mélange des sexes les corrompît tous deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paroît que tout fut employé dans Rome pour prolonger cette heureuse époque chez les femmes (*a*).

(*a*) Une tutelle austère, et dont elles ne sortoient jamais, la censure des magistrats, des tribunaux do-

On ne voit point que les Romaines eussent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes grecques ou barbares. Elles tenoient de plus près à la nature, ou l'exagéroient moins. Leur première qualité fut la décence. On connoît le trait de Caton le censeur, qui raya un Romain de la liste du sénat, pour avoir donné un baiser à sa femme, en présence de sa fille. A ces mœurs austères, les femmes romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occasions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil; au temps de Coriolan, elles sauvèrent Rome. Ce grand homme irrité ayant bravé le sénat et les prêtres, et insensible à l'orgueil même de pardonner, ne put résister au pouvoir des femmes qui l'imploroient. Le sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder partout le pas, fit élever un autel sur le lieu où la mère avoit fléchi son fils et la femme son époux, et permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coiffure. Il faut convenir que nos modes françoises n'ont pas une origine tout-à-fait si noble. Au temps de Brennus, elles sauvèrent Rome une seconde fois, en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette

---

mestiques, des lois pour prévenir leur luxe par le réglement des dots, des lois somptuaires pour leurs ornemens, des temples élevés à la pudeur, des temples à une déesse qui présidoit à la paix des mariages et à la reconciliation des époux, des décrets honorables pour les services rendus par les femmes à l'état; tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes et à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.

époque, le sénat leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune, comme les magistrats et les guerriers. Après la bataille de Cannes, temps où Rome n'avoit plus d'autres trésors que les vertus de ses citoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierreries et leurs richesses. Un nouveau décret récompensa leur zèle.

Valère-Maxime, qui vécut sous Tibère, et dont nous avons un ouvrage, monument de grandes vertus bien plus que de goût, a loué en plusieurs endroits les dames romaines; mais ce sont moins des éloges que des traits détachés où cependant il se permet quelquefois le tour et les mouvemens d'un orateur. On se doute bien que la fameuse Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, n'y est point oubliée; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de son mari, teinte de sang; ni cette jeune Romaine qui, dans la prison nourrit, sa mère de lait; ni plusieurs femmes illustres, qui, au temps des proscriptions, exposèrent leur vie pour sauver leurs époux. Cet écrivain, en célébrant les vertus, cite aussi les talens. Il nous apprend qu'au second triumvirat, les trois assassins maîtres de Rome, avides d'or, après avoir répandu le sang et ayant apparemment épuisé toutes les formules de brigandage et toutes les manières de piller, s'avisèrent de taxer les femmes; ils leur imposèrent par tête une très-forte contribution; les femmes cherchèrent un orateur pour les défendre, et n'en purent trouver: personne n'est tenté d'avoir raison contre ceux qui proscrivent. La fille du célèbre Hor-

tensius se présenta seule; elle fit revivre les talens de son père, et défendit avec intrépidité la cause des femmes et la sienne; les tyrans rougirent, et révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe, et une femme eut la gloire d'avoir donné, dans le même jour, un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, et une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talens dans les femmes se trouve à Rome dans le temps où la société devoit être beaucoup plus perfectionnée par l'éloquence, par le luxe, par l'usage et l'abus des arts et des richesses. Alors la retraite des femmes dut être moins austère; leur esprit plus actif fut plus exercé; leur ame eut de nouveaux besoins: l'idée de la réputation naquit pour elles; leur loisir augmenta par la distinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, et que les femmes opulentes laissoient, pour ainsi dire, au peuple: il y en eut de nobles et qui étoient bientôt remplis. Pendant six cents ans, les vertus avoient suffi pour plaire: alors il fallut encore l'esprit. On voulut joindre l'éclat à l'estime, jusqu'à ce qu'on apprît à se passer de l'estime même; car, dans tout pays, à mesure que l'amour des vertus diminue, le prix des talens augmente.

Cette dernière révolution se fit sous les empereurs, et mille causes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, et à Rome l'excès des ames fortes, impétueuses dans le mal comme dans le

le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des spectacles mit à la mode une licence profonde et vile. Les femmes se disputèrent à prix d'or un histrion ; elles attachèrent leur cœur et leurs yeux avides sur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers aux descendans des Scipions et des Emiles ; la débauche redouta la fécondité ; on apprit à tromper la nature : l'art affreux des avortemens se perfectionna. Les passions, tous les jours renaissantes, purent s'assouvir tous les jours ; et les femmes, lasses de tout, dégoûtées de tout, multiplièrent dans Rome les monstres de l'Asie, et firent mutiler leurs esclaves, pour satisfaire les nouveaux caprices d'une imagination usée par ses plaisirs même. Alors les vices furent plus puissans que les lois. On ne s'occupa plus de conserver les mœurs, mais de punir les crimes ; et quelquefois leur nature et leur nombre, effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainsi dire, que la loi se couvrît d'un voile, parce qu'il y auroit eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupables (*a*). On se doute bien que dans ce siècle on loua bien plus souvent dans les femmes le rang que la vertu et les talens ou les grâces, que les mœurs.

Au temps de la naissance de l'empire, il y

(*a*) Quand Septime-Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusation d'adultère inscrites sur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ses projets de réforme.

eut plusieurs éloges de femmes prononcés sur la tribune romaine ; l'éloge de Junie, sœur de Brutus et femme de Cassius ; l'éloge de l'impératrice Livie, mère de Tibère ; celui d'Octavie par Auguste, et celui de Poppée par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore austère et républicaine ; le second dut marquer le passage des mœurs des femmes dans une république, à leurs mœurs dans une cour et sous un prince. Livie tenoit à la première époque par un reste de simplicité, et pour me servir des expressions de Tacite, par la sainteté de sa maison ; elle tenoit à la seconde par une ambition sourde, par le désir du crédit, par un artifice raisonné, par l'art d'employer adroitement la séduction de son sexe ; enfin, par l'intrigue et le manége appliqués tour-à-tour à des choses grandes ou petites ; le troisième, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéressante par le malheur, et mêlée à de grands événemens, dont elle fut plutôt la victime que la cause (*a*). Mais l'éloge de Poppée, prononcé par un empereur, et applaudi par les Romains, marqua, pour ainsi dire, le dernier terme de la corruption (*b*). Il y a apparence que toutes les femmes qui tenoient à la maison impériale, ou qui y entroient, étoient louées de même après leur mort. Plusieurs d'entre elles sur le trône, joignirent le scandale aux plaisirs ; mais l'apothéose réparoit tout. La religion étoit moins

(*a*) Octavie, sœur d'Auguste, femme d'Antoine, et rivale si vertueuse et si tendre de Cléopâtre.

(*b*) Tacite, ann. 16, 6.

sévère que les mœurs; on faisoit plus aisément une déesse qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes ; mais les vertus se remarquoient. La plupart durent leur naissance au stoïcisme qui, sous les premiers empereurs, se répandit à Rome. On sait que le stoïcisme est pour les mœurs, ce que l'austérité républicaine est pour le gouvernement. Il fit renaître dans quelques maisons les mœurs antiques, mais avec cette différence, qu'autrefois dans Rome la vertu contractée presque en naissant, étoit comme une habitude de l'enfance, et l'ouvrage heureux de l'exemple comme des lois ; mais dans l'Empire, il falloit pour avoir des mœurs, une morale forte et des vertus raisonnées. C'étoit encore peu d'avoir des principes ; la raison froide n'eût pas résisté long-temps : il falloit un certain enthousiasme qui donnât de l'énergie à l'ame et la soutînt ; qui se proposât une grandeur au-dessus de l'homme, pour parvenir jusqu'où l'homme peut aller ; qui méprisât tous les plaisirs, pour mieux dédaigner les vices ; qui bravât les douleurs, pour mieux s'aguerrir contre la foiblesse ; qui enfin, dans des lieux où le crime étoit tout puissant par l'autorité et par l'exemple, rendît l'homme indépendant de tout, hors du devoir ; et l'élevant au-dessus de ce vil univers qui l'entouroit, le fît lui-même son censeur, son maître, son admirateur et son juge. Dans cette époque, le stoïcisme étoit donc nécessaire à Rome comme un puissant contre-poids à une force terrible ; et en effet, il offrit chez les Romains

le plus grand des contrastes, l'excès du courage à côté de l'excès de la bassesse, et la plus rigide austérité à côté de la plus déshonorante licence. Il est à remarquer que jamais le stoïcisme ne produisit de si grands effets dans la Grèce que dans Rome ; c'est que peut-être, comme il y a quelque chose d'exagéré, il lui faut des circonstances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands besoins et de grands maux. Le stoïcisme ressembloit à ces forces qui s'augmentent à proportion des résistances.

Plusieurs Romains célèbres, nourris dans cette secte, déployèrent les vertus qu'elle inspiroit : et les femmes, plus susceptibles d'habitude que de principes, et presque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères. Porcie avoit donné l'exemple. Fille de Caton et femme de Brutus, elle s'étoit, pour ainsi dire, montée à la hauteur de leurs ames. Dans la conspiration contre César, elle se montra digne d'être associée au secret de l'état. Après la bataille de Philippe, elle ne put survivre, ni à la liberté, ni à Brutus, et mourut avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut suivi par cette Aria, qui, voyant son époux chancelant, et qui hésitoit à mourir, pour l'encourager se perça le sein, et lui remit le poignard ; par sa fille, épouse de Thraséas, et la fille de Thraséas, épouse d'Helvidius Priscus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes ; par Pauline, femme de Sénèque, qui se vit ouvrir les veines

avec lui; et forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestoit qu'une partie de son sang avoit coulé avec le sang de son époux; et dans un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altière et sensible, qui, jeune encore, s'ensevelit dans la retraite, et sans laisser jamais, ni fléchir sa hauteur sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle; aussi implacable envers son tyran, que fidelle à son époux, passa sa vie à pleurer l'un, et à détester l'autre; et cette Eponine, si célèbre, que Vespasien auroit dû admirer, et qu'il fit si lâchement mourir. Presque toutes ces femmes, exposées à la haine des tyrans, n'obtinrent point l'honneur des éloges publics; mais ce qui vaut mieux, elles furent louées par Tacite. Deux lignes de Tacite sont fort au-dessus de tous les panégyriques d'usage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célèbres de l'Empire; mais Oppien, Hérodien, Philostrate et Dion, en citent une d'un caractère, comme d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me soit permis de m'y arrêter. C'étoit l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Née en Syrie, et fille d'un prêtre du Soleil, on lui prédit qu'elle monteroit au rang de souveraine. Son caractère justifia la prédiction. Sur le trône, elle aima ou parut aimer passionnément les lettres. Soit goût, soit désir de s'instruire, soit désir de célébrité, soit peut-être tout cela ensemble, elle passoit sa vie avec les philosophes. Son rang d'impératrice n'eût peut-être pas suffi pour subjuguer ces

ames fières ; mais elle y joignit de plus le mérite de l'esprit et de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art, et qui, observant les goûts et les foiblesses, gouverne les grandes ames par de petits moyens. On dit qu'elle étoit philosophe : sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimoit point, estimoit son génie, et la consultoit en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, impératrice et homme d'état, occupée tout-à-la-fois des sciences et des affaires, et y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, et des philosophes pour courtisans, au milieu d'une société où elle régnoit et où elle s'instruisoit, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite, elle ne joignit pas ceux de son sexe, on l'admira, on la blâma : elle obtint de son vivant plus d'éloges que de respects, et chez la postérité plus de renommée que d'estime.

Après elle, on trouve Julie Mammée, qui étoit de la même famille, et qui fut aussi impératrice, ou du moins mère d'un empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, et surtout d'avoir élevé, pour le trône, son fils, le jeune Alexandre Sévère, à-peu-près comme Fénélon éleva depuis le duc de Bourgogne. Elle le rendit à-la-fois vertueux et sensible.

Enfin, en suivant le cours de l'histoire, se présente cette fameuse Zénobie, digne d'avoir

eu Longin pour maître, princesse qui sut écrire comme elle sut vaincre, qui fut ensuite malheureuse avec dignité, qui se consola de la perte d'un trône, par les douceurs de la retraite, et des plaisirs de la grandeur par ceux de l'esprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des écrivains de leur siècle, et ont servi depuis à grossir les catalogues de tous les panégyristes des femmes célèbres (*a*).

(*a*) Il ne nous reste aujourd'hui de ces temps-là que deux éloges d'impératrice. L'un est le panégyrique d'Eusébie, épouse de Constance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien. Elle le fit élever au rang de César; et par ce charme secret que l'esprit et la beauté ont sur les tyrans même, elle le sauva plusieurs fois des fureurs politiques d'un prince toujours près d'être assassin, dès qu'il craignoit. Julien, qui lui devoit la vie et l'empire, composa son panégyrique. Il faut convenir que la reconnoissance ne le rendit pas éloquent.

L'autre est de Lucien. Il est en dialogue et en forme de portrait. On ne sait précisément à qui il est adressé; mais les commentateurs qui sont presque toujours dans la confidence de ces sortes de secrets, ne manquent pas d'assurer que c'est l'éloge d'une impératrice. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cet éloge est l'original des quarante à cinquante mille portraits d'héroïnes ou de princesses qui depuis quatre cents ans on été faits en France, en Italie, ou en Espagne, par tous les orateurs, historiens, poëtes ou romanciers, et où il est d'usage et de règle que la même femme ait toutes les perfections possibles. J'ajouterai que c'est la première trace qu'on trouve chez les anciens, de cet esprit de galanterie, si à la mode parmi nous, et qui consiste à dire aux femmes avec un esprit léger et une ame de glace, tout ce qu'on ne croit pas, et tout ce qu'on voudroit leur faire croire. Ce ton, qui est né de l'im-

Nous venons de voir qu'au temps où le gouvernement de Rome changea, il étoit survenu un changement dans les mœurs ; mais environ vers le troisième siècle, il se fit une révolution nouvelle, et qui porta un grand caractère.

Jusqu'alors les mœurs des femmes n'avoient été fondées que sur la morale, et ne tenoient point du tout aux idées religieuses. En quelques pays on avoit lié les mœurs à la politique ; mais selon les différens plans de législation, les lois traçoient différentes lignes où commençoit et finissoit la vertu des femmes. Les danses des jeunes Lacédémoniennes sont connues ; et, selon l'expression de Montesquieu, Licurgue avoit ôté la pudeur à la chasteté même. A Rome, on avoit vu des femmes danser publiquement sur un théâtre, sans que la décence publique mît aucune espèce de voile entr'elles et les regards d'un peuple ; et si Caton vint au spectacle pour en sortir, les magistrats et les pontifes y assistèrent. Les arts, qui partout imitoient la nature sans la voiler, aidoient encore à séduire l'imagination par les yeux. La philosohie n'avoit point de principe fixe sur les femmes. Tantôt elle combattoit en elles, et vouloit leur ôter ce sentiment si doux qui fait la défense, comme le charme de leur sexe (*a*) ;

---

puissance d'être sensible, et du désir de le paroître, et qui joint l'exagération à la fausseté, a dû naître chez Lucien de la corruption des mœurs de l'empire, de la légéreté naturelle aux Grecs de son temps, et de son propre caractère. L'esprit peut décrire, mais il n'y a que l'ame qui sache louer.

(*a*) Ecole des Cyniques, qui regardoient la pudeur

tantôt

tantôt elle vouloit que l'union la plus tendre, qui suppose toujours un contrat des cœurs qui se donnent, ne fût que le lien d'un instant, détruit par l'instant qui devoit suivre (*a*). La religion même n'étoit qu'une espèce de police sacrée, qui avoit plutôt des cérémonies que des préceptes. On honoroit les dieux, comme on honore parmi nous les hommes puissans; c'est-à-dire, qu'on leur offroit de l'encens, et qu'on attendoit en échange des secours. Ils étoient protecteurs et non législateurs : le christianisme naissant sur la terre, fut une législation; il imposa les lois les plus sévères aux femmes et aux mœurs. Il resserra les nœuds des mariages; d'un lien politique, il fit un lien sacré, et mit les contrats des époux entre le tribunal et l'autel, sous la garde de la divinité. Il ne se borna point à défendre les actions; il étendit son empire jusque sur la pensée; partout il posa des barrières au-devant des sens; il proscrivit jusqu'aux objets inanimés qui pouvoient être complices d'une séduction ou d'un désir. Enfin, troublant le crime jusque dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, et condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs foiblesses. La législation des Romains et des Grecs rapportoit tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle et sacrée, n'inspirant que du

---

comme une convention, et se faisoient un devoir de s'en affranchir.

(*b*) Système de la communauté des femmes dans un état.

mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci ; de-là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'ame, et je ne sais quoi de surnaturel et de sublime qui se mêla à tout ; de-là le vœu de continence et le célibat consacré ; alors la vie fut un combat. La sainteté des mœurs étendit un voile sur la société et la nature. La beauté craignit de plaire ; la force se redouta elle-même ; tout apprit à se vaincre ; et l'austérité de l'ame augmenta tous les jours par les sacrifices des sens.

Il est aisé de voir la prodigieuse révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, presque toutes d'une imagination vive et d'une ame ardente, se livrèrent à des vertus qui les flattoient d'autant plus, qu'elles étoient pénibles. Il est presque égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre. L'ame est heureuse par ses efforts ; et pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnoit aux chrétiens de s'aimer et de se soulager comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié, cette sensibilité que lui a donnée la nature, et dont la religion lui faisoit craindre, ou l'usage ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût ; et les larmes de la beauté, couler dans les àsiles de la misère, pour consoler les malheureux. En même-temps,

les persécutions faisoient naître les périls. Pour conserver sa foi, il falloit souvent supporter les fers, l'exil et la mort. Le courage devint donc nécessaire. Il y a un courage froid, qui, né de la raison, est intrépide et calme ; c'est celui de la philosophie et des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui est ardent et qui se précipite ; tel est le plus souvent le courage religieux. Celui des femmes chrétiennes fut fondé sur de plus grands motifs. On les vit, s'élevant au-dessus d'elles-mêmes, courir aux flammes et aux bûchers, et offrir aux tourmens leurs corps foibles et délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits ; tous ceux dont les femmes furent l'obet, devinrent austères et purs comme elles. Presque tous les docteurs de ces temps, mis à-la-fois par l'église au rang des orateurs et des saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes ; mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence, comme avec plus de zèle, est ce saint Jérôme, qui, né avec une ame de feu, passa quatre-vingts ans à écrire, à se combattre et à se vaincre ; dont les mœurs furent probablement plus austères que les penchans ; qui dans Rome eut pour disciples un grand nombre de femmes illustres ; qui, entouré de la beauté, échappa aux foiblesses, sans pouvoir échapper à la calomnie ; et qui, fuyant enfin le monde, les femmes et lui-même, se retira dans la Palestine, où tout ce qu'il avoit quitté le poursuivoit encore, tourmenté sous la haire, et dans le calme des déserts entendant retentir à ses oreilles le tu-

multe de Rome. Tel fut, dans le quatrième siècle, le plus éloquent panégyriste des femmes chrétiennes. Cet écrivain ardent et sacré, et d'un génie impétueux et sombre, adoucit, en mille endroits, son style, pour louer les Marcelle, les Pauline, les Eustochium, et un grand nombre d'autres femmes romaines, qui, au Capitole, avoient embrassé l'austérité chrétienne, et apprenoient, dans Rome, la langue des Hébreux pour entendre et connoître les livres de Moyse.

A la chute de l'empire, et quand cette foule de barbares, qui l'inondèrent, se divisèrent ou s'unirent pour partager ses débris, le christianisme, pour adoucir des mœurs sauvages, passa des vaincus aux vainqueurs, et fut presque partout porté par des femmes. On a remarqué que les femmes, de tout temps, ont eu, plus que les hommes, ce zèle ardent de religion qui cherche à convertir; soit que par leur foiblesse même elles tiennent davantage à des opinions sacrées qui, pour l'ame, sont un appui de plus; soit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement sur des objets qui sont hors de la nature, et quelquefois hors des bornes ordinaires de la raison; soit que la persuasion religieuse chez les hommes soit plus liée à la réflexion, et chez les femmes au sentiment: et l'un, comme on sait, a bien plus d'activité que l'autre; soit qu'elles regardent la religion, qui égale tout, comme une défense pour elles, et un contre-poids à la foiblesse contre la force; soit peut-ête enfin que leur désir naturel de subjuguer s'é-

tende à tout, et que, pour se rendre compte de leur pouvoir, elles soient jalouses d'exercer leur ascendant sur ce qu'il y a même de plus libre, sur les opinions et sur les ames. Quoiqu'il en soit, ce furent des femmes qui, faisant servir à leur religion, les charmes de leur sexe, placées sur des trônes, et attirant au christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et pendant quelque temps la Perse reçurent l'évangile. Ainsi la Lombardie et l'Espagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces siècles, le zèle religieux des femmes influa sur une partie du monde. Je ne rapporterai point ici les noms de ces princesses, inscrits dans des annales barbares, et répétés depuis par un grand nombre de panégyristes. Il me suffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les distingua, et sur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur siècle et chez la postérité.

Arrêtons-nous un moment sur cette époque de l'invasion des barbares, et voyons les changemens qui en résultèrent pour les mœurs : jamais peut-être il n'y eut de révolution plus singulière. Ce furent des sauvages qui portèrent, avec les embrâsemens et les ruines, l'esprit de galanterie qui règne encore aujourd'hui en Europe : et le système qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme souveraines, système qui a eu tant

d'influence, nous est venu des bords de la mer Baltique, et des forêts du nord (*a*).

On voit en général, par l'histoire, que tous les peuples septentrionaux avoient le plus grand respect pour les femmes. Partagés entre la chasse et la guerre, ils ne daignoient adoucir leur férocité que pour l'amour : leurs forêts furent le berceau de la chevalerie ; les femmes y étoient le prix de la valeur. Un guerrier, pour se rendre digne de sa maîtresse, alloit chercher au loin la gloire et les combats : les rivalités produisoient des défis. Les combats singuliers ordonnés par l'amour, ensanglantoient souvent les forêts et les bords des lacs ; et le droit de l'épée décidoit des mariages comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs ; chez les hommes peu civilisés, mais déjà rassemblés en grand corps des peuples, les femmes ont naturellement, et doivent avoir le plus grand empire ; elles y règnent par la force même de ceux à qui elles commandent. Déjà la société est assez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence ; elle ne l'est point assez pour que les sens soient affoiblis, et l'imagination usée par l'habitude. Des ames fortes et sauvages, ignorant tous ces plaisirs de convention créés par une société polie, sentent plus vivement les plaisirs qui naissent de la nature, et des vrais rapports de l'homme.

(*a*) C'est ce système qui a formé en partie nos manières, nos mœurs, nos sociétés, et qui parmi nous a le plus influé sur les écrits et sur les langues.

Il se mêloit même, à ces sentimens, quelque chose de religieux. Plusieurs de ces peuples, errant dans leurs forêts, s'imaginoient que les femmes lisoient dans l'avenir, et qu'elles avoient je ne sais quoi de sacré et de divin. Peut-être cette idée n'étoit-elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes, et de l'avantage que leur finesse naturelle devoit leur donner sur des guerriers féroces et simples; peut-être aussi des barbares, étonnés de l'empire que la beauté a sur la force, étoient-ils tentés d'attribuer à quelque chose de surnaturel un charme qu'ils ne pouvoient comprendre (*a*).

Ces peuples, en inondant l'Europe, portèrent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut se faire une révolution dans la manière de vivre : les climats du nord exigent bien moins de réserve entre les sexes. Pendant des invasions, qui durèrent trois ou quatre cents ans, on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers; et cette modestie, douce et timide, qui faisoit presqu'une loi à la beauté,

---

(*a*) Cette idée que la divinité se communique plus aisément aux femmes, a été très-répandue sur la terre. Les Germains, les Bretons, et tous les peuples Scandinaves, l'ont eue. Chez les Grecs c'étoient des femmes qui rendoient les oracles. On connoît le respect des Romains pour les Sybilles. On connoît les Pythonisses des Hébreux. Les prédictions des femmes Egyptiennes avoient beaucoup de crédit à Rome sous les empereurs. Enfin, chez la plupart des sauvages, tout ce qui a, ou paroît avoir quelque chose de surnaturel, les cérémonies religieuses, la médecine et la magie, sont entre les mains des femmes.

de se dérober à tous les yeux, cessa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens, la retraite des femmes fit long-temps partie de la constitution, parce que le gouvernement et les lois y étoient appuyés sur les mœurs. Dans l'Europe moderne, les barbares n'ayant fondé partout que des monarchies militaires, durent peu s'occuper des mœurs; tout étoit fondé sur la force. Le mêlange des conquérans, avec un peuple corrompu, et qui avoit tous les vices de sa prospérité ancienne et de son malheur présent, ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées austères. On vit donc les peuples du nord, dans des climats plus doux, unir les vices des Romains à la fierté guerrière des barbares. Le christianisme leur donna des lois; mais en modifiant leur caractère, il ne le changea point; il se mêla aux coutumes, et laissa subsister l'esprit général. Ainsi se jetèrent peu-à-peu les fondemens des mœurs nouvelles, qui, dans l'Europe moderne, rapprochèrent les deux sexes, donnèrent aux femmes une espèce d'empire, et associèrent partout l'amour au courage.

Une chose à observer, c'est qu'à-peu-près dans le même-temps, il s'éleva une religion et un peuple qui établit et consacra pour toujours dans l'Orient l'esclavage domestique des femmes. Ainsi, la même époque qui commença leur empire en Europe, les destina à être pour jamais esclaves en Asie. Leur servitude s'étendit par les armes des conquérans

arabes

arabes, comme la galanterie du Nord s'étoit étendue par les conquêtes des barbares.

Déjà on voit naître et se préparer d'avance, en Europe, le règne de la chevalerie. Cette institution politique et militaire fut amenée par le cours des événemens et par la pente naturelle des esprits et des ames: sa véritable époque commence au dixième siècle. L'Europe, ébranlée par la chute de l'empire, n'avoit point encore pris de consistance; depuis cinq cents ans rien n'étoit fixe; rien, pour ainsi dire, n'étoit fondu ensemble. Du mélange du christianisme avec les anciens usages des barbares, naissoit un choc presque continuel dans les mœurs; du mélange des droits du sacerdoce et de ceux de l'empire, un choc dans la politique et dans les lois; du mélange des droits des souverains, et de ceux de la noblesse, un choc dans le gouvernement; du mélange des Arabes et des Chrétiens en Europe, un choc dans les religions: de tant de contrastes sortoient la confusion et l'anarchie. Le christianisme, qui n'étoit plus dans son temps de ferveur, semblable à un ressort à moitié détendu, assez fort contre les passions froides, déjà ne l'étoit plus assez pour réprimer les passions violentes; il faisoit naître le remords, mais ne prévenoit pas le crime. On faisoit des pélérinages, et on pilloit, on massacroit, et ensuite on faisoit pénitence: le brigandage et la débauche se mêloient à la superstition. C'est dans ces temps que des nobles oisifs et guerriers, ayant un sentiment d'équité naturelle et d'inquiétude, de religion

et d'héroïsme, s'associèrent pour faire ensemble ce que la force publique ne faisoit pas, ou faisoit mal. Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrazins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne et en France, d'assurer le repos des voyageurs, comme faisoient autrefois les Hercule et les Thésée, et surtout de défendre l'honneur et les droits du sexe le plus foible, contre le sexe impérieux, qui souvent opprime et outrage l'autre.

Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution; chaque chevalier, en se vouant aux périls, se soumit aux lois d'une souveraine. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux ou des villes : c'étoit pour l'honorer qu'il versoit son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers, ornés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattoient en champs-clos pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêloit au courage : l'amour étoit inséparable de l'honneur. Les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans et partageoient les passions nobles qu'elles inspiroient : un choix honteux les eût flétries. Le sentiment ne se présentoit qu'avec la gloire ; et partout les mœurs respiroient je ne sais quoi de fier, d'héroïque et de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire si puissant et si doux. Delà, ces passions si longues que notre légèreté, nos mœurs, nos petites foiblesses, notre fureur de courir sans cesse après des espérances et

des désirs, notre ennui qui nous tourmente et qui se fatigue à chercher de l'agitation sans plaisir et du mouvement sans but, ont peine à concevoir, et tournent tous les jours en ridicule sur nos théâtres, dans nos conversations et dans nos livres; mais il n'en est pas moins vrai que ces passions nourries par les années et irritées par les obstacles, où le respect éloignoit l'espérance, où l'amour vivant de sacrifices s'immoloit sans cesse à l'honneur, renforçoient dans les deux sexes les caractères et les ames; donnoient plus d'énergie à l'un, plus d'élévation à l'autre; changeoient les hommes en héros, et inspiroient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'esprit de chevalerie. On sait qu'il donna naissance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur et à l'éloge des femmes. Les vers des Troubadours, le sonnet italien, la romance plaintive, les poëmes de chevalerie, les romans espagnols et françois furent autant de monumens de ce genre, élevés dans des temps d'une barbarie noble, et d'un héroïsme mêlé de bizarrerie et de grandeur. Dans les courses, dans les lices, aux combats, aux tournois, tout se rapportoit aux femmes, et il en étoit de même dans les écrits : on n'écrivoit, on ne pensoit que pour elles; souvent le même homme étoit poëte et guerrier; tour-à-tour il chantoit sur sa lyre, et combattoit avec sa lance pour la beauté qu'il adoroit (*a*).

(*a*) Tous ces ouvrages, alors célèbres, ne sont plus que l'objet d'une vaine curiosité; ils ressemblent aux ruines des palais gothiques. Presque tous d'ailleurs

Les temps et les mœurs de la chevalerie, en mettant à la mode les grandes entreprises, les aventures, et je ne sais quel excès d'héroïsme inspirèrent le même goût aux femmes. Toujours les deux sexes se suivent de loin en s'imitant, et ils s'élèvent, se renforcent, se corrompent ou s'amollissent ensemble. On vit donc alors les femmes dans les armées et sous les tentes. Elles quittoient les inclinations douces et tendres de leur sexe, pour le courage et les occupations du nôtre. On en vit dans les croisades, animées du double enthousiasme de la religion et de la valeur, gagner des indulgences sur les champs de bataille, et mourir les armes à la main, à côté de leurs amans, ou de leurs époux. En Europe, des femmes attaquèrent et défendirent des places; des princesses com-

---

avoient le même fond, et contenoient les mêmes éloges. Toutes les femmes étoient des prodiges de beauté, comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettoit dans les tableaux. Ainsi les ouvrages françois avoient plus de naïveté, les italiens plus de recherche, les espagnols plus d'imagination, et cela devoit être. Le caractère naïf des premiers tenoit à la franchise militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penser; la finesse des italiens, à des esprits plus exercés, par le commerce des étrangers, par le mélange des mœurs, par la foule des petits intérêts politiques; enfin, la pompe et l'imagination espagnole tenoit à une fierté antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, surtout au long mélange avec les Maures et les Arabes, qui durent influer prodigieusement sur les mœurs, sur la langue, et par la manière de peindre les objets, sur la manière de les voir : car si le génie des peuples forme le langage, le caractère du langage influe à son tour sur le génie.

mandèrent leurs armées, et remportèrent des victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Montfort, disputant son duché de Bretagne, et combattant elle-même; telle fut encore cette Marguerite d'Anjou (*a*), active et intrépide, général et soldat, dont le génie soutint longtemps un mari foible, qui le fit vaincre, le replaça sur le trône, brisa deux fois ses fers, et opprimée par la fortune et des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en personne douze batailles.

Cet esprit militaire, parmi les femmes, conforme à des temps de barbarie, où tout est impétueux, parce que rien n'est réglé, et où tous les excès sont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, se montrant de distance en distance, et toujours dans de grandes secousses, ou dans des momens d'orages; mais il y eut un temps et des pays où cet esprit se signala surtout; ce fut aux quinzième et seizième siècles, époque des invasions des Turcs en Hongrie et dans les îles de l'Archipel et de la Méditerranée. Tout se réunissoit pour inspirer aux femmes de ces pays un grand courage; d'abord, l'esprit général des siècles précédens, la terreur même qu'inspiroient les Turcs, l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui est inconnu; la différence des habillemens, qui agit plus qu'on ne croit sur l'imagination du peuple; la différence des religions, d'où naissoit une espèce d'horreur mise au nombre des devoirs; enfin, la prodi-

(*a*) Reine d'Angleterre, et femme de Henri VI.

gieuse différence des mœurs, et surtout l'esclavage des femmes qui, en Orient, regardé comme une simple institution politique et civile, ne présentoit aux femmes de l'Europe, qui en étoient menacées, que des idées odieuses de servitude et de maître, l'honneur gémissant, la beauté soumise à des barbares, et la double tyrannie de l'amour et de l'orgueil. De tous ces sentimens devoit naître dans les femmes un courage intrépide pour se défendre, et quelquefois même un courage de désespoir; ce courage étoit augmenté par l'idée de la religion si puissante, et qui offre toujours des espérances éternelles pour des sacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner si de très-belles femmes de l'île de Chypre, étant menées prisonnières à Sélim, pour être enfermées au sérail, l'une d'elles préférant la mort, conçut le projet de mettre le feu aux poudres, et après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta; si l'année suivante, une ville de Chypre étant assiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule se mêler aux soldats, et combattant sur la brêche, contribuèrent à sauver leur patrie; si, sous Mahomet II, une fille de l'île de Lemnos, armée du bouclier et de l'épée de son père, qui étoit mort en combattant, arrêta les Turcs qui déjà forçoient une porte, et les chassa jusque sur le rivage; si en Hongrie les femmes se signalèrent dans un grand nombre de siéges et de batailles contre les Turcs (*a*); si

(*a*) On cite une femme de Transilvanie, qui dans différens combats avoit tué de sa main dix janissaires.

enfin, aux deux siéges célèbres, et de Rhodes et de Malte, les femmes secondant partout le zèle des chevaliers, montrèrent partout la plus grande force, non-seulement cette force d'impétuosité et d'un moment qui affronte la mort, mais, le courage lent et pénible, qui supporte les travaux et les fatigues de tous les instans.

Cette époque et ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention; mais; à ne considérer que les révolutions de l'histoire, c'est un spectacle singulier de voir dans presque toutes les îles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, par une révolution de quinze siècles, devenues chrétiennes et sujettes de la république de Venise, combattre dans leur île et sur les bords de la mer, pour repousser des conquérans tartares qui apportoient dans le pays d'Homère et de Platon, la religion d'un prophète arabe. Les femmes hongroises, aux prises avec ces mêmes Tartares, ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut douter que ce ne fût le double sentiment de la religion et de l'honneur qui leur élevât ainsi le courage; car ce sont les deux ressorts qui, dans tous les temps, ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattoient ainsi dans la Grèce, dans la Hongrie et dans les îles de la Méditerranée, il se faisoit une autre révolution en Italie; les lettres et les arts renaissoient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées et les travaux des femmes célèbres. Une impulsion générale donnée

aux esprits, tournoit tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où on prend les signes des idées pour les idées mêmes. On croit s'instruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues, d'ailleurs, étoient des espèces d'énigmes qui voiloient des connoissances; avant de penser, on veut savoir l'histoire des pensées des autres; peut-être même cette marche est-elle nécessaire. Dans l'enfance de l'âge, les sens ramassent des matériaux pour la pensée; dans l'enfance des lettres, l'esprit recueille d'abord pour combiner ensuite : partout, c'est la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots mènent aux idées, la philosophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avoient l'esprit plus austère et l'ame moins sensible; ceux qui croyoient que la raison froide ressemble plus à la raison; ceux qui attachoient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la subtilité qui divise, à je ne sais quelle obscurité vague qui exerce l'esprit, et laisse le mérite de choisir soi-même et de se fixer ses idées, préférèrent la philosophie d'Aristote; mais les gens à imagination et à enthousiasme; ceux qui pardonnoient des erreurs pour l'éloquence; ceux qui préféroient une métaphysique spirituelle et sublime à une dialectique sèche, et des illusions touchantes à des erreurs raisonnées; ceux enfin qui avoient des ames sur lesquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre et de beauté, faisoient à-la-fois une impression douce

douce et profonde, ne manquèrent pas de préférer la philosophie de Platon. L'aristotélisme occupa donc les universités et les cloîtres; le platonisme, les poëtes, les amans, les philosophes sensibles et les femmes.

La théologie, ou l'art d'appliquer des raisonnemens humains à des choses célestes, étoit un autre genre de connoissance qui occupoit et qui exerçoit alors : elle étoit à la mode, et elle devoit l'être. C'étoit un arsenal pour les guerres de religion, un appui pour la cour de Rome, une route sûre pour parvenir aux honneurs. On mettoit donc un grand prix à cette science, et les descendans des anciens Romains se rendoient célèbres par des études sacrées, dans des pays où leurs ancêtres s'étoient rendus célèbres par des victoires.

Après des temps de conspirations, de tyrannies et de petites guerres, on doit mettre un grand prix aux lois. La jurisprudence étoit donc cultivée : on n'en savoit pas encore assez pour être législateur; mais on étudioit, on commentoit, on expliquoit, on défiguroit les lois romaines.

La chevalerie commençoit à s'éteindre dans l'Europe, mais elle avoit laissé une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs, qui de-là passoit aux ouvrages d'imagination. On faisoit donc beaucoup de vers qui exprimoient des passions vraies ou feintes, mais toujours respectueuses et tendres. Et comme en France où des nobles oisifs passoient leur vie à combattre, on peignoit presque toujours l'amour sous l'idée de conquête; en Italie où domi-

noient des idées d'un autre genre, on faisoit sans cesse de l'amour une adoration, ou un culte.

Ce mélange de galanterie et de religion, de platonisme et de poësie, de l'étude des langues et de celle des lois, de la philosophie ancienne et de la théologie moderne fut, en Italie, le caractère général de tous les hommes illustres de ce temps. On remarque le même caractère dans les femmes qui se distinguèrent alors; jamais il n'y en eut tant de célèbres pour les connoissances. Peut-être qu'au sortir des temps de la chevalerie, où plusieurs femmes avoient disputé aux hommes le mérite de la valeur, elles voulurent, pour assurer en tout l'égalité de leur sexe, prouver qu'elles avoient autant d'esprit que de courage, et assujettir encore par les talens ceux qu'elles dominoient par la beauté (*a*).

(*a*) Dès le treizième siècle, on avoit vu la fille d'un gentilhomme boulonnois se livrer à l'étude de la langue latine et des lois. A vingt-trois ans elle avoit prononcé dans la grande église de Bologne une oraison funèbre en latin; et l'orateur, pour être admiré, n'eut besoin, ni de sa jeunesse, ni des charmes de son sexe. A vingt-six ans elle prit les degrés de docteur, et se mit à lire publiquement chez elle les instituts de Justinien. A trente sa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enseigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignoit les agrémens d'une femme à toutes les connoissances d'un homme, et avoit le mérite en parlant de faire oublier jusqu'à sa beauté.

Au quatorzième siècle, le même exemple se renouvella dans la même ville.

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'est l'esprit général. On voit des femmes prêcher et se mêler de controverses, des femmes

---

Au quinzième, même prodige pour la troisième fois. Enfin, il n'est pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore une chaire de physique remplie avec distinction par une femme.

A Venise on distingue dans le cours du seizième siècle deux femmes célèbres; l'une (Modesta di Pozzodi Zorzi) qui composa avec succès un grand nombre d'ouvrages en vers sérieux, plaisans, héroïques ou tendres, et quelques pastorales qui furent jouées; l'autre (Cassandre Fidelle) qui fut au nombre des femmes les plus savantes d'Italie, qui écrivoit également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, ou du Dante, et en vers comme en prose, qui possédoit toute la philosophie de son siècle et des siècles précédens, qui embellissoit de ses grâces la théologie même, qui soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ces connoissances sérieuses les talens agréables, et sur-tout celui de la musique, et releva encore ses talens par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des souverains pontifes et des rois; et pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle.

A Milan, on trouve une demoiselle de l'illustre maison de Trivulce, qui jeune encore prononça dans l'ancienne langue des Romains, un grand nombre de discours éloquents, devant des papes et des princes.

A Véronne, une Isotta Nogarella dans le quinzième siècle, qui se fit de même la plus grande réputation par son éloquence; que tous les souverains étoient curieux d'entendre, et les hommes célèbres de voir.

A Florence, une religieuse de la maison de Strozzi, qui charmoit l'ennui et l'oisiveté du cloître par le goût des lettres; et de sa solitude fut connue en Italie, en Allemagne et en France.

soutenir publiquement des thèses ; des femmes remplir des chaires de philosophie et de droit ;

A Naples, une Sarrociha, qui composa un poëme fameux sur Scanderberg, et fut de son vivant comparée au Boyardo et au Tasse.

A Rome, cette Victoire Colonne, marquise de Pescaire, qui aima passionnément les lettres et y réussit, pleura très-jeune encore un époux qui étoit un grand homme de guerre, et passa le reste de sa vie entre l'étude et la douleur, célébrant par les poësies les plus tendres, le héros qu'elle avoit aimé.

Suivez dans le même siècle les femmes illustres de toutes les nations ; vous trouverez partout le même caractère et les mêmes genres d'étude.

Vous verrez en Espagne une Isabelle de Roseres, prêcher dans la grande église de Barcelonne, venir à Rome sous Paul III, y convertir des Juifs par son éloquence, et commenter avec éclat Jean Scot, devant des cardinaux et des évêques.

Une Isabelle de Cordoue, qui savoit le latin, le grec et l'hébreu, et qui, avec de la beauté, un nom et des richesses, eut encore la fantaisie d'être docteur, et prit des degrés en théologie.

Une Catherine Ribéra dans le même siècle, qui composa des poësies Espagnoles, moitié dévotes et moitié tendres.

Une Aloysia Sigéa de Tolède, plus célèbre que les trois autres, qui, outre le latin et le grec, avoit appris l'hébreu, l'arabe et le syriaque, écrivit une lettre en ces cinq langues au pape Paul III, fut ensuite appelée à la cour de Portugal, y composa plusieurs ouvrages, et mourut jeune.

En France, vous verrez un très-grand nombre de femmes, qui dans le même siècle eurent le même genre de mérite, et surtout une duchesse de Retz, qui sous Charles IX, fut célèbre même en Italie, et qui étonna les Polonois lorsqu'ils vinrent demander le duc d'Anjou pour leur roi, surpris de trouver à la cour une jeune

des femmes haranguer en latin devant des papes ; des femmes écrire en grec, et étudier l'hébreu ;

---

femme si instruite, et qui parloit les langues anciennes avec autant de pureté que de grâce.

Vous trouverez en Angleterre les trois sœurs Seymour, nièces d'une reine et filles d'un protecteur, toutes trois célèbres par leur science et par de très-beaux vers latins, qui selon l'esprit du temps furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut reine que pour monter sur l'échafaud, et qui avant de mourir lisoit en grec le fameux Dialogue de Platon sur l'immortalité.

Marie Stuart, la plus belle femme de son siècle, et une des plus instruites, qui écrivoit et parloit six langues, faisoit très-bien des vers dans la nôtre, et très-jeune prononça à la cour de France un discours latin, où elle prouva que l'étude des letttres sied bien aux femmes.

Enfin la fille aînée du fameux chancelier d'Angleterre Thomas Morus, dont les connoissances furent presqu'éclipsées par les vertus, et qui après avoir rendu à son père dans sa prison les soins les plus tendres, l'avoir consolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or sa tête des mains du bourreau, accusée elle-même et traînée dans les fers pour deux crimes, dont l'un étoit de garder comme une relique la tête de son père, et l'autre de conserver ses livres et ses ouvrages, parut avec intrépidité devant ses juges, se justifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuse, imprima l'admiration comme le respect, et passa le reste de sa vie dans la retraite, la douleur et l'étude.

Tel est le tableau du plus petit nombre de femmes qui dans cette époque se signalèrent chez presque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grand, surtout en Italie, mais nous n'avons indiqué que les plus célèbres.

des religieuses poëtes; des femmes du grand monde théologiennes ; et ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avoient étudié l'éloquence, et qui, avec le visage le plus doux, et la voix du monde la plus touchante, s'en alloient pathétiquement exhorter le saint père et les rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'esprit religieux qui anima les femmes de tout temps, se montre encore ici, mais il a changé de forme. Il a fait tour-à-tour les femmes martyres, apôtres, guerrières, et a fini par les rendre théologiennes et savantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettoit à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloîtres, dans les cours, et jusques sur les trônes, partout le même esprit régnoit. C'étoit peu pour une femme de lire Virgile ou Cicéron. La bouche d'une jeune italienne, d'une espagnole ou d'une angloise paroissoit s'embellir, quand elle répétoit des sons hébreux, ou prononçoit un vers d'Homère. La poësie, si chère à l'imagination et aux ames sensibles, étoit embrassée avec transport par les femmes. C'étoit une espèce de jeu piquant et nouveau qui pouvoit flatter l'amour-propre et amuser l'esprit. Peut-être même le vide qu'elles éprouvoient, malgré elles et sans s'en douter, dans une philosophie barbare, dans une théologie abstraite, et dans une vaine étude de dialectes et de sons, leur faisoit trouver plus de charmes dans un art, qui occupe sans cesse l'imagination par des tableaux, et l'ame par des sentimens.

Enfin, plusieurs d'entr'elles voulurent réunir presque tous les genres de connoissances, et

quelques-unes y réussirent. Ce qu'on a appelé depuis la société, étoit alors beaucoup moins connu. Le désœuvrement et le luxe n'avoient pas sans doute inventé l'art de rester six heures devant une glace, pour créer des modes. On faisoit quelque chose du temps. De-là cette multitude de connoissances acquises par les femmes. Observons que l'ambition de tout embrasser, convenoit surtout à la renaissance des lettres. Dans la nouveauté, tout le monde s'exagère ses forces; ce n'est qu'en les mesurant qu'on apprend à les connoître. Les désirs même alors étoient plus aisés à satisfaire. Il s'agissoit plus de savoir que de penser; et l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le secret des sciences et de leur profondeur, devoit naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvoit s'emparer.

Si dans cette époque les femmes vouloient dérober toutes les connoissances des hommes, les hommes de tous côtés s'empressoient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'étoit la suite de l'esprit général qui portoit la galanterie dans les lettres, comme il l'avoit porté dans les armes. L'Italie surtout fut inondée de ces sortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple fut Bocace. On sait qu'il aima passionnément les femmes et en fut aimé. Il composa en leur honneur un ouvrage latin, *des Femmes illustres*. Il y parcourt la fable, l'histoire grecque, l'histoire romaine, l'histoire sacrée, met ensemble Cléopâtre et Lucrèce, Flora et Porcie, Sémiramis et Sapho, Athalie

et Didon. Bocace entreprend surtout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le panégyriste prouve contre le poëte que jamais la veuve de Sichée ne lui fut infidelle. Il est plaisant de voir ensuite Bocace faire une sortie éloquente et vigoureuse contre les veuves chrétiennes qui se remarient ; l'auteur du Décameron citer saint Paul, et le commenter à une jeune veuve qui s'excuse sur son âge de ce qu'elle n'imite pas Didon. Ce morceau qui est plaisant, est d'une éloquence sérieuse; et ce qu'on ne croiroit pas, la morale de Bocace est austère.

Après lui, plus de vingt écrivains publièrent successivement des éloges de femmes célèbres de toutes les nations (*a*). Parmi nous, Brantome publia un volume des vies des dames illustres ;

(*a*) Joseph Bétussi, traduisit en italien l'ouvrage latin de Bocace sur les femmes, et dans l'ardeur de son zèle l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet ; il ramassa dans toutes les histoires profanes ou saintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui restoient encore, et grossit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'est pas tout. Un philippe de Bergame, Augustin, mort en 1518, avoit publié dans le quinzième siècle un volume latin de femmes illustres.

Dans le seizième siècle, autre ouvrage sur les femmes célèbres, de Jules César Capacio, secrétaire la ville de Naples.

Un autre de Charles Pinto, en latin et en vers.

Un autre de Ludovico Doménichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomassini, évêque dans l'état de Venise.

Un autre de Bernardin Scardeoni, chanoine de Padoue, et sur les femmes illustres de Padoue.

mais

mais je remarque que Brantome, en chevalier françois et en homme de cour, ne parle que de reines et de princesses. C'est-là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis et de la fameuse Jeanne de Naples. Dans son style diffus, simple et naïf, Brantome justifie ces deux reines. Il nous apprend que la seconde fut sans foiblesses, et la première sans crimes. Il absout l'une de ses amans et du meurtre de son époux; il absout l'autre des guerres civiles et de la Saint-Barthelemi.

Après Brantome, un Hilarion de Coste, minime, publia deux volumes *in*-4°. de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzième au seizième siècle, distinguées par la valeur, les talens ou les vertus. Mais en bon religieux il ne s'est permis de louer que des femmes catholiques. Ainsi, par exemple, il s'est bien donné de garde de dire un mot de la reine Elizabeth; mais aussi il fait un long et magnifique éloge de la reine Marie d'Angleterre, qui commença par faire assassiner sur

---

Un autre de François-Augustin della Chiésa, évêque de Saluces, sur les femmes célèbres dans la littérature.

Un autre de Louis-Jacob de St. Charles, religieux carme, sur les femmes illustres par des ouvrages.

Un autre dans les Pays-bas, d'un Alexandre Van-Denbusche, sur les femmes savantes.

Un autre d'un Simon-Martin, minime en France, sur les femmes illustres de l'ancien Testament.

Un autre du fameux père le Moine, sous le titre de Galerie des Femmes fortes.

Je fais grâce de beaucoup d'autres que je pourrois nommer.

l'échafaud Jeanne Gray, âgée de dix-sept ans, appelée à la couronne par le testament du dernier roi; et qui ensuite dans l'espace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes pour cause de religion, six à sept cents personnes de tout rang et de tout âge. Les éloges de ce moine panégyriste montent à plus de 170; mais tout cède à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans sa langue, un ouvrage intitulé, *les Triomphes immortels et Entreprises héroïques de huit cents quarante-cinq femmes.* Il seroit difficile sans doute d'avoir une collection plus complette.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célèbres, il y eut un grand nombre d'écrivains, surtout en Italie, qui adressèrent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à-la-fois tant de princesses éclairées que dans cette partie de l'Europe. Les cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, etc. formoient autant d'écoles de goût, entre lesquelles régnoit une émulation de talens et de gloire. Les hommes s'y distinguoient par les armes, ou par l'intrigue; les femmes par les connoissances et par les grâces. Il y avoit peu de ces petites cours, où il n'y eût quelque homme de lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand état, il y a peu de talens, parce qu'il n'y a qu'une capitale, qu'une cour et qu'un centre de lumières. Les provinces éloignées n'ont ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'états, et où presque chaque ville

formoit une capitale, l'esprit naissoit et se développoit partout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce qui faisoit leur malheur en politique, faisoit leur gloire pour les talens. Tous ces hommes ou de génie ou d'esprit s'attachoient aux femmes célèbres, l'ornement de ces cours. Il y en eut parmi eux qui estimant la condition par les ames, et croyant que le génie égale tout, osèrent avoir de très-vives passions pour de grandes princesses (*a*); mais d'autres qui avoient de l'imagination au lieu d'amour, substituoient aux passions la galanterie de l'esprit ; et y mêlant les idées platoniciennes qui régnoient alors, composoient pour ces princesses, en style métaphysique, des hymnes respectueux sous le nom d'éloges (*b*).

(*a*) Bocace à la cour de Naples, et le Tasse à la cour de Ferrare.

(*b*) De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour les femmes, en vers, en prose, en discours, en sonnets, le plus singulier, sans contredit, est celui qui fut publié à Venise en 1555, sous le titre *de Temple à la divine signora Jeanne d'Arragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits et dans toutes les langues principales du monde.* Cette femme, une des plus célèbres du seizième siècle, mariée à un prince de la maison Colonne, fut la mère de Marc-Antoine Colonne, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'hommage dont nous venons de parler, ou la construction poëtique de ce temple, lui fut décernée par un décret passé l'an 1551, à Venise dans l'académie *de Dubbiosi.* Quelques-uns d'entr'eux avoient déjà eu l'idée de ce culte : mais on trouva l'idée trop heureuse pour n'être point adoptée par le

Le même esprit qui dans cette époque créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On éleva l'importante question de l'égalité ou de prééminence des sexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une espèce de conspiration d'écrivains pour assurer la supériorité aux femmes. Le chef et un des premiers auteurs de cette conjuration fut un homme célèbre ; c'est ce Corneille Agrippa, qui né à Cologne en 1486, étudia toutes les sciences, embrassa tous les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec distinction, se fit ensuite théologien, docteur en droit, docteur en médecine, commenta les épîtres de saint Paul en Angleterre, donna des leçons sur la pierre philosophale à Turin, sur la théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suisse, fut attaché successivement à trois ou quatre princes et prin-

---

corps ; il y eut seulement une dispute. Il s'agissoit de savoir si Jeanne d'Arragon auroit seule les honneurs du Temple, ou si on associeroit à sa divinité la marquise de Guast sa sœur, et qui n'étoit pas moins célèbre. Mais on jugea apparemment que deux divinités, deux souveraines, et deux femmes, n'aimoient guère à se trouver ensemble. Ainsi après de graves délibérations, l'académie décida que la marquise de Guast auroit ses autels à part, et Jeanne d'Arragon sa sœur resta unique et exclusive propriétaire des siens. On procéda ensuite à bâtir le temple ; et les langues latine, grecque, italienne, françoise, espagnole, sclavonne, polonoise, hongroise, hébraïque, caldaïque, etc. furent employées à la construction de ce monument, un des plus singuliers sans doute, que la galanterie ait jamais élevés en l'honneur de la beauté.

cesses, et n'en fut que plus malheureux; essuya des injustices, s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, et toujours errant parce qu'il se laissa toujours entraîner à une imagination ardente et foible; parce qu'incapable d'être libre et d'être esclave, il ne sut avoir, ni le courage de la pauvreté, ni celui de la dépendance; après avoir excité tour-à-tour ou à-la-fois la pitié, l'admiration et la haine, il mourut en France à quarante-neuf ans, avec une grande réputation et de grands malheurs.

Ce fut en 1509 qu'il publia son traité *de l'Excellence des femmes au-dessus des hommes*. Malheureusement il avoit alors intérêt de plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernoit les Pays-Bas. On est fâché que cette circonstance se soit mêlée à une si belle cause. Son livre est divisé en trente chapitres; et dans chaque chapitre, il démontre la supériorité des femmes par des preuves théologiques, physiques, historiques, cabalistiques et morales. Il met à contribution l'écriture et la fable, les historiens, les poëtes, les lois civiles, les lois canoniques; cite un peu plus qu'il ne raisonne, et finit par protester que ce n'est par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connoît la vérité en doit compte, et qu'alors le silence seroit un crime.

Les Italiens, en lisant cet ouvrage, durent le regarder comme un vol que leur avoit fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagèrent. Le cardinal Pompée Colonne, le Portio,

le Lando, le Domenichi, le Maggio, le Bernardo Spina et beaucoup d'autres, écrivirent tous sur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus singulier dans ce genre est celui du Ruscelli ; il parut à Venise en 1552. Ruscelli vint après tous les autres; et mécontent de la manière dont on avoit, dit-il, soutenu avant lui une cause si évidente, il imagina de nouvelles preuves, bien sûr qu'après lui il ne seroit plus possible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il se jette dans des spéculations sublimes, et s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, et l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel est le résultat de son ouvrage; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est l'impression que fait dans la lecture un mélange continuel de théologie et de platonisme, le nom de Dieu mêlé partout à celui des femmes, Moyse à côté de Plutarque et du Dante; et dans la même page, et presque dans les mêmes lignes, des citations de Bocace et de Saint Augustin, d'Homère et de Saint Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'esprit du seizième siècle, en Italie surtout, et avec quelle bonne foi on étoit, ou on vouloit être tout ensemble amant, dévot, chrétien, payen, théologien et philosophe. Peut-être ce mêlange bizarre devoit-il se trouver dans un pays où l'on rencontre souvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une église, une statue de Saint Pierre sur une colonne de Trajan, et des Madones près d'un Apollon.

Il paroît que même après le Ruscelli, il y eut encore des incrédules à persuader, et que toutes les conversions n'étoient pas faites; car on trouve encore plusieurs ouvrages italiens, espagnols et françois sur le même sujet (*a*).

(*a*) En 1593, il en parut un d'une célèbre Vénitienne que j'ai déjà citée (Modesta di Pozzo di Zorzi). Elle y soutenoit la supériorité de son sexe sur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand succès; et malheureusement pour elle, ce qui y ajouta peut-être, c'est qu'on pouvoit la louer sans crainte. Elle venoit de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voient toujours avec plaisir ces sortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ses avantages, l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-septième siècle une autre femme et une autre Venitienne (Lucrèce Marinella) soutint la même cause. Son ouvrage est intitulé : *La noblesse et l'excellence des femmes, avec les défauts et les imperfections des hommes.* Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'être injustes, et elle eut tout le succès que la beauté donne à l'esprit.

En 1628, autre ouvrage italien encore *sur la dignité des femmes.* Pour cette fois l'auteur étoit un homme; c'étoit Christophe Bronzini; son ouvrage est en dialogues et divisé par jours. On peut concevoir par l'étendue de son plan combien la matière lui parut riche : sa division est de vingt-quatre journées. La huitième, qui roule sur le mariage, a seule plus de deux cents pages. Bronzini, en louant les femmes, ne leur assigne point de rang, et laisse indécis le procès des deux sexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès étoit jugé très-nettement; le titre de l'ouvrage étoit : *La femme meilleure que l'homme, paradoxe, par Jacques del Pozzo.* On ne sait pourtant si les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot *paradoxe.*

En Espagne, un nommé Joan de Spinosa fit dans le

Il faut avouer de bonne foi que de tant d'ouvrages, il y en a bien peu qui méritent d'être lus, et qu'il n'y en a pas un où la question soit traitée ; on a mis partout l'autorité à la place du raisonnement, même quand on a parlé des femmes ; mais en pareille matière, comme en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raison.

Il semble que pour terminer cette grande question d'amour-propre et de rivalité entre les sexes, il faudroit examiner la force ou la foiblesse

---

seizième siècle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de son pays, et toute la majesté de sa langue.

En France nous avons un très ancien ouvrage sur le mérite des femmes, qu'on traduisit en latin pour lui donner plus de cours. Les Italiens eux-mêmes l'adoptèrent, et il fut traduit en leur langue par Vincent Calméta.

Les Françoises ne furent guère moins zélées que les Italiennes à soutenir l'honneur de leur sexe.

Marguerite, reine de Navarre et première femme de Henri IV, tour-à-tour dévote et galante, et plus célèbre, comme on sait, par son esprit que par ses mœurs, dans un ouvrage en forme de lettres, entreprit de prouver *que la femme est fort supérieure à l'homme.*

Mademoiselle de Gournay, qui mérita d'être adoptée par Montagne, écrivit aussi pour son sexe ; mais plus modeste ou moins hardie, elle borna ses prétentions, et se contenta de l'égalité.

Cette modestie n'empêcha point qu'une demoiselle de Schurman, née à Cologne, et qui de son temps eut une prodigieuse réputation, parce qu'elle réussissoit dans tous les arts, qu'elle étoit peintre, musicienne, graveur, sculpteur, philosophe, géomètre, théologienne même, et qu'elle avoit encore le mérite d'entendre et de parler neuf langues différentes, ne dît, après avoir lu ce livre

foiblesse des organes; le genre d'éducation dont les deux sexes sont susceptibles; le but de la nature en les formant; jusqu'à quel point il seroit possible de la corriger ou de la changer; ce qu'on gagneroit et ce qu'on perdroit en s'éloignant d'elle; enfin, l'effet inévitable et forcé que la différence des devoirs, des occupations et des mœurs doit produire sur l'esprit, l'ame, et le caractère des deux sexes.

S'agit-il de talens et d'esprit, il faudroit dis-

---

en l'honneur de son sexe : *Dans cet ouvrage, je ne voudrois ni n'oserois tout approuver.*

En 1643, il se publia à Paris un autre ouvrage sous ce titre : *La femme généreuse qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus vaillant, plus savant, plus vertueux et plus économe que celui des hommes.*

En 1665, une demoiselle publia encore à Paris un livre intitulé : *Les Dames illustres, où par bonnes et fortes raisons il se prouve que les femmes surpassent les hommes.*

En 1673, autre ouvrage intitulé : *De l'égalité des deux sexes, discours philosophique et moral, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés.*

En 1675, l'auteur se réfuta sous un autre nom, en publiant un traité *de l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes;* mais on voit qu'il se réfute doucement et qu'il craint d'avoir raison contre lui-même.

En 1691, on vit paroître une troisième édition de cet ouvrage, qui eut une sorte de célébrité.

Dans le même siècle une demoiselle Romieu, d'une famille de Languedoc, voulut se ressaisir de la supériorité, et tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produisit une espèce de guerre entre les écrivains, d'ailleurs assez obscurs, et fit naître des ouvrages, des réponses et des répliques, aujourd'hui également inconnus.

tinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudroit voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes; si la foiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; si la multitude et la variété des sensations, qui fait une partie de leurs grâces, leur permettent cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées; attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un et le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparses, extrait une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'esprit est rare même parmi les hommes, je le sais; mais enfin il y a plusieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce sont eux qui se sont élevés à la hauteur de la nature pour la connoître. Ils ont montré à l'ame la source de ses idées, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa marche. Ils ont créé des sciences en créant des principes, et agrandi l'esprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature?

Descartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantoit l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa re-

connoissance voulût, par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvoit dans Elizabeth et dans Christine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, et paroît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être même trouvoit-il dans les femmes la clarté, l'ordre et la méthode; mais trouvoit-il de même la base de l'esprit philosophique, le doute? trouvoit-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, et mesure tous ses pas? Leur esprit pénétrant et rapide s'élance et se repose. Il a plus de saillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un instant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il désespère de le voir. Il seroit donc moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités.

L'imagination sembleroit bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire; tout les frappe, tout se peint en elles avec vivacité; leurs sens mobiles parcourent tous les objets, et en emportent l'image; des forces inconnues, des liens secrets, transmettent rapidement à elles toutes les impressions; le monde réel ne leur suffit pas; elles aiment à se créer un monde imaginaire; elles l'habitent et l'embellissent: les spectres, les enchantemens, les prodiges, tout ce qui sort des lois ordinaires de la nature sont leur ouvrage et leurs délices; elles jouissent de leurs terreurs même; leur ame s'exalte, et leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme.

Mais il faudroit voir jusqu'où cette imagination, appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer et de peindre; si elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive et légère; si le genre de la leur ne tient pas nécessairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaisirs, à leur foiblesse même. Je demanderai si leurs fibres, plus délicats, ne doivent pas craindre des sensations fortes qui les fatiguent, et en chercher de douces qui les reposent. L'homme toujours actif est exposé aux orages : l'imagination du poëte se nourrit sur la cime des montagnes, aux bords des volcans, sur les mers, sur les champs des batailles, ou au milieu des ruines; et jamais il ne sent mieux les idées voluptueuses et tendres qu'après avoir éprouvé de grandes secousses qui l'agitent; mais les femmes, par leur vie sédentaire et molle, éprouvant moins le contraste du doux et du terrible, peuvent-elles sentir et peindre, même ce qui est agréable, comme ceux qui, jetés dans des situations contraires, passent rapidement d'un sentiment à l'autre? Peut-être même par l'habitude de se livrer à l'impression du moment, qui chez elle est très-forte, doivent-elles avoir dans l'esprit plus d'images que de tableaux? Peut-être leur imagination, quoique vive, ressemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien.

De toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les femmes sentent et qu'elles expriment le mieux; elles n'éprouvent les autres que foiblement et par contre-coup :

celle-là leur appartient, elle est le charme et l'intérêt de leur vie, elle est leur ame; elles doivent donc mieux réussir à la peindre. Mais sauront-elles comme l'auteur d'Andromaque et de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les transports d'une ame troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui est tantôt impétueuse et tantôt tendre, qui s'adoucit et qui s'irrite, qui verse le sang, et qui se sacrifie ensuite elle-même? Peindront-elles ses retours, ses fureurs, ses orages? non; et c'est la nature elle-même qui le leur défend; car la nature a donné à l'un des deux sexes l'audace des désirs et le droit d'attaquer, à l'autre la défense et ces désirs timides qui attirent en résistant: l'amour dans l'un est une conquête, et dans l'autre un sacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays et de tous les siècles sachent mieux peindre un sentiment délicat et tendre, qu'une passion violente et terrible. Enfin obligées, par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le désir d'une certaine grâce qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentimens, ces sentimens toujours contraints ne doivent-ils pas s'affoiblir chez elles peu-à-peu, et avoir moins d'énergie que ceux des hommes, qui toujours audacieux et extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent, et les fortifient encore en les développant? Une contrainte passagère allume les passions; une contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'esprit d'ordre et de mémoire qui

classe des faits et des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beaucoup à l'habitude et à des méthodes, on ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y réussiroient point également. Cependant pour la quantité même des matériaux d'où résulte l'érudition, il faudroit encore examiner si dans les femmes l'excès du travail ne produiroit pas plus aisément le dégoût. Seroit-il vrai que leur impatience et ce désir naturel de changer, qui tient à des impressions fugitives et rapides, ne leur permît pas de suivre, pendant des années, le même genre d'étude, et d'acquérir ainsi des connoissances profondes et vastes? On sait qu'il y a des qualités d'esprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant et qui creuse la mine.

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même et des autres. Pour balanlancer, sur cet objet, les avantages ou les désavantages des deux sexes, il faudroit distinguer l'usage de cet esprit dans la société, et son usage dans le gouvernement.

Dans la société, les femmes occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre et de conserver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les foiblesses secrètes, les fausses modesties et les fausses grandeurs, ce qu'un homme est et ce qu'il voudroit être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, son estime marquée jusque dans ses satyres, et

par ses satyres même. Elles doivent connoître et distinguer les caractères, l'orgueil calme et qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux et ardent qui s'irrite, la sensibilité vaine, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante sous des dehors froids, la légèreté de prétention, et celle qui est dans l'ame, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'esprit; enfin, tous les sentimens et toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir sur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent savoir comment on la dirige sans paroître s'en occuper; comment on peut faire illusion sur cet art même, quand une fois il est connu; quel est le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, et jusqu'à quel point on peut s'en servir pour les gouverner. Dans les affaires elles connoissent les grands effets que produisent de petites passions; elles ont l'art d'imposer aux unes, en faisant voir qu'on les connoît, d'éloigner les autres en se montrant très-loin même de les soupçonner: elles savent enchaîner par des éloges qu'on mérite; elles savent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce sont toutes ces connoissances si fines qui servent aux femmes de lisières pour conduire les hommes: la société est pour elles comme un clavessin dont elles connoissent les touches; elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux et libres, suppléant à l'adresse par

la force, et par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoissances morales, dont l'application est de tous les instans; leurs calculs pour la société, doivent donc être à-la-fois moins rapides et moins sûrs.

Il faudroit ensuite comparer le genre d'esprit des deux sexes appliqué au gouvernement. Dans la société, on gouverne les hommes par leurs passions, et les plus petits ressorts sont quelquefois les grands moyens; mais dans le gouvernement des états, c'est par de grandes vues, par le choix des principes, surtout par la distiction et l'emploi des talens, que l'on peut obtenir des succès. C'est là que, loin de se servir des foiblesses, il faut les craindre, et qu'il faut élever les hommes au-dessus d'eux, au lieu de les y ramener sans cesse. Ainsi, dans la société, l'art de gouverner est celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'administration est presque toujours celui de les combattre. La connoissance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'est pas la même; dans l'un il faut connoître les hommes par leur foiblesse, et dans l'autre par leur force; l'un tire parti des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts même. Enfin, l'un cherche les petits coins dans le grand homme, et l'autre doit demêler un grand homme souvent dans celui qui n'est rien encore, car il y a des ames qui n'existent point pour tout ce qui est médiocre.

Voyons

Voyons maintenant si ce genre d'esprit et d'observation convient également aux deux sexes : je sais qu'il y a des femmes qui ont régné, et qui règnent encore avec éclat. Christine en Suède, Isabelle de Castille en Espagne, Elizabeth en Angleterre, ont mérité l'estime de leur siècle et de la postérité. Nous avons vu dans la guerre de 1741, une princesse que nous admirions en la combattant, défendre l'empire avec autant de génie que de courage ; et nous voyons encore aujourd'hui l'empire Ottoman ébranlé par une femme. Mais dans les questions générales, il faut craindre de prendre les exceptions pour des règles, et chercher ce qui est dans le cours ordinaire de la nature. Il faudroit donc voir si dans la société, les femmes n'étant et ne pouvant presque jamais être en action, peuvent aussi bien connoître les talens, leur emploi, et leur usage ou leur bornes; si les grandes vues et l'application des grands principes supposant, l'habitude de saisir des résultats d'un coup-d'œil, conviennent à leur imagination de détail, et au peu d'habitude qu'elles ont de généraliser leurs idées. C'est le caractère surtout qui gouverne, c'est la vigueur de l'ame qui donne du ressort à l'esprit, qui affermit et qui étend les idées politiques; mais le caractère ne peut presque jamais être formé que par de grands mouvemens, de grandes espérances ou de grandes craintes, et le besoin de se déployer sans cesse en agissant : celui des femmes n'est-il donc pas destiné en général à avoir plus d'agrément que de force ? Leur

imagination rapide, et qui fait quelquefois marcher le sentiment au-devant de la pensée, ne les rend-elles pas, dans le choix des hommes, plus suceptibles ou de prévention ou d'erreur? Enfin les calomnieroit-on beaucoup, risqueroit-on même de leur déplaire, si on osoit leur dire qu'elles doivent, dans la distribution de leur estime, mettre un peu trop de prix aux agrémens, et être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme?

C'est peut-être là le défaut qu'on put reprocher à Elizabeth; les goûts de son sexe perçoient à travers les soins du trône et la grandeur de son caractère. On est fâché, dans certains momens, de la voir mêler aux vues des grandes ames les foiblesses des plus petites. Peut-être si Marie Stuart eût été moins belle, sa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquetterie, comme on sait, donna à Elizabeth des favoris qu'elle jugea bien plus en femme qu'en souveraine; elle crut trop aisément que l'art de lui plaire supposoit du génie.

Cette même reine, si fameuse à tant de titres, exerça sur les Anglois un pouvoir presqu'arbitraire, et dont, peut-être, on n'est pas assez surpris. En général, les femmes, sur le trône, sont plus portées au despotisme, et s'indignent plus des barrières. Le sexe, à qui la nature assigna la puissance, en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'élève à ses propres yeux, et n'a pas besoin de s'attester à lui-même des forces dont il est sûr; mais

la foiblesse s'étonne du pouvoir qu'elle a, et précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en assurer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de despotisme qui tient à la hauteur des idées; et les femmes hors de la classe ordinaire, le despotisme qui tient aux passions; le leur est une saillie de leur ame, bien plus que le fruit d'un système.

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent; c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang; ce qu'on eût refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel; elles ont plutôt un despotisme de fantaisie que d'oppression; le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité; elles portent dans leur ame le contre-poids de leur puissance (*a*)

Si après avoir comparé les deux sexes par les talens, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'aûtres rapports. D'abord l'expérience et l'histoire nous apprennent que dans toutes les sectes, tous les pays, tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuses. Naturellement plus sensibles, elles ont plus besoin d'un objet qui sans cesse occupe leur ame; elles portent à

(*a*) Il suit de là que dans une monarchie limitée, les femmes sur le trône tendroient plus au despotisme, et que dans un pays despotique, elles se rapprocheroient de la monarchie par la douceur. Et c'est ce qui est assez prouvé par l'expérience.

Dieu un sentiment qui a besoin de se répandre, et qui ailleurs seroit un crime. Avides du bonheur, et le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie et vers un monde différent : extrêmes dans leur désirs, rien de borné ne les satisfait. Plus dociles sur les devoirs, elles les raisonnent moins, et les sentent mieux; plus asservies aux bienséances, elles croient encore plus à ce qu'elles respectent; moins occupées et moins actives, elles ont plus le temps de contempler; moins distraites au-dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voient sans cesse; plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies et des temples; et la religion des sens influe encore sur celle de l'ame. Enfin gênées partout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur sexe, avec les femmes par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaisirs et de leurs peines à l'Etre suprême qui les voit, et souvent déposent dans son sein des foiblesses qui leur sont chères, et que le monde entier ignore. Alors se rappelant leurs douces erreurs, elles jouissent de leur attendrissement, même sans se le reprocher; et sensibles sans remords, parce qu'elles le sont sous les regards de Dieu, elles trouvent des délices secrètes jusque dans le repentir et les combats. Il sembleroit donc par une suite même du caractère des femmes, que leur religion devroit être plus tendre et celle des hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques et l'autre à des principes; et qu'en

exaltant les idées religieuses, la femme seroit plus proche de la superstition, et l'homme du fanatisme. Mais si une fois le fanatisme s'empare d'elle, son imagination plus vive l'emportera plus loin; et plus féroce par la crainte même d'être sensible, ce qui faisoit une partie de ses charmes, ne contribuera plus qu'à ses fureurs.

Aux vertus religieuses tiennent de très-près les vertus domestiques; et sans doute elles devroient être communes aux deux sexes : mais ici l'avantage se trouve encore du côté des femmes; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur sont plus nécessaires. Dans le premier âge, timide et sans appui, la fille est plus attachée à sa mère; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer. Tremblante, elle se rassure auprès de celle qui la protége; et sa foiblesse qui fait sa grâce, augmente encore sa sensibilité. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, et tout l'invite à les remplir; alors l'état des deux sexes est bien différent. Au milieu des travaux et parmi tous les arts, l'homme déployant sa force, et commandant à la nature, trouve des plaisirs dans son industrie, dans ses succès, dans ses efforts même. La femme plus solitaire a bien moins de ressources. Ses plaisirs doivent naître de ses vertus; ses spectacles sont sa famille. C'est auprès du berceau de son enfant, c'est en voyant le sourire de sa fille et les jeux de son fils, qu'une mère est heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions puissantes de la nature? Où est ce caractère tout-à-la-fois

touchant et sublime qui ne sent rien qu'avec excès? Est-ce dans la froide indifférence et la triste sévérité de tant de pères? non : c'est dans l'ame brûlante et passionnée des mères. Ce sont elles qui, par un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce sont elles qui se jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans son son berceau. Ce sont elles qui, pâles, échevelées, embrassent avec transport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lèvres sur ses lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ses cendres insensibles. Ces grandes expressions, ces traits déchirans qui nous font palpiter à-la-fois d'admiration, de terreur et de tendresse, n'ont jamais appartenu, et n'appartiendront jamais qu'aux femmes. Elles ont dans ces momens je ne sais quoi qui les élève au-dessus de tout, qui semble nous découvrir de nouvelles ames, et reculer les bornes connues de la nature.

Considérez les devoirs même d'où naît la fidélité des époux; lequel des deux sexes y doit être plus attaché? lequel pour les violer a plus d'obstacles à vaincre? est mieux défendu par son éducation, par sa réserve, par cette pudeur qui repousse même ce qu'elle désire, et quelquefois dispute à l'amour ses droits les plus tendres? Calculez le pouvoir que la nature donne au premier penchant et aux premiers nœuds, dans un cœur né sensible, et à qui, jusqu'à présent, il a été défendu d'aimer. Cal-

culez la force de l'opinion même qui règne avec tant d'empire sur l'un des deux sexes, et qui, tyran bizarre, pour les mêmes foiblesses, applaudit souvent l'un, tandis qu'il flétrit l'autre. La nature attentive, pour conserver les mœurs des femmes, a pris soin elle-même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible, et la fidélité plus touchante. Non, et il faut l'avouer, ce n'est presque jamais par elles que commence le désordre des familles; et dans les siècles même où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompues par leur siècle.

Après les vertus religieuses et domestiques, viennent les vertus sociales; et d'abord les vertus de sensibilité : ce sont toutes les passions affectueuses et douces. On sait qu'au premier rang sont l'amitié et l'amour.

C'est une grande question de savoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Montagne, qui a si bien connu ou deviné la nature, et qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philosophie de notre siècle, décide nettement la question contre les femmes; mais sur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine. On remarque même dans tout son livre, qu'en général il rend peu de justice aux femmes; peut-être étoit-il comme ce juge qui craignoit tant d'être partial, qu'il avoit pour principe de faire toujours perdre le procès à ses amis. Sur cette question, si je conversois avec Montagne, j'oserois lui dire : « Vous convenez sans doute que l'amitié est le

sentiment de deux ames qui se cherchent, et qui ont besoin de s'appuyer l'une sur l'autre ». Or, il sembleroit qu'entre les deux sexes, celui dont la tête et les bras sont le plus occupés, qui est le plus distrait, qui est le plus libre, qui peut plus hautement répandre ses idées et déployer tous ses sentimens; qui dans la prospérité jouit plus par l'orgueil; qui dans le malheur est plus humilié qu'attendri; qui dans tous les états a la conscience de ses forces et se les exagère, peut se passer bien plus aisément du commerce et des doux épanchemens de l'amitié : mais les femmes, tendres et foibles, et par-là même ayant plus besoin d'appui; dans l'intérieur plus exposées aux chagrins et aux peines secrètes, ayant plus de ces douleurs de l'ame, qui affectent plutôt la sensibilité que l'orgueil; dans le monde, forcées presque toujours de jouer un rôle, et remportant avec elles une foule de sentimens et d'idées qu'elles cachent et qui leur pèsent; les femmes enfin pour qui les choses ne sont rien, et les personnes presque tout, les femmes en qui tout réveille un sentiment, pour qui l'indifférence est un état forcé, et qui ne savent presque qu'aimer ou haïr, semblent devoir sentir bien plus vivement la liberté et le plaisir d'un commerce secret, et les douces confidences que l'amitié fait et reçoit.

Montagne ne manqueroit pas de me répliquer : « Vous jugez les femmes d'après la nature; jugez-les d'après la société, et surtout la société des grandes villes. Voyez si le désir général de plaire, sentiment plus frivole que profond,

profond, et bien plus vain qu'il n'est tendre, ne doit pas dessécher leur ame, et étouffer en partie leur sensibilité même. Voyez, si flattées par des éloges éternels, et accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent se plier à ces sacrifices de tous les jours, et à cette heureuse égalité que l'amitié impose. Voyez enfin si avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réserve ; et qu'est-ce qu'une amitié qui est sur ses gardes, où tous les sentimens sont couverts d'un demi-voile, et où il y a presque toujours une barrière entre les ames ? Je ne vous parle point de leur amitié entre elles. On n'y croyoit point trop dans mon siècle ; c'est apparemment de même dans le vôtre ; mais je vous demanderai jusqu'à quel point elles peuvent s'aimer, dans le monde surtout, où sans cesse elles se comparent et sont comparées, où un regard les divise, où leurs prétentions se multiplient, où elles ont des rivalités de rang, de beauté, de fortune, d'esprit, de société même : car l'amour-propre toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, s'irrite de tout, et se nourrit même de ce qui l'irrite ».

Non, pourroit ajouter Montagne, l'amitié n'est point en superficie, en jargon, en vaines phrases plus ridicules encore pour celui qui les croit, que pour celui qui les dit ; c'est un sentiment qui demande de l'énergie dans l'ame, et une profondeur d'esprit comme de caractère. C'est une union sainte et presque religieuse, qui par une espèce de culte consacre tout entier l'ami à son ami. C'est une passion qui transforme deux

volontés en une, et fait vivre deux êtres de la même vie et de la même ame. L'amitié est imposante et sévère; pour en bien remplir les devoirs, il faut être capable de parler et d'entendre le langage mâle et austère de la vérité. Il faut avoir un courage qui ne s'étonne, ni des sacrifices, ni des dangers; il faut surtout cette unité de caractère, que les femmes par la variété et la mobilité éternelle de leurs passions ont rarement, et qui fait qu'on est sûr de sentir, de penser, et d'agir comme son ami, dans toutes les occasions et tous les instans. Que dis-je? on ne s'associe pas fortement sans de grands intérêts; et les femmes par leur état même sont vouées au repos. La nature les fit comme les fleurs pour briller doucement sur le parterre qui les vit naître : mais les arbres nés et élevés au milieu des orages, et par leur vigueur même plus menacés d'être brisés par les vents, ont bien plus besoin de s'appuyer les uns les autres, et de se soutenir en s'unissant».

De toutes ces objections, il s'ensuivroit peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare : mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve, elle doit être aussi plus délicate et plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les grâces de l'amitié. Quelquefois en soulageant ils blessent; et leurs sentimens les plus tendres ne sont pas fort éclairés sur les petites choses qui ont une sensibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui se tait; elles encouragent l'amitié timide; elles

consolent doucement l'amitié qui souffre. Avec des instrumens plus fins, elles manient plus aisément un cœur malade; elles le reposent, l'empêchent de sentir des agitations. Elles savent surtout donner du prix à mille choses qui n'en auroient pas; il faudroit donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicatesses et les mêmes nuances. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement et par degrés: les passions des femmes sont plus rapides; ou elles naissent tout-à-coup, ou elles ne naîtront point: plus gênées, leurs passions doivent être plus ardentes. Elles se nourrissent dans le silence, et s'irritent par le combat. La crainte et les alarmes mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, et en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil; mais la femme n'en a que plus de tendresse: plus son aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher; elle s'attache par ses sacrifices. Vertueuse, elle jouit de ses refus; coupable, elle jouit de ses remords même (*a*). Ainsi les femmes, quand l'amour est passion, sont les plus constantes: mais aussi quand l'amour n'est qu'un goût, elles sont les plus légères; car alors elles n'ont plus ce trouble et ces com-

---

(*a*) On peut ici faire mille objections; mais je ne parle que des femmes qui sont de leur sexe.

bats, et cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur ame. Il ne leur reste que des sens et de l'imagination : des sens gouvernés par des caprices, une imagination qui s'use par son ardeur même, et qui en un instant s'enflamme et s'éteint.

Après l'amitié et l'amour, vient la bienfaisance, et cette compassion qui unit l'ame aux malheureux. On n'ignore point que c'est-là surtout le partage des femmes ; tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures et les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère et du dégoût offense leur douce mollesse. L'image des douleurs et des chagrins affecte plus profondément leur ame, que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir : elles ont surtout cette sensibilité d'instinct qui agit avant de raisonner, et a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active ; elle est aussi plus circonspecte et plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais il faudroit examiner si les femmes, si sensibles en amitié, en amour envers les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie, qui embrasse tous les citoyens, et à l'amour général de l'humanité, qui embrasse toutes les nations.

Je ne prétends point rabaisser l'amour de la patrie ; c'est le plus généreux des sentimens ; c'est du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, et qui a fait naître ces

héros antiques, dont l'histoire étonne tous les jours notre imagination et accuse notre foiblesse ; mais si nous voulons décomposer ce ressort, examiner de près en quoi il consiste, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes est presque toujours un mélange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'espérance, de souvenir de leurs actions ou des sacrifices qu'ils ont faits pour leurs concitoyens, et d'un certain enthousiasme factice qui les dépouille d'eux-mêmes, pour transporter leur existence toute entière dans le corps de l'état. Or, il est aisé de voir que presqu'aucun de ces sentimens ne convient aux femmes. Dans presque tous les gouvernemens du monde, exclues des honneurs et des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni espérer, si s'attacher à l'état par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété, et gênées par les lois dans celle même qu'elles ont, la forme de législation dans tout pays doit leur être assez indifférente. N'agissant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun souvenir flatteur qui les y enchaîne, par la vanité, ou des travaux, ou des vertus. Enfin, existant plus dans elles-mêmes et dans les objets qui les attachent, et peut être moins dénaturées que nous par les institutions sociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins susceptibles de l'enthousiasme qui fait préférer l'état à sa famille, et ses concitoyens à soi. On ne manquera point de m'objecter les fameuses citoyennes de Rome et de Sparte. Je répondrai qu'il ne faut pas comparer les répu-

bliques anciennes à nos constitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes hollandoises dans la révolution des sept provinces ; je répondrai que l'enthousiasme de la liberté peut tout ; qu'il y a des temps où la nature s'étonne de n'être plus elle-même, et que les grandes vertus naissent des grands malheurs.

Mais si l'amour de la patrie est peu fait pour les femmes, l'amour général de l'humanité qui s'étend sur les nations et sur les siècles, et qui est une espèce de sentiment abstrait, semble convenir encore moins à leur nature : il faut pouvoir se peindre ce qu'on aime. Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées que le philosophe parvient à franchir tant de barrières, qu'il passe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre-humain, du temps où il vit, aux siècles qui naîtront un jour, et de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égarent point ainsi leur ame au loin ; elles rassemblent autour d'elles leurs sentimens et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse. Ces mesures si vastes sont pour elles hors de la nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation, et le jour où elles vivent, plus que vingt siècles où elles ne seront pas.

Parmi les vertus sociales, il y en a d'autres qu'on peut appeler plus proprement vertus de société, parce qu'elles en sont l'agrément et le lien : leur usage est de tous les instans. Elles sont dans la vie ordinaire, ce qu'est la monnoie courante en fait de commerce. Telle est cette douceur qui rend le caractère plus souple

et donne aux manières un charme qui attire ; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas besoin de pardon pour soi; l'art de ne point voir les foiblesses qui se montrent, et de garder le secret à celles qui se cachent; l'art de déguiser ses propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas; l'art de ne tyranniser, ni les volontés, ni les désirs, et de ne point abuser de la foiblesse même, qui en obéissant s'indigne; et la complaisance qui adopte les idées qu'elle n'a point eues; et la prévenance qui devine les craintes et encourage les pensées; et la franchise qui inspire une si douce confiance; et toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, et qui en est quelquefois l'heureux mensonge, qui donne des règles à l'amour-propre, et fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Nous ne suivrons pas le parallèle des sexes dans tous ces sentimens; mais on remarque, en général, que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettroit d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, et polit le ressort de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère ; elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, et tant pis pour ceux qui l'auroient; mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, et quelques-unes y réussissent. Plus leur société s'étend, plus ce genre de

mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier et de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, et demande plus de supériorité pour assortir les mouvemens (*a*).

Mais aussi cette politesse si fine doit quelquefois mener à la fausseté : on met l'expression du sentiment à la place du sentiment même ; de-là le reproche si répété contre les femmes. Il faut convenir que par leur nature elles sont plus portées à tous les genres de dissimulation. C'est la force qui déploie tous ses mouvemens en liberté ; mais la foiblesse et l'art de plaire doivent observer et mesurer les leurs. Ainsi, les femmes plus timides, apprennent à cacher les sentimens qu'elles ont, et finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est sans effort, et qu'elle peut être

(*a*) En général on est d'autant plus poli, qu'on est moins à soi et plus aux autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on est plus jaloux d'être distingué, qu'on a peut-être moins de ressources et de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, et dans les sexes comme dans les rangs, la politesse suppose encore l'oisiveté, parce qu'elle suppose l'habitude et le besoin de vivre ensemble. Et c'est de là que naît l'art des ménagemens, le besoin des égards, et toutes les petites jouissances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, et à exiger ce qu'on donne. Ainsi la délicatesse des sens produit la recherche des plaisirs ; et la délicatesse de l'esprit (qui peut-être n'est que le résultat des deux autres) produit la finesse du goût. On voit comme tous ces objets tiennent ensemble, et comme ils tiennent aux femmes.

en lui le besoin d'une ame impétueuse et libre; mais la sincérité chez les femmes, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchise par système : les femmes se piquent rarement de ce genre d'hypocrisie ; et quand par hasard elles l'ont, elles donnent leur franchise comme une marque de confiance pour plaire davantage : c'est un sacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainsi l'homme a de la franchise par orgueil et la femme par adresse ; l'un peut dire une vérité sans autre objet que la vérité ; dans la bouche de l'autre, la vérité même a toujours un but. La fausseté de l'homme va presque toujours à ses intérêts ; elle n'est que pour lui ; celle de la femme va presque toujours à plaire : elle se rapporte toute aux autres. De ces deux faussetés, l'une vous trompe et l'autre vous séduit. Enfin, la flatterie se trouve également dans les deux sexes ; mais celle de l'homme est souvent dégoûtante à force d'être basse ; celle de la femme est plus lègère et paroît de sentiment : même quand elle est outrée, elle est amusante, et n'est jamais vile ; le motif et la grâce la sauvent du mépris.

Pour achever ce parallèle, qui n'est déjà que trop long, il faudroit examiner encore dans les deux sexes, les vertus rigides qui tiennent à l'équité, et ces qualités vigoureuses et fortes qui tiennent au courage ; mais toutes les distinctions qu'on pourroit faire sur ses objets, partiroient toujours des mêmes principes. Ainsi, à l'égard de l'équité d'où naissent les devoirs d'une justice austère et impartiale, si

entre les deux sexes il y en a un qui sente presque toujours avant que de juger; si son imagination qui l'entraîne, lui donne des aversions ou des penchans dont il ne se rend pas compte, si une règle uniforme et inflexible doit fatiguer ses caprices; si enfin dans tous les temps il se décide bien plus par des idées particulières, que par des vues générales, il faut avouer alors que cette équité rigide, qui voit moins les circonstances que la règle, et les personnes que les choses, seroit moins faite pour lui. Aussi rarement les femmes sont-elles comme la loi qui prononce sans aimer ni haïr; leur justice soulève toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à absoudre. Ouvrez l'histoire, vous les verrez toujours voisines, ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance : il leur manque cette force calme qui sait s'arrêter; tout ce qui est modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'esprit (*a*), a dit que les François sembloient s'être échappés des mains de la nature, lorsqu'il n'étoit encore entré dans leur composition que l'air et le feu. Elle en auroit pu dire autant de son sexe; mais sans doute elle pas voulu trahir son secret.

Il seroit bien hardi de vouloir décider jusqu'où la nature des deux sexes paroît susceptible de courage; mais ce mot de courage est vague : et pour en fixer l'idée, il en faudroit distinguer de différentes espèces. On connoît

(*a*) Madame de Graffigni, *Lettres Péruviennes*.

la distinction du courage d'esprit et du courage physique ; mais ces deux genres se subdivisent encore. Ainsi, dans le courage d'esprit on trouve un courage de principes, qui fait braver l'opinion ; un courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'ame, et l'empêche d'être gouvernée; un courage de constance, qui supporte l'idée des longs travaux et les travaux même ; un courage de sang-froid qui, dans les circonstances délicates, voit tout et voit bien ; et dans le courage physique un courage contre la douleur, qui sait souffrir ; un courage contre les périls, soit celui d'audace qui affronte, soit celui d'intrépidité qui attend ; un courage d'habitude, qui est de tous les jours, et s'applique à tous tous les objets ; et ce courage d'enthousiasme, qui est comme la fièvre d'une ame ardente, qui naît et s'éteint, et fait braver dans un temps ce qu'on eût redouté dans un autre.

Je laisse à mes lecteurs à faire l'application de ces détails ; mais ce qu'on doit remarquer, c'est que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, est celui de la douleur ; ce qui vient sans doute de la foule des maux auxquels les a soumises la nature. Quoi qu'il en soit, elles aimeroient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveroient bien plutôt la douleur que l'opinion ; on a vu aussi dans les dangers des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes : mais c'est toutes les fois qu'une grande passion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même ; et

leur sensibilité ardente portée toute vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte, et qui produisent la foiblesse. Elles ont dans ces secousses une force qui brave tout, et va plus loin qu'une force habituelle, qui par sa continuité même a moins de ressort ; et doit être moins voisine de l'excès.

Telle est, dans la question de l'égalité ou de la supériorité des sexes, une partie des objets qu'il eût fallu discuter et mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudroit tout-à-la-fois être médecin, anatomiste, philosophe, raisonnable et sensible, et surtout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé.

Le seizième siècle, qui avoit vu naître et s'agiter cette question, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce temps on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette espèce d'enthousiasme général d'une galanterie sérieuse, étoit un peu tombée. L'extinction entière de la chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne, en Angleterre et en France, les femmes appelées dans les cours, et les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue, et de la beauté regardée comme un instrument de fortune; enfin, le nouveau goût de société qui commença partout à se répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, et qui, en mêlant davantage les deux sexes, leur apprend à se chercher plus et à s'estimer moins; tout contribua à diminuer un sentiment qui, pour être profond, a besoin

d'obstacles, et d'un certain état de l'ame où elle puisse s'honorer par ses désirs, et s'estimer par sa foiblesse même.

Cependant cette révolution ne se fit que lentement parmi nous. Sous François Ier, qui donna le signal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalousies, des vengeances, des haines et des crimes qui prouvent des mœurs. Sous Catherine de Médicis, ce fut un mélange de galanterie et de fureurs. L'ardeur italienne vint se mêler à la volupté françoise : tout fut intrigue. On parloit de carnage dans des rendez-vous d'amour, et l'on méditoit, en dansant, la ruine des peuples. Cependant les soins même de la politique et de la guerre, les factions, les partis, et je ne sais quoi de romanesque qui restoit encore, donnoient aux ames une certaine vigueur qui se portoit jusque dans les sentimens que les femmes inspiroient. Sous Henri IV, on vit une galanterie plus douce; il eut les mœurs d'un chevalier et les foiblesses d'un roi sensible. On se fit honneur de l'imiter, et les courtisans, accoutumés aux actions d'éclat et aux conquêtes, audacieux et brillans, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avoient montré dans les combats. On se corrompoit partout, mais on ne s'avilisoit point encore.

Sous Louis XIII, l'esprit qui commença à se développer, fit mêler la méthaphysique à la galanterie. On connoît les fameuses thèses que le cardinal de Richelieu fit soutenir sur l'amour. Ce qu'on seroit tenté de prendre pour

une espèce de parodie et une charge comique, n'étoit que l'expression sérieuse des mœurs de ce temps-là. Les guerres de religion avoient mis la controverse à la mode ; le nouveau goût des lettres faisoit prendre les formes scholastiques pour la science. Le faux bel esprit naissoit du désir de l'esprit, et de l'impuissance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien et se mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, et qu'elle est plutôt une tournure de l'esprit qu'un sentiment, la galanterie adoptoit tous ces mélanges, et s'étoit formé un nouveau jargon, tout-à-la-fois mystique, métaphysique et romanesque. Ce n'étoit que dissertations sur les délicatesses et les sacrifices de l'amour. Quoiqu'on disserte peu sur ce qu'on sent beaucoup, cependant ces conversations même et ces maximes, annonçoient un tour d'imagination, qui, en permettant la galanterie, y joignoit la tendresse, et lioit toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité et de respect.

La régence d'Anne d'Autriche et la guerre de la minorité furent une époque singulière. La France étoit dans l'anarchie, mais on mêloit les plaisanteries aux batailles et les vaudevilles aux factions. Alors tout se menoit par des femmes ; elles eurent toutes dans cette époque cette espèce d'agitation inquiète que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense : les unes imprimoient le mouvement; les autres le recevoient. Chacune, selon son intérêt et ses vues, cabaloit, écrivoit, conspiroit : le temps des assemblées étoit la nuit. Une femme au lit, ou sur sa chaise

longue, étoit l'ame du conseil ; là, on se décidoit pour négocier, pour combattre, pour se brouiller, pour se raccommoder avec la cour. Les foiblesses secrètes préparoient les plus grands événemens ; l'amour présidoit à toutes les intrigues : on conspiroit pour ôter un amant à sa maîtresse, ou une maîtresse à son amant. Une révolution dans le cœur d'une femme, annonçoit preque toujours une révolution dans les affaires (*a*).

Les femmes dans le même temps paroissoient souvent en public et à la tête des factions. Alors elles joignoient à leur parure les écharpes qui distinguoient leur parti. On se seroit cru transporté dans les pays des romans, ou au temps de l'ancienne chevalerie. On voyoit dans des salles ou sur des places, des instrumeus de musique, mêlés avec des instrumens de guerre,

---

(*a*) Chaque femme avoit son département et son empire. Madame de Montbazon, belle et brillante, gouvernoit le duc de Beaufort ; madame de Longueville, le duc de la Rochefoucault ; madame de Châtillon, Nemours et Condé ; mademoiselle de Chevreuse, le coadjuteur ; mademoiselle de Saujon, dévote et tendre, le duc d'Orléans ; et la duchesse de Bouillon, son mari. Cependant madame de Chevreuse, vive et ardente, se livroit à ses amans par goût, et aux affaires par occasion ; et la princesse Palatine, tour-à-tour amie et ennemie du grand Condé, par l'ascendant de son esprit bien plus que de ses charmes, subjuguoit tous ceux à qui elle vouloit plaire, et qu'elle avoit, ou la fantaisie ou l'intérêt de persuader. On sait qu'elle eut tout-à-la-fois une ame passionnée et un esprit ferme, et qu'elle parut aussi romanesque en amour, que politique dans les intérêts d'état.

des cuirasses et des violons, et des beautés parmi des guerriers. Souvent elles visitoient les troupes et présidoient à des conseils de guerre (*a*). La dévotion chez les femmes se mêloit à l'esprit de faction, comme l'esprit de faction à la galanterie. Lisez les mémoires du temps, vous verrez mademoiselle remplir les devoirs les plus sacrés de la religion, avant de partir pour un voyage où elle alloit cabaler contre le roi. A Orléans elle fait la guerre civile, et va à complies. Elle donne des audiences réglées aux rebelles, au retour de la messe. On cabaloit le matin, et on visitoit les couvens le soir; jamais on ne vit plus de femmes de la cour se faire Carmélites. Il semble qu'au milieu des troubles les ames se portoient à tout avec plus d'impétuosité; et les imaginations échauffées par tant de mouvemens, se précipitoient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion et vers les cabales.

(*a*) Il y eut un régiment créé sous le nom de *Mademoiselle* : et *Monsieur* écrivoit à des femmes qui avoient suivi sa fille à Orléans, *à mesdames les comtesses, maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Personne n'ignore ce que fit cette princesse, qui avoit tout le courage d'esprit qui manquoit à son père. On sait qu'à Orléans, elle escalada presque les murs, tandis qu'on délibéroit si on devoit la recevoir. Et à la porte St. Antoine, pendant que le grand Condé se couvroit de gloire contre Turenne, qui n'étoit plus grand, que parce qu'il combattoit pour son prince, elle étoit au milieu des morts et des blessés, donnant dans Paris tous les ordres que personne, ou ne pouvoit, ou ne vouloit donner, et se faisant obéir par respect de ceux qui pouvoient lui désobéir par devoir.

A l'égard de l'esprit de galanterie, il eut à-peu-près le même caractère, ou les mêmes symptômes que sous Louis XIII ; excepté que la guerre civile, et cette espèce d'exagération que les mouvemens extraordinaires donnent à l'ame, fortifia la petite teinte de chevalerie qui restoit encore dans l'amour. Anne d'Autriche avoit porté à la cour de France une partie des mœurs de son pays. C'étoit un mélange de coquetterie et de fierté, de sensibilité et de réserve, c'est-à-dire, un reste de l'ancienne et brillante galanterie des Maures, jointe à la pompe et à la fierté des Castillans. Alors danses, romans, comédies, intrigues, tout fut espagnol. Les déguisemens, les scènes de nuit, les aventures devinrent à la mode ; seulement la vivacité françoise substitua les violons au son languissant des guitares. On jouoit de grandes passions qu'on n'avoit pas ; on se faisoit honneur d'afficher publiquement les passions qu'on avoit. Un hommage rendu à la beauté, étoit regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choses avoient une valeur ; et le don d'un bracelet ou une lettre faisoient un événement dans la vie. On parloit aussi sérieusement de galanterie ou d'amour, que du gain d'une bataille (*a*).

(*a*) On connoit ces vers du duc de la Rochefoucault à madame de Longueville.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

On vit le duc de Bellegarde, qui s'étoit déclaré hau-

C'est ce caractère qui forma l'esprit des premiers romans du siècle de Louis XIV ; romans éternels, parce qu'on croyoit que toute passion doit être longue ; serieux, parce qu'on regardoit une passion comme une chose importante dans la vie ; pleins d'aventures , parce qu'on s'imaginoit que l'amour devoit tourner les têtes ; pleins de conversations, parce qu'on faisoit de l'amour une science qui avoit ses principes et une méthode, héroïques surtout, parce qu'il falloit mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, et que le préjugé étoit alors que l'amour devoit consulter l'honneur, et s'élever par son objet, au lieu de chercher à l'avilir.

C'est ce caractère qui forma notre théâtre ; et subjuguant jusqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'état et les vengeances, entre les conspirations et les parricides.

C'est cet esprit général régnant dans l'enfance de Louis XIV, qui lui donna, peut-être avec les femmes, ce caractère tout-à-la-fois grand et sensible par lequel, jeune encore et dans une passion ardente, il voulut placer une de ses sujettes sur le trône, et fut ensuite capable de se vaincre ; par lequel il conçut une passion non moins vive pour Henriette d'An-

---

tement l'amant de la reine, en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de son épée. On vit pendant la guerre civile M. de Châtillon, amoureux de mademoiselle de Guerchi, porter dans une bataille une de ses jarretières nouée à son bras.

gleterre, et sut y mettre un frein; par lequel, toujours roi quoiqu'amant, il sut, dès sa jeunesse, mettre de la dignité dans ses plaisirs. Mais quoiqu'il couvrît toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes, par une révolution nécessaire, durent s'altérer sous son règne.

Jusqu'alors les vices de la cour n'avoient guères été ceux de la nation. Les différens ordres de l'état étoient plus séparés. On touchoit encore au temps où les grands seigneurs avoient une grandeur personnelle, qui les avoit rendus tout-à-la-fois redoutables pour la cour, et tyrans pour le peuple. Plus ils étoient puissans, plus les rangs étoient marqués. L'orgueil ne se mêle pas, et fait signe que l'on recule. Le despotisme suprême abat toutes les barrières; mais le despotisme subalterne les multiplie pour se séparer davantage de ceux qui oseroient prétendre à l'égalité. Dans cet état, la corruption et l'audace des mœurs sont presque regardées comme un privilége du rang. Les vices même de ceux qui oppriment, sont pour les autres une partie de leur oppression; et l'on est moins porté à imiter ceux que l'on hait. D'ailleurs, la communication des mœurs de la cour ne pouvoit se faire que par la haute magistrature et les gens riches; mais les magistrats plus austères, étoient plus renfermés. Vivant entre l'étude et les lois, ils étonnoient la cour, et ne l'imitoient pas. A l'égard des gens riches, la plupart n'étoient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettoit point la familiarité de l'orgueil. Le luxe qui seul rapproche la

grandeur de la richesse, vice de quelques particuliers, n'étoit pas la maladie générale. Les uns n'avoient pas encore besoin de trafiquer de leurs noms; les autres ne pensoient point encore à en acheter un. Comme on s'occupoit plus de ses devoirs, il y avoit moins de temps à perdre: ainsi, moins de société. Les mœurs de tout ce qui n'étoit pas la cour, étoient donc plus sauvages; et cette espèce de grossièreté antique étoit une barrière de plus, parce qu'elle étoit un ridicule. Le contraste des manières marquoit où l'orgueil devoit s'arrêter pour ne pas se confondre. Entre la capitale et les provinces il n'y avoit guères moins de barrières qu'entre les états. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, surtout moins de luxe et de besoins, et par conséquent beaucoup moins de cette activité inquiète qui fait qu'on se déplace, et qu'on va chercher dans la capitale de l'or, de la servitude et des vices, retenant chacun sous le toit de ses pères, contribuoit à prolonger les mœurs de la nation.

Mais sous Louis XIV tout changea. Les gens de la cour n'ayant plus que des titres sans pouvoir, et réduits à une grandeur de représentation au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage vers la société et vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richesses. Les grands eurent plus de besoins, les riches plus de faste, les pauvres corrompus par leurs désirs, moins de mœurs; tout se rapprocha. La magnificence et le luxe du prince fortifièrent encore ces idées. On s'endetta par devoir, et

l'on se ruina par orgueil. On ménagea bientôt ceux qu'on méprisoit. Pour conserver ses titres, il fallut les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches et les grands. La magistrature même changea. Tout ce qui alloit à Versailles, en prit les mœurs. La société plus polie fit disparoître la différence des tons. La rouille des vieux usages s'effaça. Tous les ordres se mêlèrent. On accourut des provinces; la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition. le commerce, la réputation du prince et ses conquêtes, les fêtes romanesques de sa cour, les plaisirs même de l'esprit, tout attira dans la capitale; on y vint en foule quitter ses préjngés, rougir de ses mœurs, et tout-à-la-fois se polir, s'enrichir et se corrompre.

Il est trop aisé de voir l'influence que tous ces changemens et ce mélange universel durent avoir sur les femmes. La galanterie devint une mode, et l'aisance des mœurs une grâce. Tout imita la cour; et d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agrémens.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un pays où naissoit le goût de la société et des lettres, le goût de l'esprit dut gagner les femmes. Mais comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel et la grâce tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai, sans pouvoir le définir; comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré; et que, pour être mieux, il ne faut ressembler à personne; comme ce qui est faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il

présente un face nouvelle, et cache une partie de l'objet pour faire sortir le reste; comme enfin tout ce qui est de mode, s'exagère, on dut prendre d'abord le bel esprit pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent à se distinguer, créèrent des expressions qu'on admiroit beaucoup, parce qu'on les entendoit peu. On mit des mots singuliers à la place des idées qu'on n'avoit pas; et pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire; les livres italiens et espagnols, qui étoient alors très-à la mode, les lettres de Voiture, les romans de mademoiselle Scudéry, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appeloit les *précieuses*, les conversations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la société et le nom imposant de madame de Longueville, qui après avoir été dans la fronde à la tête des factions, vieille et sans amans comme sans cabale, se désennuyoit à faire de la métaphysique sur l'amour, et des dissertations sur l'esprit, et à préférer naïvement Voiture à Corneille.

On sait que Molière, en chargeant ce ridicule, le fit disparoître. Quelques femmes ensuite se livrèrent aux lettres, et quelques-unes cultivèrent les sciences; mais ce fut bien loin d'être l'esprit général. Dans le siècle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Il semble que la nation distinguée par sa valeur et par ses grâces, ait toujours craint d'avoir une autre espèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une sorte de mésalliance pour les grands, et un pédantisme pour les femmes. Ce mépris secret, digne des

Francs nos aïeux, dut retenir surtout le sexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui est bien a son excès, et qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raison, en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile, on vint aisément à bout de décrier les connoissances dans les femmes. Despréaux et Molière joignirent au préjugé l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux chargèrent le tableau pour faire rire. Molière surtout mit la folie à la place de la raison; et l'on peut dire qu'il trouva l'effet théâtral plus que la vérité.

En effet, à examiner la question, il semble que dans un pays et dans un siècle où l'on est prodigieusement loin de cette première innocence qui attache des plaisirs purs à la retraite, et à l'heureuse ignorance de tout, hors de ses devoirs; dans un siècle où les mœurs générales sont corrompues par l'oisiveté, où tous les vices se mêlent par le mouvement, et où on ne peut plus remplacer ou suppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connoissances et de s'instruire, il falloit les y encourager. Armande et Philaminte sont des êtres très-ridicules, j'en conviens, et qui méritent qu'on en fasse justice; mais le bon-homme Chrisale, qui dans sa grossièreté franche et bourgeoise, renvoie sans cesse les femmes à leur dez, leur fil et leurs aiguilles, et ne veut pas qu'une femme lise et sache rien hors *veiller sur son pot*, n'est plus du siècle de

Louis XIV (*a*). C'étoit remonter à deux cents ans ; c'étoit oublier que les mœurs d'un siècle sont incompatibles avec celles d'un autre ; et que par un certain enchaînement de vertus et de vices, il y a un progrès nécessaire de lumières comme de mœurs, auquel il est impossible de résister. On peut dire que c'est surtout pour la législation du théâtre qu'est fait le principe de Solon, de donner non les meilleures lois possibles, mais les meilleures relativement au peuple et au temps. Ainsi, au lieu de faire contraster avec les deux folles que Molière a peintes, ce Chrisale qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, et qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle, si on avoit peint une femme jeune et aimable, qui eût reçu du côté des connoissances et de l'esprit la meillenre éducation, et qui eût conservé toutes les grâces de son sexe ; qui sût penser profondément, et qui n'affectât rien ; qui couvrît d'un voile doux ses lumières, et eût toujours un esprit facile, de manière que ses connoissances acquises parussent ressembler à la nature ; qui pût apprécier et sentir les grandes choses, et ne dédaignât jamais les petites ; qui ne fît usage de

(*a*) Voyez dans les *Femmes savantes* l'excellente scène septième, du second acte. On sent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chrisale comme rôle comique : il est du plus grand effet ; et dans ce genre, Chrisale et Martine sont véritablement les deux rôles de génie de la pièce. Je l'examine seulement du côté moral, et indépendamment de tout effet de théâtre.

l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui, en étudiant et connoissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les foiblesses, et de respect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout, mais les connoissances après les devoirs, et n'employât la lecture qu'à remplir les instans que laisse dans le monde le vide des sociétés et de soi-même, et à embellir son ame en cultivant sa raison; peut-être alors la comédie de Molière, admirable à tant d'égards, et excellente en tous points, si elle eût été faite pour un siècle moins avancé, eût présenté pour le siècle poli et corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule, une leçon, et dans les femmes l'usage heureux des lumières à côté de l'abus (*a*).

Quoiqu'il en soit, les femmes sous Louis XIV, furent presque réduites à se cacher pour s'instruire, et à rougir de leurs connoissances, comme dans les siècles grossiers, elles eussent rougi d'une intrigue. Quelques-unes cependant osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisoit un devoir; mais la plupart cachèrent cette hardiesse sous le secret; ou si on les soupçonna, elles prirent si bien leur mesure, qu'on ne put les convaincre; elles n'avoient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par-là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dut pas être fort commun sous Louis XIV; mais par la politesse générale du siècle,

---

(*a*) Je ne sais pas si Molière eût trouvé un pareil modèle dans le siècle de Louis XIV; mais je sais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.

il y eut chez les femmes un autre genre d'esprit très à la mode alors, et surtout à la cour : c'est cet esprit aimable et qui n'a que des grâces légères, qui n'est point gâté par les connoissances, ou y tient si peu qu'on lui pardonne ; qui écrit très-agréablement des bagatelles, et peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers ; qui dans la conversation charme toujours sans paroître y prétendre, plaît à tout le monde, n'humilie personne ; et lors même qu'il est le plus brillant, l'est de manière qu'on l'excuse, et qu'on voit bien qu'il n'y a pas de sa faute. Tel fut, comme on sait, l'esprit des la Fayette, des Ninon, des la Suze, des la Sablière et des Sévigné, des Thianges et des Montespan, de la duchesse de Bouillon et de la belle Hortense Mancini sa sœur ; enfin de madame de Maintenon, lorsque jeune encore elle faisoit le charme de Paris, avant qu'elle habitât la cour, et fût condamnée à la fortune et à l'ennui (*a*).

(*a*) Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on distinguera toujours madame de la Fayette et madame de Sévigné. Madame de la Fayette, si connue par des romans ingénieux et pleins d'une sensibilité douce, joignoit une raison solide à tous les agrémens du caractère et de l'esprit. C'est-elle, qui la première, a mis dans les romans, les sentimens à la place des aventures, et des hommes aimables au lieu des héros. Elle fit dans son genre, ce que Racine fit dans le sien. En substituant l'intérêt aux prodiges, elle prouva qu'il valoit mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presqu'une langue nou-

La plupart de ces femmes furent célébrées par des poëtes, qui pour leur plaire, savoient prendre leur ton. On remarque que dans tous les vers de Boileau, il ne se trouve pas le nom d'une seule femme de son temps. Pour mériter ses éloges, il falloit être roi, ministre, ou docteur de Sorbonne. Mais la Fontaine, plus sensible et plus doux, a loué presque toutes les femmes de la cour, célèbres par leurs agrémens ou leur esprit. Il avoit une ame faite pour les sentir, et le ton qu'il falloit pour les chanter. Dans son abandon et sa paresse, il sembloit errer sur tout avec indifférence; mais il sentoit par instinct les grâces dans les femmes, comme il les rencontroit par instinct dans ses vers. Racine, très-dédaigneux, quoique très-courtisan, et plus porté en général à la satyre qu'à l'éloge, n'en a loué que deux, madame de Maintenon dans Esther, et Henriette d'Angleterre dans

---

velle. Elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une ame sensible seule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs, une physionomie et une ame. Tous ses tours de phrase sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâces. Les momens qu'elle peint se fixent sous son peinceau, et on les voit encore. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! Comme sa joie est douce, et sa tristesse a de charme! Comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse! S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité (à peu près comme il y a des aveugles et des sourds de naissance) et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudroit lui faire lire les lettres de madame de Sévigné.

une dédicace ; mais Racine n'en n'est pas moins le plus éloquent panégyriste des femmes qu'il y ait eu. Quinaut, sans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même célébrées toutes. Il a fait pour elles un monde exprès et qui subsiste encore, où il n'y a d'autres mœurs que celles de l'ancienne chevalerie, où les dieux, les héros et les hommes sont tous amans par devoir, et où, sous peine de ridicule, il est défendu de penser, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, et de monter aux cieux, ou de descendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier et Bossuet en ont immortalisé quelques-unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agrémens. Mais si l'oraison funèbre est de tous les ouvrages celui peut-être qui est le moins propre à peindre un caractère, même dans un homme, parce qu'il faut presque toujours exagérer les proportions ; qu'on a un cadre immense, et qu'on veut le remplir ; qu'il y a des qualités qu'il faut taire ; qu'il faut quelquefois supposer des motifs où il n'y en a point ; qu'il faut supprimer les détails, qui cependant peignent mieux que les masses ; qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe, un caractère général, et une physionomie qui soit une, et que souvent il n'en a point eue ; enfin, parce qu'il faut faire une figure de représentation, et qu'une figure de représentation n'est presque jamais une figure vraie : à plus forte raison, ce genre est-il moins propre à bien rendre l'espèce de mérite d'une femme. Leurs traits sont trop délicats et trop fins ; ils échappent à ce pinceau. Aussi presque toutes

les oraisons funèbres de femmes ne peignent rien, et ce sont plutôt des sermons que des portraits. Bossuet en a deux célèbres ; mais la beauté de l'une tient à de grands événemens, et à un trône renversé ; celle de l'autre, à une mort tragique et terrible. De quatre que Fléchier a faites, la meilleure, sans contredit, est celle de madame de Montausier ; mais a-t-il pu la peindre (*a*) ? Apprend-on là ce qu'on sait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'esprit qu'eut madame de Montausier

---

(*a*) Madame de Montausier, connue avant son mariage sous le nom de *Julie d'Angennes*, étoit fille de la célèbre marquise de Rambouillet ; elle fut dans son enfance prodigieusement louée par tous les beaux esprits du temps. On connoît l'histoire *de la guirlande de Julie*. C'étoient les plus belles fleurs peintes sur vélin, et au bas de chacune un madrigal, composé par les hommes les plus célèbres du siècle. Le grand Corneille en fit trois pour sa part ; et l'auteur du Cid, de Rodogune, et de Cinna, composa *la tulipe, la fleur d'orange* et *l'immortelle blanche*. Fléchier, dans son oraison funèbre, ne peut, ni ne doit peindre cette espèce de galanterie d'esprit qui faisoit le caractère de ces temps-là. Il ose parler de l'hôtel de Rambouillet ; mais comment ? il nous parle de *cabinets où l'esprit se purifioit*, *de la vertu qu'on y révéroit sous le nom de l'incomparable Artémice ; enfin d'une cour nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte*, *savante sans orgueil*, *polie sans affectation*. Ces antithèses sont très-belles sans doute, mais font-elles bien connoître ce dont il s'agit ? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais qu'une jeune personne devoit recevoir, parmi tant de dissertations et de vers, de métaphysique et d'esprit, entre mademoiselle de Scudery et madame de Longueville, entre Sarrazin et Voiture ?

dans sa jeunesse, vint de ce que Voiture chez sa mère composoit ses lettres ? Apprend-on là enfin que dès qu'elle fut à la cour, elle oublia tous ses amis, et que ce fut pour elle que le duc de la Rochefoucault fit cette maxime, *qu'il y a des gens qui paroissent mériter de certaines places, dont ils font voir eux-mêmes qu'ils sont indignes dès qu'ils y sont parvenus.* Au lieu de tout cela, Fléchier, fidelle à sa division et à la chaire, est obligé de mettre des antithèses, des phrases et des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légèreté par des poëtes, ou gravement et avec pompe par des orateurs, il y en eut encore deux, qui dans un rang et un ordre différent, parvinrent néanmoins à la plus grande célébrité; l'une est mademoiselle de Scudery, si fameuse alors, et qui vécut quatre-vingt-quinze ans, dont elle passa plus de soixante à écrire avec grâce quelques jolis vers dont on se souvient, et avec une effrayante facilité, de gros volumes qu'on ne lit plus. On sait que pendant un temps elle tourna les têtes, et qu'elle eut autant d'influence par ses romans, que Boileau en eut depuis par ses satyres et par son goût. L'autre est la savante mademoiselle le Febvre, si connue sous le nom de madame Dacier. Son mérite, il est vrai, n'étoit point un mérite de femme, mais elle avoit de bonne-heure pris son parti de n'être qu'un homme; et quoique ce ne fût point à la manière de Ninon, elle ne laissa pas que de faire des enthousiastes. Ses deux langues naturelles étoient celles de Térence et d'Homère; aussi recevoit-elle souvent des madri-

gaux grecs et latins. Les personnes les plus savantes de l'Europe conspirèrent à la louer. Enfin la Mothe la chanta, la Mothe si connu par ses démêlés littéraires avec elle, où tous deux avoient changé de rôle (*a*). Il prononça en son honneur dans l'Académie françoise, une de ces odes raisonnables et sensées qu'il savoit si bien faire. Cet hommage public honoroit à-la-fois la Mothe, les femmes et les lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à-peu-près dans le même temps. Ce catalogue se trouve partout; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'ame et l'esprit ont eu un caractère, et qui peuvent servir à faire connoître les idées ou les mœurs de leur siècle. C'est ici un tableau et non pas une histoire.

Le résultat des mœurs et du caractère général des femmes sous Louis XIV, fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues, peu de connoissances, beaucoup d'agrémens, une politesse fine, un reste d'empire sur les hommes, le respect pour toutes les idées religieuses qui se mêloit à cette coquetterie de mœurs, et toujours le remords à côté ou à la suite de l'amour.

Sous la régence il se fit une révolution. Les dernières années de Louis XIV avoient répandu

(*a*) On sait que dans sa dispute sur Homère, il mit tout l'esprit et toutes les grâces d'une femme, tandis qu'elle y mettoit toute l'érudition, et quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

à la cour et sur une partie de la nation, je ne sais quoi de plus sérieux et de plus triste. Dans le fond, les penchans étoient les mêmes; mais ils étoient plus réprimés. Une nouvelle cour et de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace et de l'impétuosité dans ses désirs, et l'on déchira une partie du voile qui couvroit la galanterie. La décence qui avoit été respectée comme un devoir, ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès; et il se forma une corruption tout-à-la-fois profonde et frivole, qui, pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleversemens des fortunes précipitèrent ce changement. L'extrême misère et l'extrême luxe en furent les suites; et on sait leur influence. Rarement chez un peuple, est-il arrivé une secousse rapide dans les propriétés, sans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de six siècles, la galanterie faisoit le caractère de la nation; mais l'esprit de chevalerie toujours mêlé à ce sentiment, cet esprit inséparable de l'honneur, faisoit du moins que la galanterie ressembloit à l'amour, et que le vice avoit toute la vertu dont le vice est susceptible. Mais quand il resta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit; elle devint un sentiment vil qui supposa toutes les foiblesses, ou les fit naître (*a*).

(*a*) L'esprit de chevalerie avoit long-temps survécu aux usages, aux lois, aux institutions, au genre de

Dans

Dans le même temps, et par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la société des femmes augmenta. La séduction plus aisée offrit partout plus d'espérances. Les hommes vécurent moins ensemble; les femmes moins timides s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent; l'un mit trop de prix aux agrémens, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachoit plus à devenir homme de société que citoyen, on entra beaucoup plutôt dans le monde. Les jeunes gens, gâtés par les femmes, joignirent ensemble les défauts de leur âge et ceux de leurs succès. Ayant en général plus de passions que d'idées, la tête vide et l'ame ardente, inconstans par vanité, ou multipliant leurs goûts par ennui, mettant peu de prix à l'opinion, qui pour eux n'existe pas encore, ils donnèrent à un grand nombre de femmes leurs vices et leurs travers.

Alors le poids du temps, le désir de plaire, dut répandre de plus en plus l'esprit de société; et l'on dut venir au point où cette sociabilité poussée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter; et telle est peut-être l'époque où nous sommes.

Chez un peuple où l'esprit de société est porté aussi loin, on ne doit plus connoître la vie

---

gouvernement même qui l'avoit fait naître. On en voit encore une empreinte marquée, dans les premiers ouvrages du siècle de Louis XIV, et dans les premières fêtes qu'il donna à sa cour. On ne peut douter que cet esprit n'ait prolongé les mœurs.

domestique. Ainsi tous les sentimens de la nature qui naissent dans la retraite, et qui croissent dans le silence, y doivent être affoiblis. Les femmes y doivent donc être moins épouses et mères.

Les mœurs dirigent plus les préjugés, que les préjugés encore ne dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, le sacrifice de l'amitié aux bonnes gens, l'enthousiasme de l'amour aux paladins. Ces sentimens sont trop exclusifs ; qu'en feroit-on ? Ils donnent à un seul ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend, plus tous les liens particuliers se relâchent. On paroît tenir à tout le monde, et l'on ne tient à personne. Ainsi la fausseté s'augmente : moins on sent, plus il faut paroître sentir.

Par un contraste bizarre, on s'extasie au mot de sentiment ; et tout sentiment vrai et profond est un ridicule. Peut-être croit-on que ce qu'on ne sent pas, n'existe point. Peut-être se rend-on assez de justice pour voir qu'on n'a point droit à un sentiment plus réel ; celui qui le donne, au lieu de paroître sensible, ne paroît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romanesque* ne dut être si à la mode : ce mot satisfait doublement la vanité ; il dispense de l'estime pour des vertus qu'on n'a point ; il dispense de rougir pour des vices ou des foiblesses qu'on a : il nous rend encore très-contens de nos lumières. Nous croyons avoir tout apprécié, et voir supérieurement ce qu'est l'homme et ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaisir, et il ne doit être nulle part. L'ame se précipite sur les objets, quand il faudroit s'en tenir à une certaine distance. L'imagination nous laisse froids, parce qu'elle n'a plus rien à créer ; on a perdu les illusions.

Ce vide qu'on éprouve, et le défaut d'énergie dans l'ame, ont dû créer l'*amusement ;* mot des esprits froids et des ames légères ; mot devenu important, et qui devroit être ridicule par le sérieux qu'on y met ; mot qui suppose qu'on n'est plus rien par les vertus, et peut-être par les sens.

Cet amusement, ce je ne sais quoi qui ne tient, ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni à l'ame, et ne consiste peut-être que dans des formes, étant le seul but, tout doit s'y rapporter. Les agrémens font supposer les vertus, font pardonner les vices. Presque personne n'a plus la hardiesse de mépriser ce qui est vil, quand ce qui est vil en impose par les grâces. L'esprit ne voit que de petits côtés ; l'ame se resserre et se replie autour de petites choses : plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on est sans cesse en spectacle, l'amour-propre plus irrité doit être plus vif ; mais ce même goût de société qui l'irrite, sait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît ; il laisse échapper son secret à demi, et le retient. C'est une lutte où il tâche sans cesse de vaincre sans avoir l'air de combattre, et où il déguise ses efforts, pour ne pas faire soupçonner ses droits.

De tout cela ensemble doit naître chez les deux sexes une frivolité inquiète, et une vanité sérieuse et occupée. Mais ce qui doit surtout caractériser les mœurs, c'est la fureur de paroître, l'art de tout mettre en surface, la grande importance mise à de petits devoirs, et le grand prix à de petits succès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille et de celles du lendemain. Enfin l'ame et l'esprit doivent avoir une activité froide, qui les répande sur mille objets sans les intéresser à aucun, et donne du mouvement sans donner de ressort.

Mais si le goût des lettres et la manie de l'esprit se mêle dans le même siècle, à ce goût actif de société; de ce mêlange doivent résulter d'autres effets : alors doit régner un désir général de paroître instruit, sans qu'on ait le temps de l'être; alors on doit voir des foules de demi-connoissances, des idées philosophiques, que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, et que la multitude va s'arrachant, se disputant, répétant et éparpillant dans des cercles; des conversations légères sur des objets profonds; des formules d'esprit toutes faites, et de l'esprit de mémoire, quand on n'en peut avoir à soi; des établissemens et des chocs de sociétés; des prétentions de toute espèce et de tout caractère, des prétentions hardies, des prétentions froides et hautes, des prétentions circonspectes et qui se tiennent sur la réserve : la fureur des réputations, quelques-unes de réelles, beaucoup plus d'usurpées; l'intrigue, les ménagemens, les petits soins; enfin l'art de louer pour se faire louer; l'art de joindre un

mérite étranger au sien, et d'intéresser la renommée, ou par soi-même ou par les autres.

Comme la masse générale des lumières est plus grande, et que par le mouvement elles se communiquent, les femmes, sans se donner même aucune peine, doivent être plus instruites; mais fidelles à leur plan, elles ne cherchent les lumières que comme une parure de l'esprit : en apprenant, elles veulent plaire plutôt que savoir, et amuser plutôt que s'instruire.

Dailleurs, dans un état de société où il y a un mouvement rapide et une succession éternelle d'ouvrages et d'idées, les femmes, occupées à suivre ce tableau qui change et fuit sans cesse autour d'elles, doivent plus connoître dans chaque genre l'idée du moment, que celle de tous les temps; et celle qui domine, que celle qu'on doit se former. Elles doivent donc savoir plus la langue des arts que leurs principes, et avoir plus d'idées de détail, que de systèmes de connoissances.

Il me semble que dans le seizième siècle, les femmes s'instruisoient par enthousiasme pour les connoissances même. C'étoit en elles un goût profond qui tenoit à l'esprit du temps, et se nourrissoit jusque dans la solitude. Dans celui-ci, c'est moins un goût réel, qu'une coquetterie d'esprit, et comme sur tous les objets, un luxe, plus de représentation que de richesse.

Par la même raison, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles besoin de ce mérite? Les hommages

viennent les chercher sans peine. La jouissance de tous les instans les dédommage de cette gloire qui les feroit vivre où elles ne sont pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts se mêlent à celui de leur esprit. Leurs idées volent sur un objet, et passent rapidement à un autre. Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs, un esprit qui a des grâces naturelles, n'est dans sa force que lorsqu'il est libre. Avec le don de plaire, il embellit tout; mais content de ces succès, et timide par ces succès même, il préfère une existence d'opinion à une existence réelle, et craint de donner sa mesure à l'envie (*a*).

Il seroit peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit résulter parmi nous de tout ce mélange de mouvement et d'idées, de frivolité et d'esprit, de philosophie dans la tête et de liberté dans les mœurs. Il seroit curieux de comparer le caractère actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques; avec leur timide réserve et leur douce modestie en Angleterre; leur mélange de dévotion et de volupté en Italie; leur imagination ardente et leur sensibité jalouse en Espagne; leur profonde retraite à la Chine, et les barrières qui,

---

(*a*) Ce n'est pas que dans ce siècle, il n'y ait des femmes qui aient écrit, et qui écrivent encore avec distinction; elles sont connues : mais leur nombre diminue tous les jours : et il y en a infiniment moins qu'il n'y en eût à la renaissance des lettres, et sous Louis XIV même.

depuis quatre mille ans dans cet empire, les séparent des regards des hommes; enfin, avec le caractère et les mœurs qui doivent résulter pour elles de leur clôture dans presque toute l'Asie, où n'existant que pour un seul, ne pouvant cultiver, ni leur caractère, ni leur raison, et destinées à n'avoir que des sens, elles sont forcées, par la bizarrerie de leur état, à joindre la pudeur à la volupté, et la coquetterie à la retraite; mais pour faire ce parallèle, il suffit de l'indiquer.

J'observerai seulement que dans ce siècle, il y a moins d'éloges de femmes que jamais. La triste dignité des panégyriques funèbres n'est presque plus réservée que pour les femmes qui ont occupé, ou étoient destinées à occuper des trônes. Les orateurs philosophes ne célèbrent que ce qui a été utile à l'humanité entière, ou à des nations. Les poëtes semblent avoir perdu cette galanterie délicate qui fit long-temps leur caractère. Ils chantent plus les plaisirs que l'amour, et sont plus voluptueux que sensibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'est ni amour, ni passion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude froide et factice, ne réveille plus nulle part, ni l'imagination ni l'esprit. Dans les sociétés, dans ce mélange des sexes, on apprend à louer moins, parce qu'on apprend à être plus sévère. L'amour-propre, juge et rival, quelquefois indulgent par orgueil, mais presque toujours cruel par jalousie, n'a jamais été plus vigilant à épier des défauts et à semer des ridicules. L'éloge est produit par l'enthousiasme; et jamais

dans aucun siècle on n'en eut moins, quoique peut-être on en affecte plus. L'enthousiasme naît d'une ame ardente, qui crée les objets au lieu de les voir. Aujourd'hui on voit trop ; et à force de lumières, on voit tout froidement ; le vice même est au rang des prétentions. Moins on estime les femmes, plus on paroît les connoître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus ; et tel qui voudroit être fat et qui ne peut y réussir, en disant du mal d'elles, s'énorgueillit souvent d'une satyre, que, pour comble de ridicule, il n'a pas droit de faire. Tel est, à l'égard des femmes même, l'influence de cet esprit général de société qui est leur ouvrage, et qu'elles ne cessent de vanter ; elles sont comme ces souverains de l'Asie que l'on n'honore jamais plus que lorsqu'on les voit moins : en se communiquant trop à leurs sujets, elles les ont encouragés à la révolte.

Cependant, malgré nos mœurs et nos éternelles satyres, malgré notre fureur d'être estimé sans mérite, et notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'estimable, il y a dans ce siècle, et dans cette capitale même, des femmes qui honoreroient un autre siècle que le nôtre. Plusieurs joignent à une raison vraiment cultivée une ame forte, et relèvent, par des vertus, leurs sentimens de courage et d'honneur. Il y en a qui pourroient penser avec Moutesquieu, et avec qui Fénélon aimeroit à s'attendrir. On en voit qui, dans l'opulence, et environnées de ce luxe qui force presque aujourd'hui de joindre l'avarice au faste, et rend

rend les ames à-la-fois petites, vaines et cruelles, séparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connoissent les asiles de la misère, et vont rapprendre à être sensibles en y versant des larmes. Il y a des épouses tendres, qui, jeunes et belles, s'honorent de leurs devoirs, et dans le plus doux des liens offrent le spectacle ravissant de l'innocence et de l'amour. Enfin, il y a des mères qui osent être mères. On voit dans plusieurs maisons la beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, et tour-à-tour pressant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux en silence partage ses regards attendris entre le fils et la mère.

Oh! si ces exemples pouvoient ramener parmi nous la nature et les mœurs! Si nous pouvions apprendre combien les vertus, pour le bonheur même, sont supérieures aux plaisirs; combien une vie simple et douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'existe que pour soi, et non pour les regards des autres, où l'on jouit tour-à-tour de l'amitié, de la nature et de soi-même, est préférable à cette vie inquiète et turbulente, où l'on court sans cesse après un sentiment qu'on ne trouve point! Ah! c'est alors que les femmes recouvreroient leur empire; c'est alors que la beauté embellie par les mœurs, commanderoit aux hommes, heureux d'être asservis, et grands dans leur foiblesse. Alors une volupté honnête et pure assaisonnant tous les instans, feroit un songe enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoisonnées par le remords, les peines adou-

cies par l'amour et partagées par l'amitié, seroient plutôt une tristesse attendrissante, qu'un tourment. Dans cet état, la société seroit moins active, sans doute, mais l'intérieur des familles seroit plus doux. Il y auroit moins d'ostentation et plus de plaisir, moins de mouvement et plus de bonheur. On parleroit moins de plaire et l'on se plairoit davantage; les jours s'écouleroient purs et tranquilles; et si le soir on n'avoit pas la triste satisfaction d'avoir, pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente personnes indifférentes, on auroit du moins vécu avec celles que l'on aime; on auroit ajouté pour le lendemain, un nouveau charme au sentiment de la veille. Faut-il qu'une si douce image ne soit peut-être qu'une illusion! et dans cette société bruyante et vaine, n'y a-t-il plus d'asile pour la simplicité et le bonheur?

Il doit y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes; il consiste à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, et à en éviter les défauts. D'après cela, ne pourroit-on pas dire que la femme estimable du siècle, seroit celle qui, en prenant dans le monde tous les charmes de la société, c'est-à-dire, le goût, la grâce et l'esprit, auroit su en même-temps sauver sa raison et son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité, de ces fureurs d'amour-propre, et de tant d'affectations qui naissent de l'esprit de société poussé trop loin; celle qui asservie malgré elle aux conventions et aux usages (puisqu'ils font partie de

notre sagesse), ne perdroit point de vue la nature, et se retourneroit encore quelquefois vers elle, pour l'honorer, du moins par ses regrets, celle qui, entraînée par le mouvement général, sentiroit encore le besoin de se reposer de temps en temps auprès de l'amitié; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisiroit du moins les dépenses utiles, et associeroit l'indigence industrieuse et honnête à sa richesse; celle qui, en cultivant la philosophie et les lettres, les aimeroit pour elles-mêmes, non pour une réputation vaine et frivole; qui, dans l'étude des bons livres, chercheroit à éclairer son esprit par la vérité, à fortifier son ame par des principes, et laisseroit-là le jargon, l'étalage et les mots; celle enfin qui, parmi tant de légèreté, auroit un caractère; qui, dans la foule, auroit conservé une ame; qui, dans le monde, oseroit avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier; qui oseroit le défendre, quand il devroit jamais n'en rien savoir; qui ne ménageroit point un homme vil, quand par hasard il auroit du crédit et une voix, mais qui, au risque de déplaire, sauroit, dans sa maison et hors de chez elle, garder son estime à la vertu, son mépris au vice, sa sensibilité à l'amitié, et malgré l'envie d'avoir une société étendue, au milieu même de cette société, auroit le courage de publier une façon de penser si extraordinaire, et le courage le plus grand de la soutenir.

Fin du quatrième volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

Fin de la Table.



